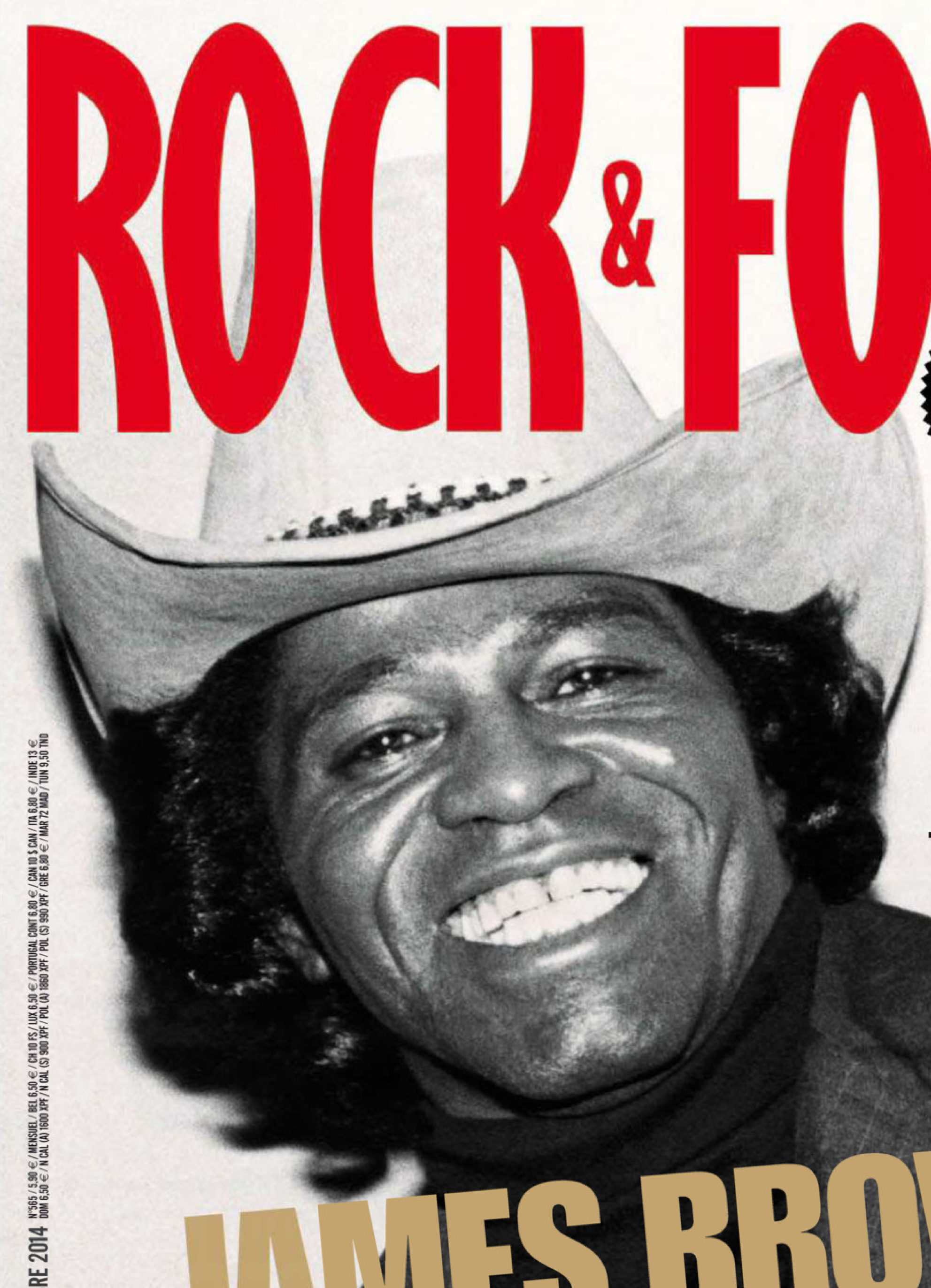
ROCK & FOLK

ETRE ROCK ? LE GRAND QUIZZ

ELVIS
KATE BUSH
ARNO
RAMONES
TY SEGALL
SLASH
JOHNNY WINTER



JAMES BROWN REVIENT !

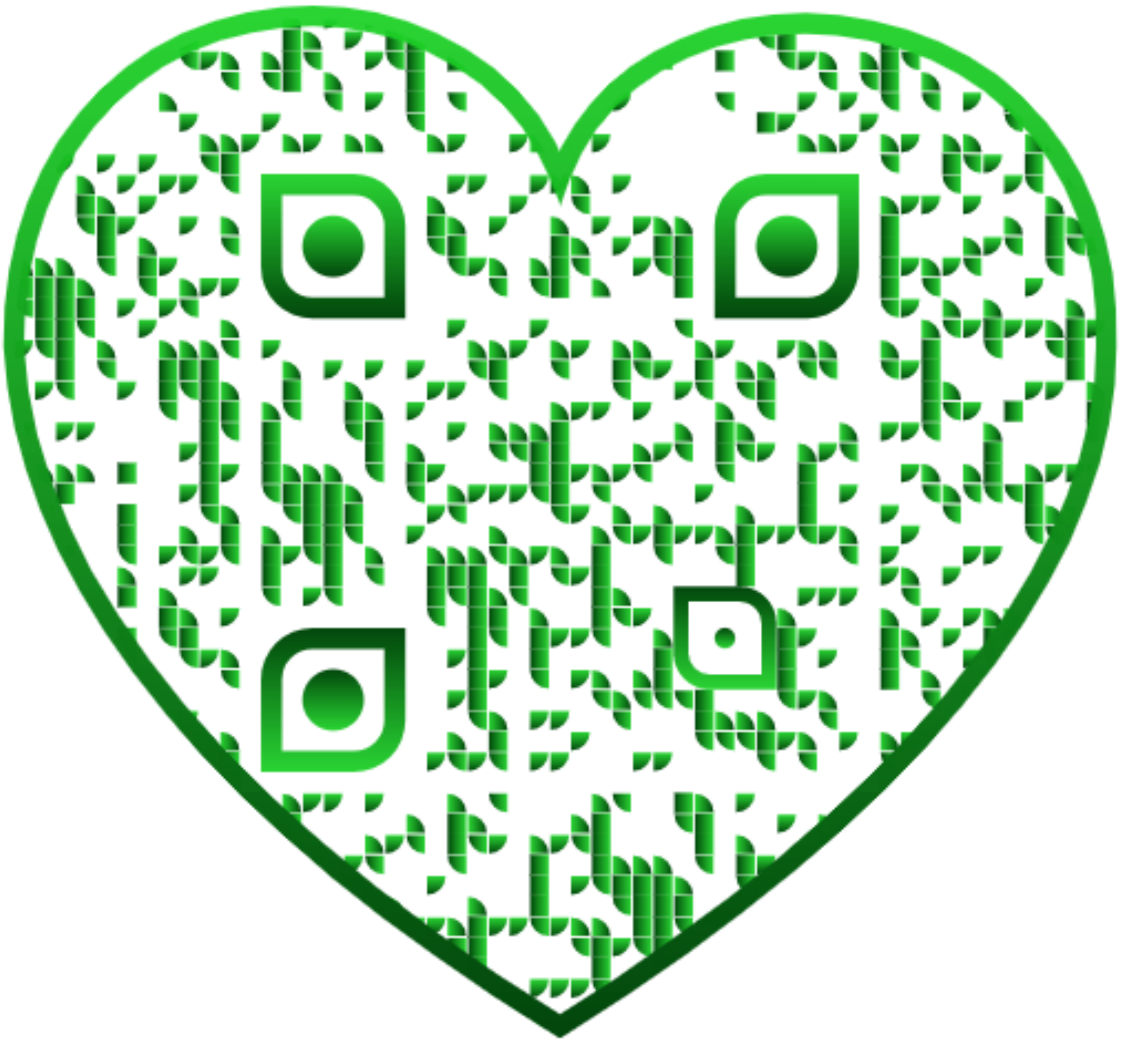
GET ON UP !

(DANS UN CINÉMA PRÈS DE CHEZ VOUS)

SEPTEMBRE 2014 N°565 / 5,90 € / MENSUEL / BEL 6,50 € / CH 10 FS / LUX 6,50 € / PORTUGAL CONT 6,80 € / CAN 10 $ CAN / ITA 6,80 € / DOM 6,50 € / N CAL (A) 1600 XPF / N CAL (S) 900 XPF / POL (A) 1860 XPF / POL (S) 990 XPF / GRE 6,80 € / MAR 72 MAD / TUN 9,50 TND

L 19766 - 565 H - F: 5,90 € - RD

Editions Larivière



FESTIVAL

Foire en Scène 2014

du 29 août au 8 septembre

VENDREDI 29 AOÛT
CARREFOUR DE STARS
19H00

SAMEDI 30 AOÛT
LES AVENTURIERS D'UN AUTRE MONDE
RICHARD KOLINKA + JEAN-LOUIS AUBERT + CALI + RAPHAEL + GUILLAUME GRAND + MADEMOISELLE K
20H00

DIMANCHE 31 AOÛT
CHRISTOPHE MAE
16H30

LUNDI 1 SEPTEMBRE
GRANDE SOIRÉE CELTIQUE
ALAN STIVELL + CÉCILE CORBEL + CELTIC LEGENDS
18H00

MARDI 2 SEPTEMBRE
GAROU
19H00

MERCREDI 3 SEPTEMBRE
MICHAEL GREGORIO
20H00

VENDREDI 5 SEPTEMBRE
PASCAL OBISPO
20H00

JEUDI 4 SEPTEMBRE
SALVATORE ADAMO
16H30

SAMEDI 6 SEPTEMBRE
NATASHA ST-PIER
TAL
20H00

DIMANCHE 7 SEPTEMBRE
FUGAIN & PLURIBUS
16H30

LUNDI 8 SEPTEMBRE
DANIEL GUICHARD
16H30

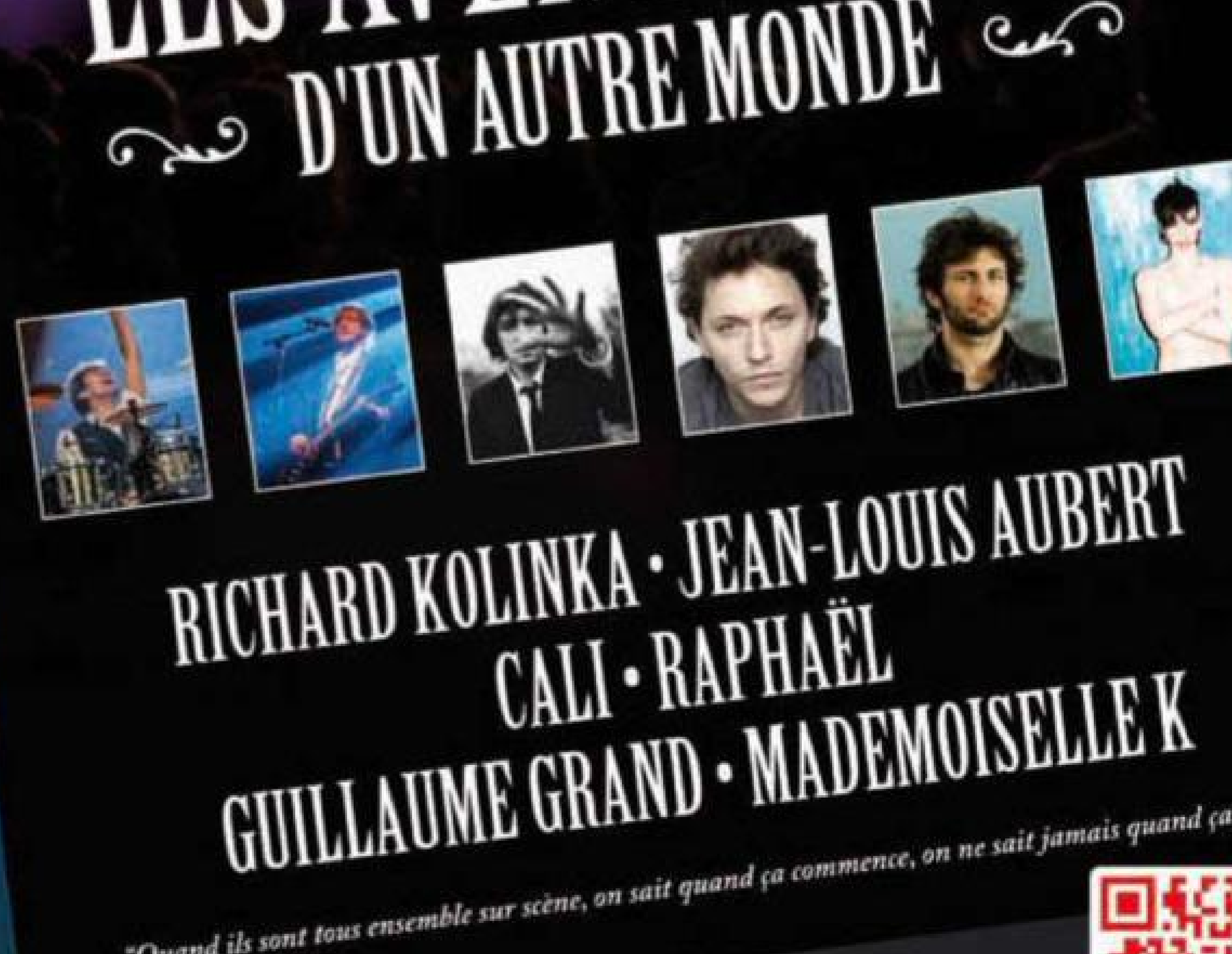
AU CAPITOLE
CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE
ESPACE PLEIN AIR

HORAIRES D'OUVERTURE
Du lundi au vendredi
et dimanche de 10h30 à 21h00,
Le samedi de 10h30 à minuit,
dernier lundi fermeture à 19h00

LE WEEK-END : 7 €
1/2 tarif pour les enfants de moins de 12 ANS : 3,50 €

LA SEMAINE : 5 €
1/2 tarif pour les enfants de moins de 12 ANS : 2,50 €

ACCÈS À LA FOIRE GRATUIT AVEC LE BILLET DU CONCERT



REJOIGNEZ-NOUS SUR FACEBOOK OU SUR
WWW.FOIREENSCENE.FR

© CHAMPAGNE CRÉATION - REIMS - Pole'n Productions - Licence 510072

eDito

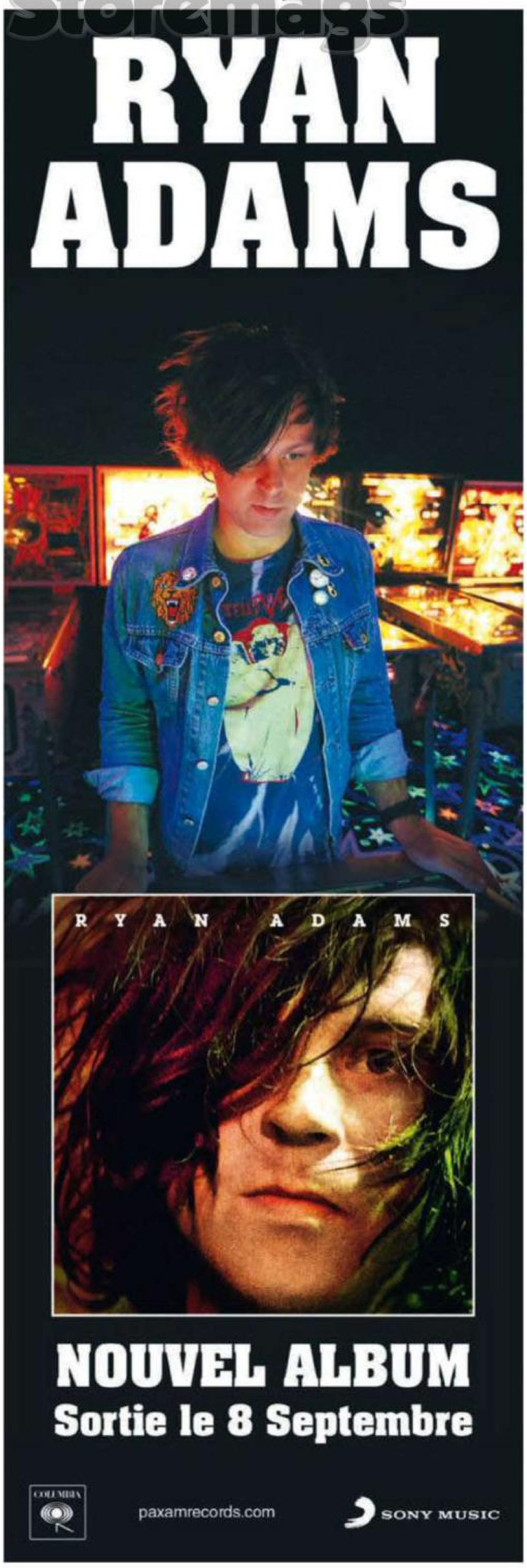
Mort d'un tueur

On était parés. On avait tout fait bien. Tommy Ramone, défuncté le 11 juillet ? Allez hop, Eudeline va battre le rappel du dernier carré punk... Là-dessus, Johnny Winter nous quitte... Et c'est notre Caso national qui nous pond la nécro en pestant qu'on ne l'y reprendra plus.
Et puis ce matin, alors qu'on termine le magazine, un texto de Jonathan : *bloody Hell !* Dick Wagner, guitariste de légende, est mort à son tour et cet édito va tenter de rappeler ce que le rock doit au distingué soliste.
A commencer par The Frost, légendaire groupe de Detroit qui permit au très jeune guitariste de se lancer dans des solos d'anthologie.
Frost cartonnait en France avec son fameux single "Rock'n'Roll Music" que Wagner est déjà loin : Ursa Major, puis la fameuse tournée Lou Reed dont sortira l'album "Rock'n'Roll Animal" (*lire l'histoire de toute l'affaire dans notre numéro hommage à Lou Reed, R&F 556)*.
Dick Wagner met au point sa *dual attack* pentatonique avec son collègue Steve Hunter. Lou Reed trouve ce nouveau groupe trop onéreux ?
Alice Cooper récupère la bouillante formation, qui joue sur "Welcome To My Nightmare" (et fera de longues tournées avec le Coop).
Sur son site officiel, Alice est logiquement effondré : "*On a beau savoir que personne n'est immortel, Dick Wagner sera irremplaçable. Plus personne ne sait jouer comme ça.*" Seul moyen de revoir Wagner et Hunter en action, "Devil's Food" sur le DVD "Welcome To My Nightmare", 1975.
Encore une perte immense pour le rock. D'autant que Wagner était un homme de l'ombre qui avait également enregistré avec Aerosmith, Elliott Murphy, Justin Paige, Kiss, Ruth Copeland, Ray Manzarek, Peter Gabriel, Tim Curry, Artful Dodger, Mark Farner, Etta James, Nils Lofgren, Meat Loaf, Rod Stewart, Lita Ford, Air Supply.
Foudroyant dans les rocks durs, Wagner savait également composer des ballades géniales, "Only Women Bleed" restant la référence.
Descendant du compositeur allemand avec lequel il avait gardé une ressemblance physique frappante, Dick Wagner avait publié un album solo sous son nom, le disque se retrouvait souvent dans les rayons Musique Classique.
Dick était un guerrier de la route, hommage à lui, à Tommy, à Johnny.
Et maintenant, je vais monter dans mon avion pour la Corse, en espérant que les pro-Russes Ukrainiens ne nous mettent pas un missile sol-air dans la carlingue.
Et vive Pussy Riot !

PHILIPPE MANŒUVRE

Photo DR

Storemags



GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

LENNY KRAVITZ

STRUT

DIM. 23 NOVEMBRE
PARIS BERCY

26.11 DIJON - ZÉNITH
28.11 LYON - LA HALLE
30.11 NICE - NIKAIA
1.12 MARSEILLE - LE DÔME
3.12 BORDEAUX - PATINOIRE MERIADECK
8.12 LILLE - ZÉNITH
11.12 NANTES - ZÉNITH

Nouvel album
disponible
le 22 septembre

LENNYKRAVITZ.COM

RETROUVEZ GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS SUR

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min), www.bercy.fr, 0892 390 100 (0.34€/min), ticketnet.fr, digitick.com, Fnac et points de vente habituels

HIT MUSIC ONLY !

© 2014 GDP - LICENCE III N°1062985 - VI N°13623

SOMMAIRE 565

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI
Isabelle Chelley QUIZZ DE L'ETE 14

TETE D'AFFICHE
Isabelle Chelley ELVIS PRESLEY 20
Basile Farkas COURTNEY BARNETT 22
Busty INTERPOL 24
Bertrand Bouard TONY JOE WHITE 26
Eric Delsart PARQUET COURTS 28
Thomas Boujut SLASH 30

EN VEDETTE
Eric Delsart TY SEGALL 32
Joe Banks KATE BUSH 36
H.M. ARNO 40

SPECIAL FESTIVAL 44
MONTREUX JAZZ, DEFERLANTES, BBK LIVE, FRANCOFOLIES, TERRE DU SON, VOIX DU GAOU, VIEILLES CHARRUES, GUITARE EN SCENE

LA VIE EN ROCK
Patrick Eudeline RAMONES 54

EN COUVERTURE
Olivier Cachin JAMES BROWN 58

PHOTO COUVERTURE : EBET ROBERTS/ REDFERNS/ GETTYI MAGES

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 067 DISQUES 068 REEDITIONS 074 HIGHWAY 666 REVISITED 078 VINYLES 080 DISCO IDEALE 082 QUALITE FRANCE 084 NECRO 086 ERUDIT ROCK 088 FILM DU MOIS 090 CINEMA 092 DVD CINEMA 094 DVD MUSIQUE 096 CULTE DES OBJETS 098 VIDEO GAMES 100 BANDE DESSINEE 102 LIVRES 104 LIVE 106 AGENDA 108 CHARTS 113 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante** Lætitia Lallemand (33 02) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Lætitia Lallemand (33 02) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Læticia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

AUDIPRESSE

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier des lecteurs

"Merci qui ?"

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr
Chaque publié reçoit un CD...

Illustrations : Jampur Fraize

Lettre du mois

Rock&Folk, ne tournons pas autour du pot : toute la chose autour du rock'n'roll, qui fête là, en 2014, ses 60 ans, est basée sur un phénomène essentiel, exponentiel de désir, point. Celui-là même qui nous maintient en vie ! Désir de s'y réaliser qui va de pair avec celui de se faire la fille, et de façon générale le rock est basé sur l'énergie brute de décoffrage, de sensualité qui le provoque, ce désir... D'où, j'imagine, son incompatibilité chronique avec l'ère cybernétique de la dématérialisation et de ses écrans tactiles, ses fichiers numériques, forcément pas très excitants... Il est évident qu'en 2014 le rock n'a plus (ou moins) vocation à être ce vecteur de messages politiques comme il pouvait l'être par le passé, ou à être ce piège à filles redoutable, ce qui réduit considérablement, c'est vrai, son rayonnement. Comme l'a déjà évoqué Noel Gallagher, la culture du tweet semble être sur le point de terrasser celle, ancestrale, du songwriting : écrire une chanson aujourd'hui ne semble plus aussi viscéral que de continuer à évoluer au cœur de ce jeu vidéo qu'est devenu notre vie... Ainsi, smartphone en main, nous documentons (dans les concerts, ou ailleurs) la fuite de cet élan participatif pur, suscité à l'origine par le rock. Et dans ce grand jeu vidéo, incidemment, le rock, tellement obnubilé par sa vision du monde ne s'est simplement pas rendu compte que si on pouvait rassembler autrefois (dans les sixties) autour d'utopies, à présent c'est le fait même de *rassembler* qui en est une. C'est pourquoi le défi que des Jack White, des Ty Segall ou des Black Keys ont à relever aujourd'hui est peut-être le plus important que le genre ait connu selon moi depuis Elvis en juillet 1954... Peut-être faut-il simplement accepter que le rock en soit arrivé, la soixantaine acquise, au stade de l'âge adulte et qu'en terme d'audience il ait gagné le droit à son indépendance et puisse se séparer un peu dorénavant, comme tout adolescent qui le restera, du gang derrière lui, ce qui du reste n'enlève rien à son éloquence... non ! Et qu'importe si l'ère des grands rassemblements (nous) semble belle et bien révolue car, après tout, les guitares sont dans notre camp. A nous d'en faire, face au vent impétueux de la controverse, ce qu'il convient, comme c'est toujours le cas lorsqu'une force extérieure s'oppose à sa maîtrise, à sa domination, c'est là qu'il s'exprime... Peu importe le nombre de billets qu'il vend en 2014 ou le nombre de péquins accoudés au bar pendant qu'il joue.
WILL THE LION *(courriel)*

Audiophile

Bonjour Nicolas, tu as raison pour le "Made In Japan", mais j'ai quand même acheté l'album dans sa version Blu-ray audio. Le son est absolument fabuleux, ce qui n'est absolument pas le cas avec les remasterisations des CD du box 2014, la version 1998 incomparable et un prix bas en plus, les travers restent les mêmes. Tu as fait la chronique du coffret "The Complete Columbia Albums Collection" de Bob Dylan, à la date où tu as écouté le coffret, as-tu remarqué un problème ? Moi dans mon coffret, il y avait un CD qui me posait problème ! Il s'agit du disque numéro 22 ("Hard Rain") où, sur la chanson numéro 4 ("Oh Sister") on entend des *sautes* anormales ! Il y a bien plusieurs anomalies sur cette plage 4, "Oh, Sister", peu perceptibles mais non moins existantes, la plus présente se situe à 3'53, lorsque Dylan prononce le mot *"tomorrow"*. Je ne trouvais aucune anomalie sur la clé USB "The Complete Album Collection V.1 (Clé USB)". Sony US m'a remplacé mon CD sans difficulté. J'attends avec impatience la réédition du "The 1971 Fillmore East Recordings" de l'Allman Brothers Band, je l'ai précommandé dans les versions 6-CD et 3-Blu-ray, SVP ne détruis pas le mythe ! En attendant, bonnes vacances. Bien amicalement.
REMI *(courriel)*

Fesses

Sheila + Claude Carrère = Lee Hazlewood (dixit Patrick Eudeline). J'avoue que, dans un premier temps, j'en suis resté sur les fesses. Puis je me suis rendu compte qu'en définitive, je n'avais aucun titre de Sheila dans ma discothèque, j'ai couru emprunter une compilation en trois CD à ma médiathèque préférée et là, révélation ! Des madeleines de Proust (ah "Bang Bang", ce violon tsigane, la chair de poule !), des tubes ringards à l'époque qui sont simplement kitsch maintenant, et des perles inattendues : il y a même de la scie musicale (l'instrument !) et des trompettes mariachis.
Merci qui ? Merci Patrick !
ALAIN DEMANGE *(courriel)*

Couve

Avec cette nouvelle couverture sur les Black Keys, ça fait deux superbes couvertures (celle sur Jack White le mois précédent). Franchement bravo ! Bonne continuation.
UN LECTEUR FAN DEPUIS QUATRE ANS *(courriel)*

Eté meurtrier

Johnny Winter qui meurt en plein été... Fallait le faire exprès.
E. T. DECONNING PEOPLE – 84310 Morières-Lès-Avignon

Sans appel

Diablement efficace votre publicité sur les ravages de la drogue en page 18 du dernier numéro. J'ai tout arrêté du jour au lendemain !
CLEANY DENI *(courriel)*

Storemag.com

Doc

Doc Neeson le génial chanteur du génial groupe Angel City est décédé depuis trois semaines. Allô ?
Il y a quelqu'un ? Allô ?

CHRISTOPHE DEROLLEZ *(courriel)*

Masos ?

En même temps, il faut bien avouer qu'ils cherchent les coups, les mecs de Deep Purple. Ils sont quand même carrément masos. Car comment expliquer autrement le fait qu'ils sortent à la pelle des live abscons d'une rare vacuité sinon qu'ils aiment se faire dézinguer tous les mois par Ungemuth dans la rubrique Rééditions. Tous les mois, oui, et ça n'a pas l'air de le lasser. Alors, on va quand même essayer de les défendre, les gars. Car, qu'on le veuille ou non, qu'on les aime ou pas, les Deep Purple font bel et bien partie de l'histoire du rock. Sans problème. C'est comme ça.
Et puis aussi, si ça se trouve, mes parents m'ont conçu sur "Smoke On The Water"... Or il se trouve que j'ai vu le jour bien avant le fameux morceau (ouf). Car enfin, quelle drôle d'idée... Je ne vois pas quel couple normal pourrait avoir envie de faire l'amour à l'écoute des premières mesures du fameux riff (à moins d'être un vieux couple de bikers purs et durs et attardés mentaux). Bon, bien sûr, on imagine encore moins "Highway Star" pour faire la chose (ou alors là, vous êtes carrément le chef du gang des bikers purs, durs et tatoués et gras du front). Rien n'y fait, Deep Purple pourrait reprendre du Barry White ou du Isaac Hayes, on sent bien que ça ne va pas le faire. Est-ce dû à l'orgue de Jon Lord (dit *Le Morse*) qui aplanit invariablement tout ? Ou serait-ce la batterie tout sauf légère du bon Ian Paice (dit *La Grenouille*) ? Difficile à dire, c'est un tout... En y réfléchissant bien, le seul morceau de Deep Purple qui inviterait à la fornication est... "Child In Time" ! Mais alors cela reviendrait à dire qu'on est tout excité par le fait que des Japonais énervés fassent subir ses derniers outrages à Ian Gillan. Doit-on vraiment subir tout cela ? On aura fait de notre mieux mais, décidément, on ne peut décemment défendre un groupe de masos dont les fans sont d'affreux pervers.

BEN KENNEDY *(courriel)*

Echorec

Etre rock en 2014, c'est d'avoir 21 ans et de ne pas baver devant un bout de chair de 20 ans à peine qui se dandine en sous-vêtement sur scène, tout en se demandant comment on a pu atterrir dans une génération aussi paumée et allergique à tout mouvement underground. C'est aussi de ne pas suivre ces genres musicaux actuels sans nom qui prônent le mal-être de l'adolescence et les amourettes de gamines. Enfin être rock en 2014, je pense que c'est de croire en cette vague de groupe US qui font revivre le garage rock tel que Thee Oh Sees, Ty Segall, Allah-Las et compagnie. L'âme rock en 2014, c'est aussi de savoir apprécier un chef-d'œuvre déstructuré et hors du temps comme "The Piper At The Gates Of Dawn". Sortir un vinyle de sa pochette, le poser sur le plateau et se laisser décoller très haut. Les orgues Hammond et les Binson Echorec resteront toujours plus forts qu'un Auto-Tune.

FLORIAN *(courriel)*

Chez Jack

Putain la frustration. R&F 563 : *"La splendide installation hi-fi diffuse la BO d'assaut sur le central 13"*. Mais c'est quoi cette installation ? De l'US ? Du UK ? Du tube ? Du transistor ?

JACK HIFI WHITE *(courriel)*

78 tours

A l'écoute du nouvel album de Neil Young, convaincu qu'il ne réussirait jamais à surpasser cet enregistrement, le jeune Robert Johnson se rendit au crossroads...

DENI *(courriel)*

Sick !

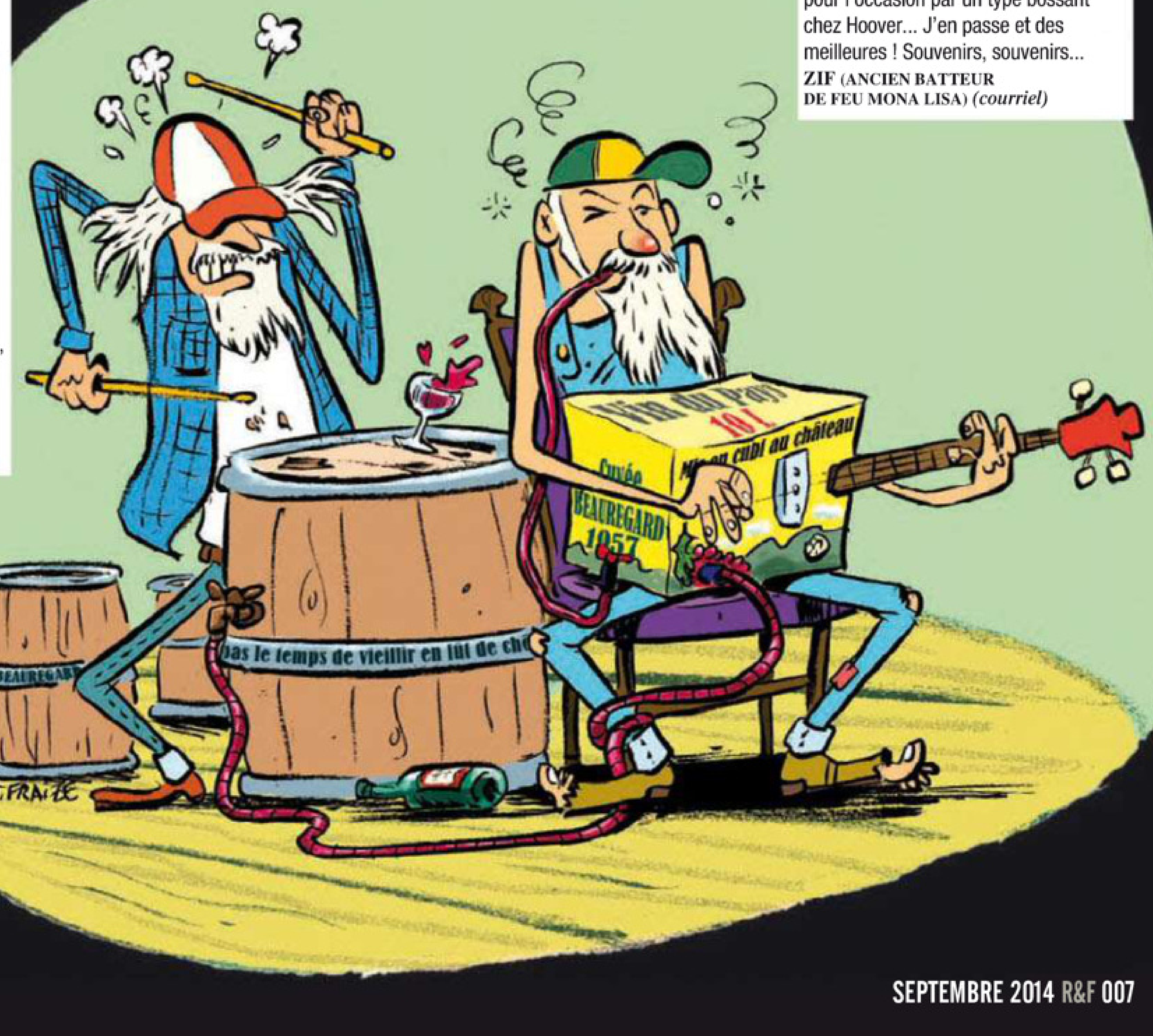
Quel esprit tordu fallait-il avoir pour tenter un croisement entre un membre de ZZ Top et Charles Bukowski ?
Le résultat : Seasick Steve.
Un petit côté Jack White version clodo californien avec un demi-siècle de plus. Gros coup de cœur à Beauregard dimanche 6 juillet ! Un type de 70 balais dont les fringues ont plus de trous que de... fringues, qui boit du (bon) rouge au goulot entre deux morceaux — idem pour le batteur qui l'accompagne — et dont la moitié des guitares sont fabrication maison : deux enjoliveurs, un carburateur, un manche de pioche... et des décorations de Noël parce que pourquoi pas... et qui réussit à emballer des gamins qui préfèrent Fauve ou Foster The People à Portishead ou Damon Albarn, Pixies et autres. Doit y avoir un truc...
Ça doit être ça, être rock en 2014.

EMMANUEL RAIGNOUX *(courriel)*

Versatile Henri

Et je pourrais également vous parler de Monsieur Leproux. Mona Lisa, pour qui je battais la mesure dans les seventies, a donné quelques concerts au Golf Drouot. Et le caractère d'Henri c'était quelque chose. Autant il pouvait vous apprécier un jour, autant il pouvait vous jeter un autre. Exemple d'un jour sans : *"Mona Lisa, ce n'est pas mauvais, c'est très mauvais !"* C'était un soir où on faisait la balance et qu'avec madame Colette et le personnel du Golf, Henri mangeait dans un coin du club.
On avait dû jouer un peu fort à un moment donné et il nous avait lancé : *"Là, ça ne va pas du tout, quand je demande le sel, on me passe le pain !"*
Une autre de ses sautes d'humeur d'homme versatile : alors qu'après un concert on avait voulu rajouter la sauce en reprenant "Little Queenie" façon Stones, il nous avait dit sérieusement : *"Du rock au Golf Drouot, on aura tout vu !"* Cela dit, lui et sa femme étaient passés un jour nous dire un petit bonjour dans notre salle de répète, alors qu'ils montaient sur Paris, venant de leur Loir-et-Cher... Pour vous dire à quel point il nous aimait bien malgré tout ! A part ça, le Golf ça reste les types allongés en travers de la porte des loges, qu'il fallait pousser pour entrer dans ladite loge. L'escalier en colimaçon, dans lequel le matos passait tout juste... Et notre Tintin de bassiste qui, après le tremplin (qu'on avait gagné !), voyant dehors un groupe charger son matos dans une camionnette au nom de Hoover, de s'étonner qu'un groupe portât ce nom ce soir-là ! Alors qu'il s'agissait tout simplement d'un camion loué ou prêté pour l'occasion par un type bossant chez Hoover... J'en passe et des meilleures ! Souvenirs, souvenirs...

ZIF (ANCIEN BATTEUR DE FEU MONA LISA) *(courriel)*



Télégrammes

PAR BUSTY

France

BLACK LIPS
Les quatre d'Atlanta reviennent en Europe, et en France avec un concert à la Cigale (Paris) le 23 octobre.

EMILY LOIZEAU
La chanteuse franco-britannique rendra hommage à Lou Reed au cours de deux concerts lectures les 20 et 21 septembre, dans le cadre du festival Temps d'Images (le 104, Paris).

FELA KUTI
Le documentaire "Finding Fela" réalisé par Alex Gibney sortira le 1er septembre.

Fela Kuti

"Les gens en ont marre des groupes à guitares, nous-mêmes en avions marre de nous" LUKE PRITCHARD (THE KOOKS)

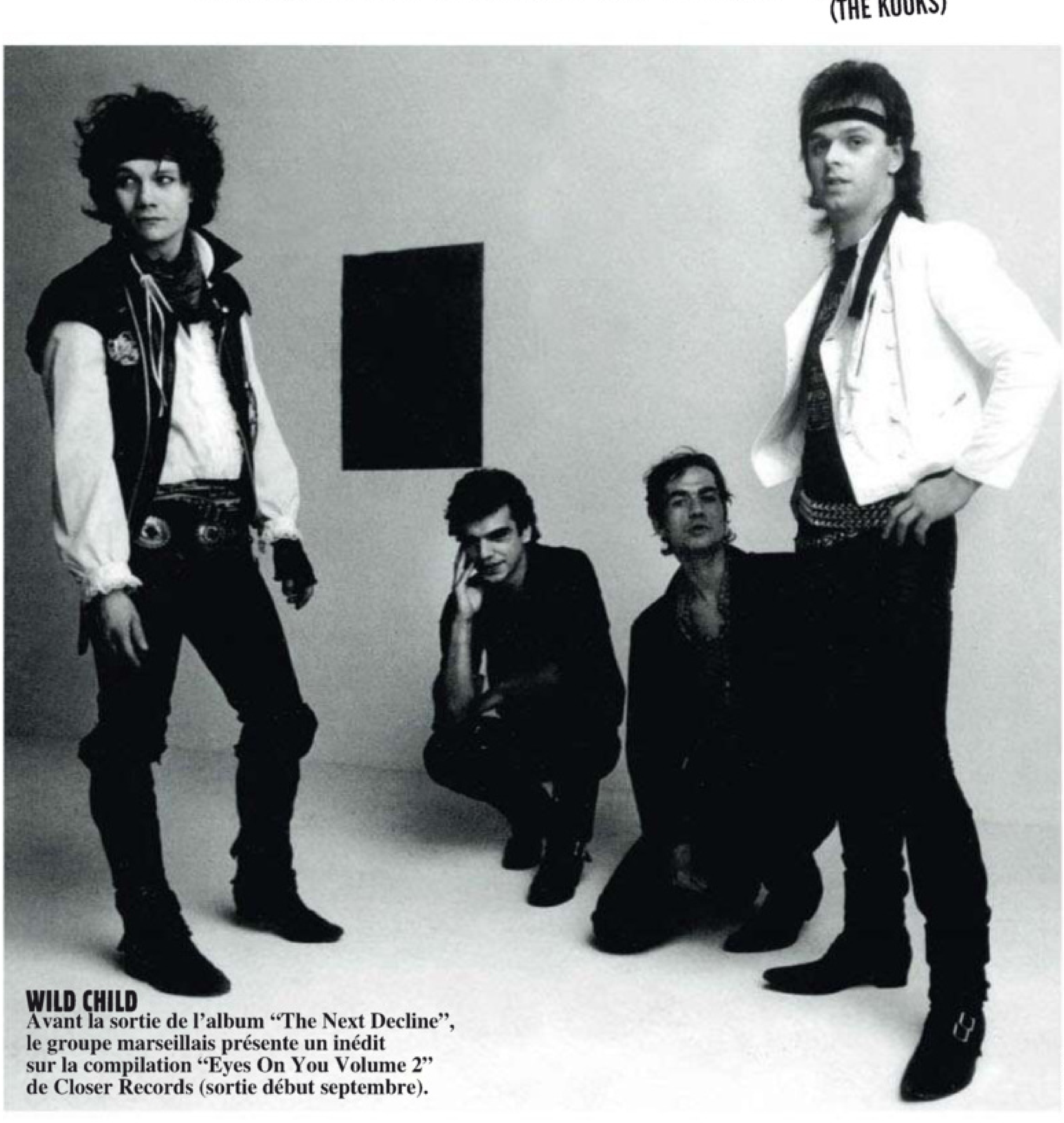

WILD CHILD
Avant la sortie de l'album "The Next Decline", le groupe marseillais présente un inédit sur la compilation "Eyes On You Volume 2" de Closer Records (sortie début septembre).

Photo DR

FU MANCHU
Les Californiens se produiront le 27 septembre à la Péniche (Lille).

KAISER CHIEFS
Après un concert de chauffe à la Flèche d'Or en avril dernier, les Britanniques joueront au Bataclan (Paris) le 7 octobre.

LINKIN PARK
Les Californiens de retour en France : ils se produiront à Paris (Bercy) le 16 novembre.

LOUIS BERTIGNAC
L'ex-guitariste de Téléphone publiera à la rentrée son nouvel album "Suis-Moi". Il jouera notamment au Divan du Monde (Paris) le 9 octobre.

MAURICE RENOMA
La Maison de la photographie de Lille organise la première grande rétrospective française de l'œuvre photographique du créateur (5 septembre au 19 octobre).

MOTORHEAD
Les Britanniques se produiront au Zénith de Paris le 18 novembre.

PRIMEURS DE MASSY
Au programme du festival (29 octobre au 1er novembre) : Kid Francescoli, Gaspard Royant, Natas Loves You, Sarah W Papsun, Thomas Azier...

SHAKA PONK
Alors que son dernier disque "The White Pixel Ape" est dans les bacs depuis mars seulement, le groupe annonce la sortie d'un nouvel album "The Black Pixel Ape" en novembre.

VARG VIKERNES
Apparu dans l'actualité nationale et arrêté en 2013 pour ses délires paramilitaires néo-nazis sur internet, le chanteur de Burzum domicilié dans le Limousin a été déclaré coupable de provocation à la discrimination et apologie de crime de guerre. Il écope de six mois de prison avec sursis et 8000 euros d'amende.

ZEBDA
Les Toulousains sortiront fin août leur sixième opus studio, "Comme Des Cherokees", réalisé avec Yarol Poupaud et précédé par le single "Les Petits Pas"

Photo Yann Orhan-DR

LES WAMPAS
Les Français défendront leur nouvel album "Les Wampas Font La Gueule" (en octobre dans les bacs) lors d'une tournée qui passera par Paris (le Trianon) le 6 février 2015.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

Photo DR

RAVEONETTES
Le duo danois a sorti par surprise son septième album, "Pe'Ahi" (du nom d'un spot de surf hawaïen connu des initiés), lequel est d'ailleurs influencé par la surf music.

"Ne me posez plus la question, je n'ai rien à battre des reformations de groupes" PAUL WELLER

DAVID BOWIE
Le chanteur est toujours aussi invisible et absent de la vie publique, mais il donne des nouvelles via un communiqué, dans lequel il promet *"de la musique, bientôt"*.

DAMON ALBARN
Le Londonien planche en ce moment à l'écriture d'une comédie musicale.

GEORGE HARRISON
A Griffith Park, Los Angeles, un pin avait été planté en l'honneur du guitariste en 2004. Celui-ci a été dévoré par des scarabées (*beetles* dans la langue de Pete Best). Par ailleurs Ron Howard s'est attelé à la réalisation d'un documentaire sur les premières années des Fab Four.

GUY GARVEY
Sans pour autant délaisser Elbow, le barbu mancunien prépare des chansons en solo.

THE HORRORS
Arguant de *"circonstances impondérables"*, le groupe londonien a annulé toutes les dates de ses tournées européenne et américaine, sans plus d'explication.

KELE OKEREKE
"The Trick", attendu le 13 octobre, sera le deuxième album du frontman de Bloc Party.

LED ZEPPELIN
La deuxième vague de rééditions du groupe de John Bonham est prévue pour le 27 octobre. A cette date seront commercialisées diverses versions (vinyle, CD, coffret super deluxe, etc) remasterisées des albums "IV" et "Houses Of The Holy".

THE LIBERTINES
Il est bel et bien question de nouvelles chansons pour le groupe réuni. Reste à savoir sous quel format. Gary Powell, batteur énigmatique : *"Tout le monde fait des albums, tout le monde fait des EP, nous aimerions faire quelque chose d'un peu plus spécial."*

MUSE
Le septième album du trio de stade ? Matthew Bellamy l'annonce pour l'été... 2015.

OASIS
Luxueuse réédition le 30 septembre de "(What's The Story) Morning Glory ?", triomphal deuxième album des frères Gallagher qui sera ici agrémenté des habituels bonus (démos, faces B).

OZZY OSBOURNE
"Memoirs Of A Madman", annoncé pour le 6 octobre, sera le titre du best of consacré à la carrière solo du chanteur de Black Sabbath.

PAUL MCCARTNEY
Deux albums des Wings, "Venus And Mars" (1975) et "At The Speed Of Sound" (1976) ressortent le 22 septembre, avec le même traitement luxueux que celui apporté au reste du catalogue du gaucher déjà réédité.

RADIOHEAD
Le quintette a prévu d'enregistrer à nouveau au mois de septembre.

TING TINGS
Le duo de Manchester reprend du service le 20 octobre. Son troisième disque se nomme "Super Critical".

U2
Le treizième album des Irlandais est annoncé par la presse anglaise pour novembre.

Photo Kevin Cummins/ Getty Images

Storemags.com

THE JESUS AND MARY CHAIN
Jim et William Reid (ici en 1985) reprennent la route et joueront à l'automne leur célèbre "Psychocandy" sur les scènes d'Europe. A la Cigale parisienne le 16 novembre notamment.

storemass

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Etats-Unis

"J'ai couché avec un tas de mecs dans le milieu, mais aucun ne m'a aidée à obtenir un contrat"

LANA DEL REY

BIG STAR
Réunis ces dernières années en un *twofer*, "#1 Record" et son successeur "Radio City" ressortent le 2 septembre en volumes distincts. Remasterisés de frais et agrémentés de notes de pochettes signées de l'ex-REM Mike Mills.

CHRISTOPHER OWENS
Moins de deux ans après le séparation de Girls, le blondinet californien sort un deuxième album solo "A New Testament" (30 septembre) mais auquel ses anciens collègues du groupe participent.

COURTNEY LOVE
La versatile chanteuse de Hole a démenti les rumeurs de reformation qu'elle avait elle-même lancée : *"Je ne veux pas être dans le circuit des vieux."*

DIIV
Le groupe de Zachary Cole-Smith planche au successeur de "Oshin", deuxième album dont une demi-douzaine de titres a déjà été dévoilée sur scène.

FOO FIGHTERS
C'est Butch Vig qui s'est chargé de la production du huitième album du groupe de Dave Grohl. Et la chose est tout juste mixée.

JIMI HENDRIX
La famille Hendrix vient d'annoncer la réédition en CD des albums "Cry Of Love" et "Rainbow Bridge", totalement disparus des bacs depuis quarante années.

JOEL GION
L'homme aux maracas et rouflaquettes du Brian Jonestown Massacre fait également des chansons. Le 18 août paraîtra "Apple Bonkers", collection de chansons enregistrées avec l'aide de plusieurs gâchettes de son célèbre groupe.

JACK WHITE
L'entrepreneur de Memphis lance désormais la filiale livres de son label Third Man. Première sortie, "Language Lessons", recueil choral de prose et de poésie, tout de même agrémenté de 2 vinyles de *jazz psychédélique* et d'affiches.

Photo DR

WEEZER
"Everything Will Be Alright In The End" est attendu pour le 29 septembre. En attendant, Rivers Cuomo et ses collègues ont dévoilé le lourd single "Back To The Shack".

Photo DR

SCOTT O)))
Prévue en septembre, la sortie de "Soused", l'album que Scott Walker et Sunn O))) ont décidé d'enregistrer ensemble est reportée, probablement à la fin octobre.

STEVIE NICKS
La chanteuse de Fleetwood Mac publiera le 7 octobre "24 Karat Gold : Songs From The Vault", un double volume de ses compositions, mais réenregistrées.

TV ON THE RADIO
Le groupe new-yorkais n'avait rien sorti depuis "Nine Types Of Light" (2011) et la mort par cancer de son bassiste Gerard Smith en 2013. Annoncé pour l'automne, "Seeds" sera le cinquième album de la bande à David Sitek.

Condoléances

DICK WAGNER, **JOHNNY WINTER**, **TOMMY RAMONE**, **HERVE CHRISTIANI**, le comédien **THIERRY REDLER**, l'acteur **JAMES GARNER**, le footballeur **ALFREDO DI STEFANO**

Photo DR

Storemags

FOXYGEN
Le groupe psyché pop californien tente le coup du double album : un "... And Star Power" de 24 titres attendu le 13 octobre et déjà précédé par le simple "How Can You Really ?".

QUIZZ DE L'ETE

Pour occuper ses vacances avec classe, oublier les randonnées en pédalo, Fort Boyard ou les grilles de sudoku : voici notre grand questionnaire rock estival.

PAR ISABELLE CHELLEY
ILLUSTRATIONS JAMPUR FRAIZE

1 Que signifient les initiales *CBGB* ?

A - Club, Bar, Gigs, Bands
B - Country Bluegrass Blues
C - Central Ballroom For Garage Bands

2 Pour qui ces chansons ont-elles été écrites ?

A - "Layla" (Eric Clapton)
B - "The Jean Genie" (David Bowie)
C - "American Pie" (Don McLean)
D - "Brown Sugar" (Rolling Stones)
E - "Sleeps With Angels" (Neil Young)

1 - Marsha Hunt
2 - Kurt Cobain
3 - Iggy Pop
4 - Pattie Boyd
5 - Buddy Holly

3 Quel est le point commun entre Rob Zombie, Alice Cooper et Iggy Pop ?

A - Ils ont tous eu une aventure avec la groupie Bebe Buell
B - Ils ont un boa comme animal de compagnie
C - Ils ont tourné une publicité pour une marque de bière
D - Ils pratiquent régulièrement le golf

4 Quel job ont-ils exercé avant de devenir rock star ?

A - Debbie Harry
B - Dave Vanian (Damned)
C - Bryan Ferry
D - Jack White
E - Patti Smith
F - Kim Deal

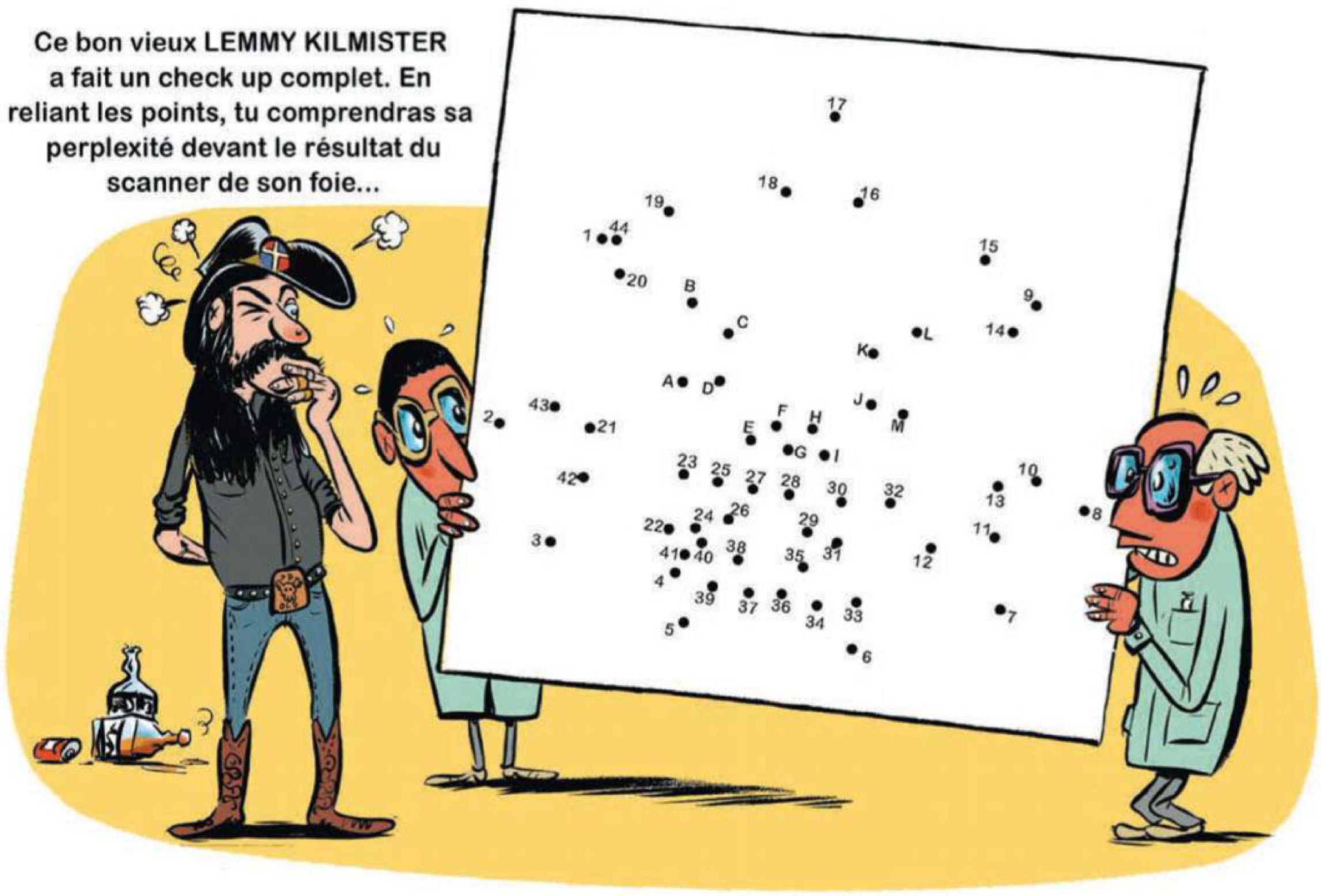
1 - fossoyeur
2 - professeur de poterie
3 - ouvrière d'usine
4 - laborantine
5 - tapissier
6 - serveuse dans un bar Playboy

REBUS

Storemags.com

SOLUTION : Sympathy For The Devil (sein-pas-tifs-or-z-œufs-Dave-île)

Ce bon vieux LEMMY KILMISTER a fait un check up complet. En reliant les points, tu comprendras sa perplexité devant le résultat du scanner de son foie...



5 **Dans quel clip ont joué ces figurants de luxe ?**

A - Catherine Deneuve
B - Kate Moss
C - Naomi Campbell
D - Macaulay Culkin
E - Jean-Marc Barr
F - Tilda Swinton

1 - "Sunday" (Sonic Youth)
2 - "In The Closet" (Michael Jackson)
3 - "The Stars (Are Out Tonight)" (David Bowie)
4 - "N'oubliez Jamais" (Joe Cocker)
5 - "I Just Don't Know What To Do With Myself" (White Stripes)
6 - "Charmless Man" (Blur)

6 **De quelle chanson ont été extraites les paroles suivantes ?**

A - *"Et personne ne t'a jamais appris à vivre dans la rue/ Et maintenant, tu t'aperçois qu'il faudra que tu t'y fasses"*
B - *"Je peux monter avec toi dans ta BMW ?/ Tu peux voguer avec moi dans mon sous-marin jaune"*
C - *"Chaque jour je travaille dur, je rapporte à la maison mon salaire durement gagné/ J'essaie de t'aimer, bébé, mais tu me repousses"*
D - *"Je ne sais pas depuis combien de temps je suis réveillé/ Je me suis retrouvé dans un état incroyable"*
E - *"Elle a anéanti tout ce qu'elle a embrassé/ A présent, elle décline quelque part à Hollywood"*
F - *"Comme la légende du Phénix/ Tout s'achève par des commencements"*

1 - "Dazed And Confused" (Led Zeppelin)
2 - "Motörhead" (Motörhead)
3 - "Supersonic" (Oasis)
4 - "Get Lucky" (Daft Punk)
5 - "Like A Rolling Stone" (Bob Dylan)
6 - "Celebrity Skin" (Hole)

7 **Rendez à chacun sa peine de prison...**

A - Arthur Lee
B - Johnny Cash
C - Paul McCartney
D - Ozzy Osbourne
E - James Brown

1 - 6 semaines pour le cambriolage d'un magasin de vêtements
2 - 3 ans pour vol, 3 ans pour détention de drogue, agression d'un policier et port d'arme illégal
3 - 7 nuits pour divers incidents (feu de forêt, vol de fleurs, détention d'amphétamines, etc)
4 - 12 ans pour utilisation d'une arme à feu
5 - 10 jours pour détention de marijuana

QUI EST KEITH ?

Qui sont ces enfants du rock ?

Noel Gallagher - Sid Vicious - Jimmy Page - David Bowie - Kurt Cobain
Johnny Cash - Keith Richards - Elvis Presley - Johnny Rotten

01.....

02.....

03.....

04.....

05.....

06.....

07.....

08.....

09.....

8 **A quel groupe ou artiste rendent hommage ces tribute bands ?**

A - Dark Star Orchestra
B - Green Mild Bell Peppers
C - Us Not Them
D - Draw The Line
E - Smells Like Grunge
F - Vince & The Revelation

1 - Nirvana
2 - Grateful Dead
3 - Aerosmith
4 - Red Hot Chili Peppers
5 - Prince
6 - Pink Floyd

9 **Rendez à chaque parent célèbre son ou ses rejetons...**

A - Moon Unit, Dweezil, Ahmet et Diva
B - Astile et Aisling
C - Jackson et Jesse
D - Dylan Jagger et Brandon
E - Calico, Dash et Sonora Rose
F - Scarlett Teresa et Henry Lee

1 - Jack White
2 - Tommy Lee
3 - Frank Zappa
4 - Alice Cooper
5 - Patti Smith
6 - Peter Doherty

10 **Sur la carrière de quel artiste ou groupe ont veillé les managers suivants ?**

A - François Ravard
B - Frank DiLeo
C - Peter Grant
D - Don Arden
E - Allen Klein
F - Rob Gretton

1 - Rolling Stones
2 - Joy Division
3 - Black Sabbath
4 - Led Zeppelin
5 - Michael Jackson
6 - Téléphone

11 **Qui a chanté le soleil ?**

A - "Lazy Old Sun"
B - "Don't Look Back Into The Sun"
C - "When The Sun Goes Down"
D - "Perverts In The Sun"
E - "Flower In The Sun"

1 - The Libertines
2 - Iggy Pop
3 - The Kinks
4 - Janis Joplin
5 - Arctic Monkeys

QUIZZ DE L'ETE

12 **Et l'été, qui l'a chanté ?**

A - "Summer Means Fun"
B - "Summer In The City"
C - "Summertime Blues"
D - "Hot Fun In The Summertime"
E - "In The Summertime"

1 - Eddie Cochran
2 - The Beach Boys
3 - Mungo Jerry
4 - The Lovin' Spoonful
5 - Sly & The Family Stone

13 **Rendez à chaque soul man ou woman son surnom...**

A - Godfather of soul
B - Mr Excitement
C - The Wicked
D - The High Priestess of Soul
E - Queen Of Soul
F - The Mad Man From Macon

1 - Nina Simone
2 - Wilson Pickett
3 - Aretha Franklin
4 - Otis Redding
5 - Jackie Wilson
6 - James Brown

14 **De quels fameux gratteux ces guitares sont-elles l'emblême ?**

A - Flying V
B - Explorer
C - Stratocaster
D - Gibson Les Paul
E - Gretsch 6120
F - Telecaster

1 - Poison Ivy (The Cramps)
2 - James Hetfield (Metallica)
3 - Keith Richards
4 - Rudolf Schenker (Scorpions)
5 - Slash
6 - Jimi Hendrix

15 **Dans quelle ville se trouvent ces studios mythiques ?**

A - Toe Rag
B - Ferber
C - Gold Star
D - Muscle Shoals
E - Sun
F - Criteria

1 - Paris
2 - Sheffield (Alabama)
3 - Londres
4 - Memphis
5 - Miami
6 - Los Angeles

16 **Quels artistes ont eu l'idée farfelue de baptiser ainsi leur tournée ?**

A - 14 On Fire
B - Serious Moonlight Tour
C - Devils & Dust Tour
D - It Never Gets Dark
E - Tour of Brotherly Love
F - HIStory World Tour

1 - Bruce Springsteen
2 - Oasis & The Black Crowes
3 - Michael Jackson
4 - Motörhead
5 - The Rolling Stones
6 - David Bowie

IN HELL WITH THE CRAMPS

An HORROR BIOPIC by Brian de PLASMA

Aaaarg! Un Biopic sur les Cramps avec Poison Ivy et Lux Interior dans leurs propres rôles! Le dessinateur, ému par une telle nouvelle, a commis 7 horreurs en recopiant son affiche. Sauras-tu les découvrir?

Solution: Une fleur pourrie dans le pot à gauche. Un mort-vivant en plus dans la tombe. Le ver dans la poche de Lux. une boule en moins sur le collier de Poison Ivy. Une araignée qui tient compagnie au rat. Le pantalon de Lux troué au genou et sa boucle de ceinture.

Solutions

1 - b / **2 -** a4, b3, c5, d1, e2 / **3 -** d/ **4 -** a6, b1, c2, d5, e3, f4/ **5 -** a4, b5, c2, d1, e6, f3/ **6 -** a5, b3, c1, d2, e6, f4 / **7 -** a4, b3, c5, d1, e2 / **8 -** a2, b4, c6, d3, e1, f5 / **9 -** a3, b6, c5, d2, e4, f1 / **10 -** a6, b5, c4, d3, e1, f2 / **11 -** a3, b1, c5, d2, e4 / **12 -** a2, b4, c1, d5, e3 / **13 -** a6, b5, c2, d1, e3, f4 / **14 -** a4, b2, c6, d5, e1, f3 / **15 -** a3, b1, c6, d2, e4, f5 / **16 -** a5, b6, c1, d4, e2, f3 / **17 -** a3, b7, c2, d8, e1, f6, g4, h5 / **18 -** a6, b1, c5, d2, e3, f4

106 points en réponse au quizz
+ 9 points en réponse pour les photos de bébés
1 - Keith Richards **2 -** Elvis Presley **3 -** Sid Vicious **4 -** Johnny Cash **5 -** David Bowie **6 -** Jimmy Page **7 -** Kurt Cobain **8 -** Noel Gallagher **9 -** Johnny Rotten
+ 1 point par rébus
117 points en tout

18 Quel nom figure sur le passeport de ces bluesmen ?

A - Howlin' Wolf
B - Slim Harpo
C - Blind Boy Fuller
D - Big Bill Broonzy
E - Buddy Guy
F - Muddy Waters

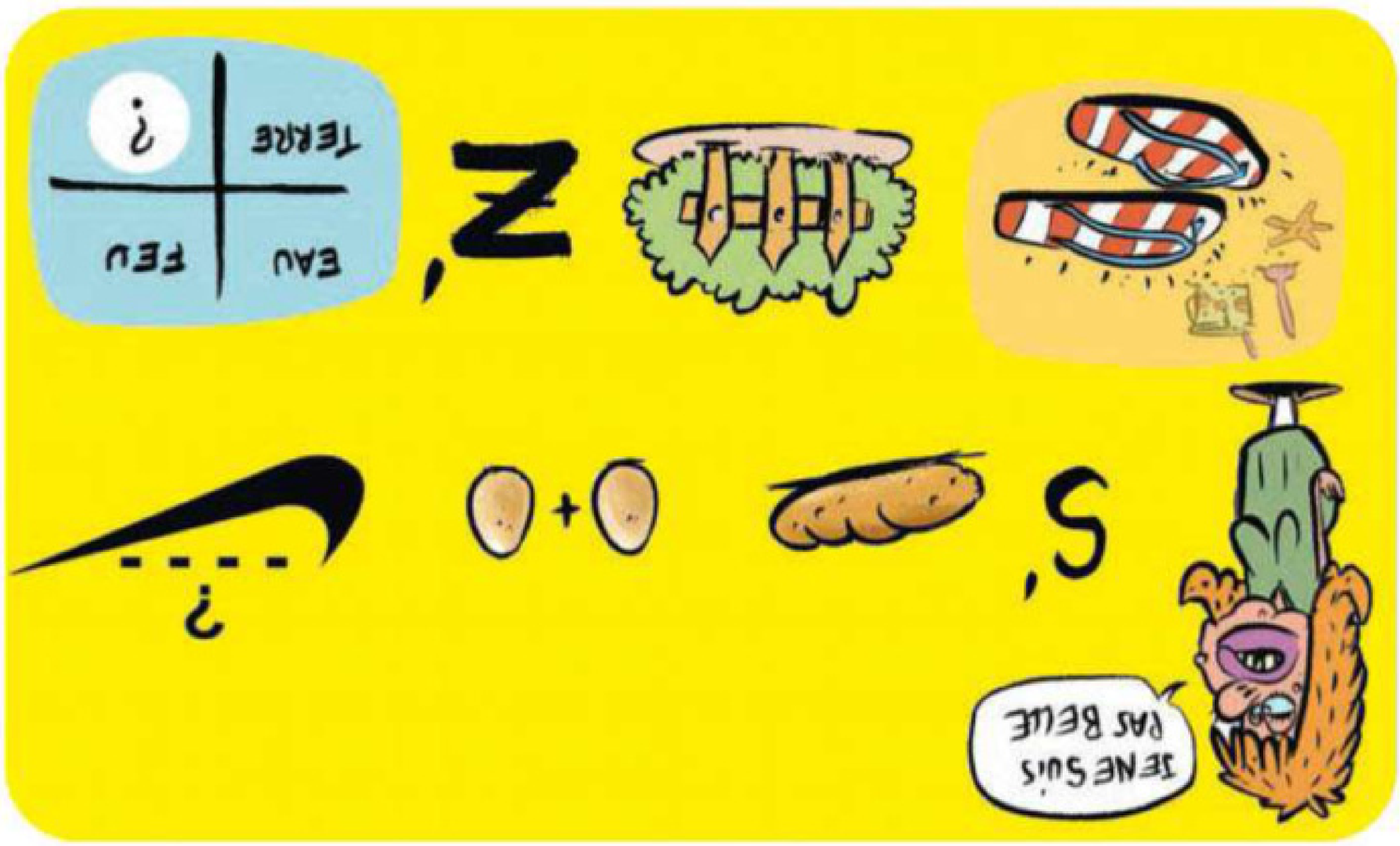
1 - James Isaac Moore
2 - Lee Conley Bradley
3 - George Guy
4 - McKinley Morganfield
5 - Fulton Allen
6 - Chester Burnett

17 Qui a incarné les personnages suivants au cinéma ?

A - Turner
B - John Blaylock
C - Mona Stangley
D - Althea Leasure
E - Feyd-Rautha
F - Alias
G - Jim Fox Warner
H - Aunty Entity

1 - Sting dans "Dune"
2 - Dolly Parton dans "The Best Little Whorehouse in Texas"
3 - Mick Jagger dans "Performance"
4 - Johnny Hallyday dans "Détective"
5 - Tina Turner dans "Mad Max Beyond Thunderdome"
6 - Bob Dylan dans "Pat Garrett and Billy the Kid"
7 - David Bowie dans "The Hunger"
8 - Courtney Love dans "The People vs. Larry Flynt"

SOLUTION : Lest Spend The Night Together
(laide-s'pain-deux œufs-Nike-tong-haie-z'air)



REBUS

Résultats

Moins de 30 points – 2 étoiles

Inutile de vous enfouir la tête dans le sable ! Pour cette fois, on va dire que le soleil tape, le rosé frais ou les boissons houblonnées aussi. Que les jeux n'étaient pas faciles. Que vous n'auriez pas dû écouter les réponses que vous soufflait tonton, même s'il prétend qu'on le surnommait Erudit Rock au lycée. Une remise à niveau s'impose de votre côté. Allez vite lire RockⅧFolk de la première à la dernière page, petites annonces comprises. L'an prochain, vous brillerez au quizz de l'été et ferez l'admiration de tous, mais ces signes extérieurs de réussite vous importeront peu quand vous baignerez dans la sérénité du véritable connaisseur *ès rock*.

De 31 à 70 points – 3 étoiles

On a vu pire. On a vu mieux, aussi.
A l'aise dans vos Converse d'amateur de rock dilettante, vous pensez que la musique n'est pas un sport de compétition et qu'au fond, on est là pour s'amuser. Soit. Mais vous n'en avez pas assez d'errer sans vraie passion dans l'univers fabuleux du rock'n'roll ? De survoler les albums mythiques et les nouveautés prometteuses, de dédaigner la petite et la grande histoire du genre, de lire RockⅧFolk d'un œil distrait ? Vous craignez qu'en prenant le rock trop au sérieux, il devienne barbant ? Regardez Philippe Manœuvre. Ce n'est pas demain qu'on le confondra avec un universitaire poussiéreux. Et lui, il a eu tout bon au quizz.

Plus de 110 points – 5 étoiles

Comme il existe un disque du mois, il y a un lecteur du mois. Vous, en l'occurrence. C'est simple, en voyant votre total de points, la rédaction éblouie a dégainé ses Ray-Ban. Ce quizz a été pour vous une balade de santé, un parcours sans obstacle, une simple formalité pour valider ce que vous saviez déjà : vous êtes incollable au sujet du rock, c'est votre première langue, vous en maîtrisez tous ses aspects, du plus trivial au plus pointu. Certains murmurent que lorsque notre rédacteur en chef a un doute sur un point obscur de la carrière des Stones, il vous appelle. D'autres disent qu'en réalité, Erudit Rock, c'est vous.
Ne dissipez pas ces rumeurs.
Vous êtes le Lecteur du mois après tout !

ELVIS PRESLEY

21 signes prouvant qu'Elvis reste crucial, 16 choses que Presley nous a apprises : 37 excellentes raisons d'aimer le King, autant d'années après qu'il a rejoint son frère jumeau.

PAR ISABELLE CHELLEY

01 Si Elvis n'a pas inventé le rock'n'roll, il l'a fait exploser à la face du monde.

02 Mais c'est à lui qu'on doit sa mythologie, les excès, le manager roublard, les looks flamboyants... la vie, quoi.

03 Grognements, hoquets rockabilly, velours de crooner : sa voix devrait être classée au Patrimoine mondial.

04 Elvis a fait découvrir la musique des Afro-Américains à des petits blancs qui sont allés écouter les originaux. On connaît la suite...

05 Il a ajouté l'ingrédient X, la tension sexuelle, qui rend le rock'n'roll irrésistible. Sans ses déhanchements, le genre aurait plus senti la sueur que l'interdit.

06 Portant fond de teint et mascara sur et hors de scène, il trouble l'Américain moyen. Bien avant le glam, il fait de l'androgynie une arme de séduction massive.

07 Qui remercie-t-on pour l'éradication de la coupe en brosse dégagée autour des oreilles, si populaire pendant les fifties ?

08 Sans ses traces laissées à Las Vegas (musée, statues, *wedding chapels*), la ville ne serait qu'un casino géant sans âme.

09 Parmi les rares célébrités immortalisées par Playmobil, on trouve la statue de la Liberté, Lincoln et... le King.

10 Sans Elvis, il n'y aurait pas eu de Beatles. John Lennon l'a dit et il s'y connaissait en Beatles.

11 Mais on n'aurait pas eu non plus de Rolling Stones, Johnny Hallyday, Cramps, Blues Explosion, Chris Isaak, Stray Cats, Nick Cave, Hasil Adkins, etc.

12 Comment s'intitule l'un des albums des Cramps les plus chauds comme la braise ? "A Date With... ?"

13 Des centaines de chansons ont été écrites à son sujet, de "Tupelo" (Nick Cave & The Bad Seeds) à "Personal Jesus" (Depeche Mode).

14 Le rôle de Nicolas Cage dans "Sailor Et Lula" ? Basé sur Elvis. Quel lieu visitent les héros de "This Is Spinal Tap" ? Graceland. L'ombre du King plane sur la pop culture.

15 Dans un monde parallèle sans lui, Costello s'appelle Declan MacManus et Dick Rivers, Hervé Forneri. Oui, ça claque moins.

16 Des paléontologues ont surnommé *Elvisaurus* un dinosaure dont la crête a des allures de pompadour. Au jurassique, déjà, il était de bon ton d'imiter le King.

17 Il a inspiré malgré lui les punks, hérissés par la déchéance du rock qu'il symbolisait, et voulait chasser les hippies. On peut, avec un brin de mauvaise foi, le couronner arrière parrain du punk.

18 Dans le "'68 Comeback Special", la séquence acoustique sur le ring de boxe n'aurait-elle pas jeté les bases de la formule *Unplugged* ? Mmmh ?

19 Le King a fait vivre l'industrie automobile en offrant des Cadillac à tout va. Depuis sa mort, la Motor City est en faillite.

20 Entre ses disques chez Sun, ses albums studio (BO mises à part) et quelques live, il y a de quoi combler un iPod.

21 Sa mort reste contestée, apparitions à l'appui. Qui veut vivre dans un monde où Elvis aurait quitté le building ?

22 Débuts modestes, ascension fulgurante, décadence, fin tragique, Elvis nous a donné goût aux sagas rock'n'roll.

23 Eternel gamin louant le Luna Park de Memphis la nuit, Elvis a appris à des générations de Peter Pan qu'on peut vieillir sans jamais grandir.

24 Il reste le fils le plus célèbre de Tupelo, inspirant les natifs de tous les bleds perdus au monde.

25 Amateur de sandwiches frits, il est le saint patron des fous de *food porn* et Instagrameurs de cheeseburgers pour qui la gourmandise n'est plus un péché.

26 The First Presleyterian Church Of Elvis The Divine est l'une des églises vouées à son culte. Une religion sans guerre, avec de la bonne musique pendant l'office, ça redonne la foi.

27 Dans la cultissime comédie d'horreur "Bubba Ho-Tep", un vieil Elvis affronte une momie égyptienne avec ses dernières forces. A voir quand on se sent prêt à baisser les bras.

28 Elvis n'a jamais caché son dégoût pour les Beatles. Posture de vieux schnock, peut-être, mais on préfèrera toujours un bon clash à un consensus hypocrite.

29 Quand Elvis veut un badge d'agent fédéral, il fonce à la Maison Blanche le demander à Nixon. Qui ne tente rien...

30 Pour connaître le sens de sa vie, il a pris son coiffeur pour conseiller spirituel. On en tire deux leçons : même un roi reste petit face au Grand Tout de l'univers. Et un seul homme suffit pour s'occuper d'une tête.

31 "Having Fun With Elvis On Stage", compilation de ses meilleures blagues sortie par le Colonel Parker, prouve (presque) qu'humour et rock'n'roll peuvent cohabiter.

32 Avec "In The Ghetto", Elvis réalise un exploit : une chanson à la fois émouvante et engagée sans gros sabots. Un modèle pour tout apprenti contestataire.

33 Grâce à "Jailhouse Rock", on sait qu'on évite une émeute carcérale à coups de décibels et de chorégraphie bien réglée. Et que l'uniforme rayé des Dalton est seyant.

34 Elvis a montré que le ridicule ne tue pas. Même en chantant "Hound Dog" à côté d'un basset à haut-de-forme.

35 Avec "Suspicious Minds", Elvis se met dans la peau d'une victime de la jalousie et obtient son premier n° 1 depuis sept ans. OK, c'était lui le jaloux, mais quand la fiction est plus belle que la réalité...

36 Lorsque sa femme, Priscilla, le quitte pour son prof de karaté, il continue de faire des katas sur scène. Belle démonstration de panache.

37 De toute façon, 50 000 000 de fans d'Elvis ne peuvent pas se tromper !

Photo Paramount Pictures/ Courtesy of Getty Images

Tête d'affiche

"Incroyable"

COURTNEY BARNETT

A peine arrivée dans le paysage, la jeune Australienne conquiert les cœurs avec de remarquables chansons sensibles mais électrifiées.

pop

En Dr Marten's, T-shirt et veste militaire, l'allure un rien voûtée, Courtney Barnett boit une gorgée de bière dans le verre du batteur de son groupe. Zéro minauderie, zéro frime chez cette fille format poche aux yeux bleus translucides. Timide, mais qui pourtant impressionne réellement. Sans doute parce qu'on vient de découvrir les chansons de cette Australienne de 26 ans, publiées sur deux EP et rassemblées aujourd'hui en un volume. Barnett fait des merveilles avec très peu. Ses mélodies tiendraient la route dans le simple carcan guitare/ voix, mais sont ici simplement orchestrées avec une classe velvetienne feutrée. La forme, le fond. La classe.

Crise d'angoisse

Plus grand monde n'y prête attention, mais on tient avec Courtney Barnett une parolière fulgurante, tout à la fois astucieuse, sincère, sensible, marrante, sombre. La jeune femme narre sa vie à Melbourne, gueules de bois, histoires sentimentales, mal-être. *"C'est important, je crois, de montrer sa vulnérabilité quand on écrit des chansons*, expliquait la chanteuse lors de son dernier passage parisien. *Si quelque chose me rend triste, c'est bien d'écrire dessus pour l'évacuer. Ecrire des chansons est ma manière de supporter tout ce qui ne va pas, dans tous les domaines."* Sans jamais être larmoyante. Car les trouvailles (le refrain en une phrase de 17 syllabes de "History Eraser", les mots inattendus, la diction créative) prennent ici le pas. Avant de se fixer avec Bones Sloan et Dave Mudie, la paire basse/ batterie qui l'accompagne en tournée, Barnett s'est fait la corne en solo, six années de concerts avec sa guitare. *"Une bonne école car on apprend à parler aux gens. Et comme je suis très timide, c'est formateur. J'ai appris à ne plus regarder mes pieds. J'ai aussi pu développer mon style et quand j'ai formé un groupe, au moins je savais ce que je voulais…"* Elle a grandi dans un environnement assez ouvert, mère ballerine et donc férue de grande musique, père plus porté sur le jazz. Première guitare à 10 ans, quelques leçons, puis elle se met à écrire ses premières chansons à 18. Elle avoue des sources d'inspiration assez classiques : Beatles, Nirvana, PJ Harvey, David Bowie. Son premier EP, en 2011, "I've Got A Friend Called Emily Ferris", elle le bricole quasiment seule chez elle. Pour l'anecdote, Brent DeBoer, le batteur des Dandy Warhols qui a fait sa vie en Australie, y joue un peu de batterie. De son côté, Barnett et ses musiciens jouent quelque temps dans Immigrant Union, le groupe country du batteur des Dandies, elle y tient la guitare slide. C'est en 2013 avec un deuxième six-titres, "How To Carve A Carrot Into A Rose", que la chanteuse se révèle véritablement. La progression y est démentielle et, cette fois, tout a été fait dans un vrai studio. Y figure ce single incroyable : "Avant Gardener", six minutes tuantes, toutes de larsen et d'élégance électrique, avec cette fille au micro qui y raconte sa crise d'angoisse carabinée. *"C'était un accomplissement personnel de terminer ça, d'autant que j'ai une légère tendance à la procrastination."* Depuis lors, les choses se sont emballées. Courtney Barnett est demandée partout et tourne sans relâche. En trio donc, ce qui, on l'a constaté lors du concert de la Boule Noire, était la meilleure des idées. Les deux gaillards font le boulot derrière tandis que la Courtney prend d'impeccables solos sur Telecaster et Harmony Rocket demi-caisse. *"A trois, les chansons sont à l'os, réduites à leur plus simple expression. J'ai commencé à jouer à cinq, avec un tambourin, une deuxième guitare. C'était bien mais je préfère le trio."*

Un coup d'avance

Les salles, des clubs, sont complètes partout et Barnett a pu quitter son boulot de serveuse sans regret. La fille introvertie s'habitue désormais à sa nouvelle vie dans la lumière. *"C'est irréel. C'est étrange. Tout le monde veut me parler. Quand on fait de la musique, on peut se dire que c'est possible de se faire une place avec Internet et tout. Mais c'est toujours incroyable quand ça arrive réellement. Avec le nombre de groupes et de musiciens qu'il y a… C'est assez marrant de voir que nous nous sommes glissés parmi les groupes populaires, un peu hype."* Il faut se réjouir car l'Australienne à la voix légèrement voilée possède, en plus, un coup d'avance. Son premier vrai album est bouclé, il sortira en début d'année prochaine. Un premier extrait est déjà en ligne, "Pickles From The Jar". Nerveux, tendu et limite rockab, il indique, si besoin était, que Courtney Barnett est partie pour réaliser des choses grandioses. ★

BASILE FARKAS

Album *" The Double EP : A Sea Of Split Peas"*
(Milk/ Marathon)

Reprises d'albums

La drôle d'idée : reprendre intégralement en concert l'album "Kick" (1987) d'INXS. Il faut sans doute venir d'Australie pour goûter aujourd'hui cet album vendu à plus de 10 millions d'exemplaires. Toujours est-il que, en 2012, la jeune Courtney en reprenait l'intégralité lors d'un concert, seule avec sa guitare, lors du festival austral Summer Of Classic Albums, événement où chaque soir un artiste (généralement méconnu) reprend un disque. Visible sur Youtube, la performance est plaisante, voire bluffante, et illustre le fameux dicton *"elle pourrait chanter le bottin"*. Noter qu'auparavant, Beck (et quelques invités dont St Vincent et les Liars) avait lui aussi repris le disque au skateboard dans son *Record Club*.

Photo Tajette O'Halloran-DR

Storemags.com

"Heureux, au soleil"

INTERPOL

rock Après s'être octroyé une toujours périlleuse *longue pause*, le ténébreux groupe new-yorkais se rabiboche, en trio. L'amour et la bonne musique ont-ils perduré ?

Les sombres New-Yorkais auront donc survécu au départ de leur bassiste Carlos D, de l'aveu même du chanteur Paul Banks *"une part très importante du groupe"*, dont on restait sans grandes nouvelles depuis la sortie d'"Interpol", quatrième album au titre aussi inspiré que son contenu : voici le groupe de retour après trois ans de hiatus, conformément aux déclarations du batteur qui annonçait en 2011 *"une longue pause"*, généralement un doux euphémisme pour séparation à l'essai. "El Pintor" est *"plus immédiat"* que l' "Interpol" qui a mis le feu aux poudres et également ô combien plus imaginatif puisque le titre est cette fois l'anagramme de son nom, signifiant par ailleurs le peintre en espagnol. Banks défend bec et ongles le très incompris quatrième opus : *"Un disque très important dans notre catalogue… Mais je ferais mieux de parler du nouveau, non ?"*

Relation avec la ville

Positivons, le chanteur et (bien sûr...) peintre à ses heures, assis à une terrasse parisienne ensoleillée, n'élude pas les questions sur une éventuelle dissolution — mais laquelle ? *"C'est simplement qu'on n'a pas travaillé ensemble depuis longtemps. Notre cas est différent*, rappelle-t-il. *Mes albums solo, c'est parce que je n'écris pas les titres d'Interpol. C'est le guitariste Daniel."* D'accord. Banks dira s'être quasi traîné aux pieds du bassiste pour qu'il revienne. Et même si l'expérience et deux disques solo lui auront prouvé, à lui au moins, qu'il pouvait écrire seul, il aura fallu batailler pour se remettre à écrire avec Interpol sans Carlos. *"La première fois que Daniel m'a joué les chansons qu'il travaillait, j'avais ma guitare, mais sans la moindre idée, ce qui n'arrive jamais. J'ai compris pourquoi : parce que Carlos interprétait d'abord les idées de Daniel. Tant qu'il n'avait pas écrit de ligne de basse, je ne pouvais pas écrire de partie chantée. Donc le lendemain je suis arrivé avec une basse."* Et il ne l'a plus quittée, le groupe restant désormais un trio. Une forme d'hommage au *"génie de Carlos"* s'il vous plaît et *"parce que ça nous plaisait de découvrir ce qui nous restait, sans Carlos, à trois. C'est presque plus facile en trio… A quatre, ça laisse plus de place au débat."* Que ceux qui verraient dans cet album une tentative pour retrouver, douze ans après, la splendeur passée de "Turn On The Bright Lights" se détrompent. *"Si on avait Carlos, on pourrait essayer, mais je ne pense pas qu'on voudrait le faire."* Si "El Pintor" est, classiquement, inspiré par l'amour, naissant ("All The Rage Back Home"), ou problématique ("Same Town, New Story"), c'est souvent en relation avec la ville, New York, toujours New York : *"Tout ce que nous faisons artistiquement sera un minimum inspiré par la ville, et New York, c'est notre port d'attache, mais j'ai découvert que je pouvais écrire à la plage. J'y ai écrit une grande partie de mon dernier album solo et des paroles de ce disque-ci. Au début je me suis demandé si je serais très inspiré, alors que je suis heureux, au soleil, que je fais du sport… Eh bien, si, parce que c'est un nouvel environnement. C'est bon de le dire pour tous les jeunes rockers avec un problème d'abus de substance : le bonheur peut être un état d'esprit très créatif."* Ils se reconnaîtront.

Persécution

Banks, lui, se défend d'avoir uniquement des idées de croque-mort : *"Les gens ne comprennent pas… mais il y a aussi de l'humour dans notre musique… Sinon ce serait vraiment exagéré ! Heureusement, nos fans le savent. Si nous faisions tout le temps la gueule, il n'y aurait pas grand-chose à aimer."* Attention, l'homme est légèrement paranoïaque, se lançant dans des confidences pour demander aussitôt à ce qu'elles ne soient pas imprimées et par ailleurs mesurant diablement ses paroles : disons que la fin de "Breaker 1" qui proclame en italien *"Mon Dieu, aidez-moi, je suis persécuté, et je suis fatigué de toute cette persécution"* ne lui va pas trop mal. Il évoque Death From Above 1979 : *"Quand ils se sont retrouvés pour un nouveau disque, le chanteur a dit :* 'Nous avons fait nos propres trucs entre-temps. On se reforme parce que vous n'arrêtez pas de nous le demander, donc si vous n'aimez pas ce que nous faisons maintenant alors que c'est à ce point que nous en sommes en tant que musiciens, allez vous faire foutre. On a fait un disque uniquement parce que vous nous le réclamiez.' *Les musiciens progressent, changent. Pour citer le fabuleux Jay Z : si vous voulez entendre mes vieux trucs, achetez mes anciens albums."* A bon entendeur... ★

BUSTY

Album *"El Pintor" (Pias)*

Interpol potes

Le *vrai* Interpol (International Criminal Police Organization) est une organisation intergouvernementale fondée en 1923. Le rock a toujours été fasciné par ce genre d'organismes mystérieux. En retour, les rockers ont été scrutés par les autorités : en 1963, le FBI a mené une enquête très sérieuse afin de savoir si la chanson des Kingsmen "Louie Louie" était obscène, et s'est intéressé aux assassinats des rappeurs Tupac et Notorious BIG. Anecdote amusante : le père de Miles Copeland, batteur de The Police, est un des membres fondateurs de la CIA.

Photo DR

Retromags

"Mon père espérait que je reprenne la ferme"

TONY JOE WHITE

Alligators, marécage et indolence sudiste, personne n'a mieux su les mettre en musique que le vénérable *swamp fox* de Louisiane, plus cool et alerte que jamais.

classic rock

Tony Joe White pourrait couler une retraite paisible dans son ranch du Tennessee, partager son temps entre parties de pêche et chevauchées, grâce aux reprises de ses morceaux que firent Elvis Presley ("For Ol' Times Sake", "Polk Salad Annie", "I've Got A Thing About You Baby"), Dusty Springfield ("Willie And Laura Mae Jones"), Ray Charles ou Brook Benton ("Rainy Night In Georgia"). Mais voilà, les chansons continuent de venir le titiller. Une paire d'accords de guitare, des bribes de paroles, un bout de mélodie. Le moment d'allumer un grand feu au bord de la rivière, de dégoupiller quelques bières fraîches et d'attendre que tout prenne forme. Et à en juger par ses deux récents efforts — la virée crépusculaire de "The Shine" (2010) et la brutale bordée bluesy de "Hoodoo" (2013) qui le ramène là où tout a commencé, au cœur des marais de Louisiane — dignes de ses admirables albums fin sixties/ début seventies, le père placide du swamp blues, 71 ans, aurait tort de se priver.

Absorbé par le blues

ROCK&FOLK : **Plusieurs morceaux de "Hoodoo" renvoient à votre enfance en Louisiane, qui n'a jamais cessé de nourrir votre musique...**

Tony Joe White : La ferme de coton de mon père se trouvait le long de la rivière, dans les marais. J'avais cinq sœurs et un grand frère. Mes parents jouaient tous les deux de la musique, je les écoutais chaque nuit, assis sous le porche. A huit miles de là se trouvaient une église et un magasin d'alimentation. "Storm Comin' " parle des terreurs de ma mère les nuits de tempête : elle nous réveillait et nous habillait comme s'il y avait un endroit où partir se réfugier, et priait toute la nuit. "9 Foot Sack" évoque la récolte du coton, les baignades dans la rivière. On ne manquait de rien, habits, nourriture, musique. Mais vivre près de la rivière était rude. Le temps très chaud, humide. On transpirait constamment.

R&F : On perçoit cette moiteur dans votre musique...

Tony Joe White : C'est vrai, elle est là. Mon son de guitare à la wah-wah provient en bonne partie des alligators que j'entendais dans les bois, des grenouilles dans la rivière. Je suis resté là-bas jusqu'à 16 ou 17 ans. Je n'échangerais cette époque pour rien au monde.

R&F : Vous avez pourtant choisi une toute autre voie...

Tony Joe White : J'ai toujours su que si je quittais les champs de coton, je n'y reviendrais jamais. Je pense que mon père espérait que je reprenne la ferme mais j'ai découvert la guitare à 15 ans et j'ai été absorbé par le blues. Je jouais dans les fêtes, le long de la rivière. Et, après le lycée, dans les clubs, avec mon batteur.

Vaudou

Enquête tortueuse dans les bayous louisianais sur fond de crimes rituels, la série "True Detective" (HBO), interprétée par Woody Harrelson et Matthew McConaughey, semblait taillée pour plaire à Tony Joe White. ***"J'ai regardé chaque épisode ! J'ai adoré. C'est tellement réaliste. McConaughey est un bon ami à moi en fait. On s'est rencontrés lors de concerts de charité, au Texas. Le soir, dans ma chambre d'hôtel, je sortais ma guitare, tout le monde chantait et lui faisait des percussions sur sa poitrine au point qu'elle devenait rouge, exactement ce qu'il fait dans 'Le Loup De Wall Street' ! Les trucs vaudou de la série ? J'ai plutôt vu ça à la Nouvelle-Orléans. Dans le nord-est de la Louisiane où j'ai grandi, c'étaient des alligators et des serpents dont il fallait se méfier."***

R&F : A quel moment avez-vous su que vous teniez votre style ?

Tony Joe White : Après avoir travaillé comme chauffeur de camion en Georgie, après le lycée, je me suis rendu au Texas, à Kingsville, où j'interprétais sur scène du Lightnin' Hopkins, John Lee Hooker, Elvis Presley, Muddy Waters, plus un morceau country ici et là, car c'était le Texas. C'est là-bas que j'ai entendu "Ode To Billie Joe" à la radio, le morceau de Bobbie Gentry qui m'a fasciné. Billie Joe, c'était moi. De ce jour, j'ai décidé que si je devais écrire, je le ferais d'après mes propres expériences. J'ai composé "Polk Salad Annie" quelques semaines après ça et "Rainy Night In Georgia" dans la foulée. Cet été-là, je me suis rendu à Nashville avec une démo de ces chansons, plus quelques reprises, et je suis tombé sur le seul producteur en ville qui écoutait du blues, Bob Beckham. Suite à quoi l'album "Black And White" *(1968)* est sorti et je m'en suis toujours tenu à ça : écrire sur ce qui est vrai.

R&F : Vos deux derniers albums reflètent les deux aspects de votre musique, ballades introspectives d'un côté, swamp blues de l'autre...

Tony Joe White : "The Shine" comporte beaucoup de guitare espagnole et possède de bonnes paroles. Il nous emmène vers le Nouveau Mexique, le Tennessee. "Hoodoo" repart dans les marais, à travers des histoires lugubres, des guitares plus dures...

R&F : Pourquoi ne figurez-vous pas sur le tribute à JJ Cale orchestré par Eric Clapton ?

Tony Joe White : Clapton voulait entrer en studio dans la foulée des funérailles et je crois que j'étais en Australie à ce moment-là. Mais je suis content de ne pas avoir joué dessus, c'aurait été trop déprimant. JJ était un immense ami. Et j'adorais son jeu. Il jouait des trucs dont je n'avais pas la moindre idée... ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Album "Hoodoo" *(Yep Roc)*

Photo DR

storemags.com

psychedelic horseshit
BABES
AT THE
MUSEUM

"Tout est plus simple"

PARQUET COURTS

rock Talentueux dans la décontraction, le groupe de Brooklyn a confirmé avec le récent "Sunbathing Animal". Face au magnéto, Austin Brown, chanteur/ guitariste en quête de respectabilité.

Quand on a interviewé Parquet Courts l'an dernier dans la foulée de son passage fracassant à la Route Du Rock, tout le groupe était présent à l'exception d'Austin Brown, co-leader de la bande et chanteur sur de nombreux morceaux ("Master My Craft", "Bodies Made Of"). Le guitariste s'était ce jour-là octroyé une journée de repos pour visiter Paris avec sa copine et avait laissé Andrew Savage livrer sa version de l'histoire du groupe (R&F 554). On a finalement réussi à mettre la main sur Austin Brown cet été quelques heures avant le concert parisien de Parquet Courts au Divan du Monde. On lui rappelle sa fuite de l'an dernier, Brown sourit et fanfaronne : *"Je suis sûr qu'Andrew vous a dit des choses intéressantes, mais maintenant vous êtes de retour pour la vérité"*, avant de se jeter une lampée de vin rouge.

Activistes travailleurs

C'est cette attitude laid-back et ce recul sur les choses — qu'on voit sur ses pochettes de disques truffées de commentaires ironiques — qui valent aujourd'hui à Parquet Courts d'être parfois perçu comme un groupe de punks peu sérieux. Le groupe vit mal cette image qu'il a récemment dénoncé sur son site officiel en mettant en exergue — sans autre explication — plus d'une trentaine d'extraits d'articles à son sujet où figurait invariablement le terme *slacker* (*branleur* en français). *"On a fait ça parce qu'on trouve que c'est une façon malhonnête de décrire le groupe*, s'emballe Austin Brown. *On ne peut pas empêcher les journalistes de nous coller des étiquettes, mais celle-ci nous paraît injuste. Bien sûr nous jouons du punk, notre musique n'est pas polie, et nous l'aimons comme ça. Nous faisons partie d'une scène rock underground internationale qui est passionnante, et cette image qu'on nous a collée nous a desservis car elle nous a fait passer pour des poseurs alors que nous sommes restés proches de nos racines* do it yourself, *faites d'échange et de débrouille."* Parquet Courts est en effet un groupe très actif au cœur de la scène de Brooklyn, proche aussi de ses fans avec lesquels il partage régulièrement des compilations thématiques à télécharger sur son site. Les Parquet Courts sont des activistes doublés de travailleurs. En moins d'un an, le groupe vient de publier un EP de cinq morceaux ("Tally All The Things That You Broke") et son troisième véritable album au tout début de l'été ("Sunbathing Animal"). Sorti fin 2013, l'EP répondait au besoin du groupe de se débarrasser de l'ombre omniprésente de "Light Up Gold", l'album qui lui a permis de percer. Sorti à l'origine en 2012 sur Dull Tools, le propre label d'Andrew Savage, l'album s'est lentement fait connaître grâce à un bouche-à-oreille insistant. Réédité à grande échelle par What's Your Rupture? en 2013, l'album a ouvert à Parquet Courts les voies du succès et l'a propulsé parmi les jeunes groupes les plus enthousiasmants du moment.

La loi du silence

Les *"rythmes répétitifs"* évoqués par Austin Brown furent au cœur du débat sur la *Criminal Justice Bill* défendue par le gouvernement conservateur anglais de John Major en 1994. Un des articles autorisait la répression des musiques utilisant des *"rythmiques répétitives"*, visant la culture rave et techno. Les musiciens ont vivement réagi, avec des chansons signées Dreadzone ("Fight The Power"), The Prodigy ("Their Law") et The Streets ("Weak Become Heroes"). Le duo électronique Orbital a sorti "Criminal Justice Bill ?", constitué de quatre minutes de silence symbolisant la mort de la musique.

Moins de notes

Seul bémol, quand Parquet Courts impressionnait Rock En Seine avec "Borrowed Time" ou "Yonder Is Closer To The Heart", les musiciens commençaient à se lasser de ces morceaux éculés sur la route depuis x ans. *"On avait déjà beaucoup tourné pour 'Light Up Gold', on voulait avoir de nouveaux morceaux à proposer aux fans*, explique Brown. *En avril 2013, nous sommes allés en studio, on avait quelques chansons prêtes pour 'Sunbathing Animal' et quelques autres qui ne correspondaient pas à l'humeur de cet album. On s'est rendu compte qu'en les mettant ensemble, elles formaient un vrai EP. Quant aux autres, on sentait vraiment qu'elles faisaient partie d'une histoire plus importante."* Cette histoire c'est "Sunbathing Animal", album superbe où le groupe a sensiblement ralenti la cadence et qui possède une cohérence d'ensemble qui le singularise du reste de l'œuvre de Parquet Courts. *"Sur le nouvel album, tout est plus simple*, explique Brown. *On a privilégié des rythmes répétitifs, on joue moins de notes. On voulait mettre les textes plus en avant."* Des textes subtils qui évoquent en filigrane la dualité entre liberté et captivité, et interrogent sur la vie d'artiste : *"Nous vivons de notre art, nous sommes heureux de pouvoir le faire et de pouvoir voyager autour du monde, mais cette liberté implique aussi des obligations et des contraintes. C'est cette contradiction qui est au cœur de l'album."* D'où la métaphore du chat derrière la fenêtre qui, malgré sa captivité, profite d'un doux rayon de soleil. Prisonnier de son art, Parquet Courts est un groupe truffé de contradictions, c'est ce qui le rend passionnant. ★

ERIC DELSART

Album *"Sunbathing Animal" (Rough Trade/ Beggars)*

Photo DR

Tête d'affiche

“Terminé” SLASH

Après les années de folie Guns N'Roses, le guitariste anglais tâte désormais du médiator en compagnie du chanteur Myles Kennedy. Retrouvailles en toute décontraction.

rock

Aiguisés comme une lame, pointus comme un couteau, ses longs solos cristallins demeurent sa marque de fabrique. Héritier de Page et Perry, Slash, ex-Guns N'Roses, ne baisse pas la garde. Fraîchement sorti de studio, le plus célèbre guitariste à chapeau débarque avec son nouvel album solo, le troisième sous son nom, le second entouré de Myles Kennedy et des Conspirators. Le titre, “World On Fire”, tout un programme ! Rencontre avec celui qui fut, un temps, derrière le manche du plus grand groupe de rock du monde.

6 cordes volume à 11

Honni par la génération punk, le solo de guitare a survécu à tout. Parmi des milliers de soli, citons ceux de “Stairway To Heaven” par Jimmy Page, d' “Eruption” par Eddie Van Halen (le morceau n'est qu'un solo), de “Maggot Brain” par Eddie Hazel, de “Hotel California” par Joe Walsh & Don Felder, de “Johnny B. Goode” par Chuck Berry, de “Bohemian Rhapsody” par Brian May, de “Sympathy For The Devil” par Keith Richards, de “Money” par David Gilmour, de “The End” par Robbie Krieger, de “Purple Rain” par Prince. Et tout Jimi Hendrix.

Pas un dictateur

ROCK&FOLK : C'est quoi, pour vous, un *guitar hero* ?
Slash : C'est une expression que je n'ai jamais vraiment utilisée, et encore moins en ce qui me concerne, mais je suppose que l'on pourrait dire que c'est un guitariste qui est parvenu à obtenir un son et une identité propre, quelque chose comme ça.

R&F : Quel a été le déclic qui vous a un jour décidé à vous emparer d'une guitare et d'apprendre à la maîtriser ?
Slash : A 14 ans, chez mon pote Steven Adler, qui plus tard est devenu le batteur de Guns N'Roses. Il avait une guitare électrique et un petit ampli. On s'amusait à jouer sur des disques de Kiss. Mais je ne pensais même pas pouvoir faire ça professionnellement un jour. Mes vrais débuts, c'est avec une basse que je les ai faits. Avec mon prof quand on répétait, lui utilisait une guitare acoustique. Le jour où il s'est mis à jouer des plans de Clapton, je me suis dit : *Hey ! c'est ça que je veux faire*. J'ai laissé tomber la basse pour me consacrer corps et âme à la guitare. C'est ma grand-mère qui m'a filé ma première guitare, une vieille espagnole qui avait échoué chez elle, et qui n'avait plus qu'une corde...

R&F : Quels étaient les guitaristes qui vous bottaient plus que les autres ?
Slash : Pour avoir ma préférence, il fallait jouer sur une Gibson Les Paul, comme Mick Taylor, Mike Bloomfield et bien sûr Jimmy Page. Ils avaient le son auquel je voulais m'identifier. Donc, tous les riffs de Led Zep très heavy, c'était mon truc, une grosse influence pour moi. Ensuite j'ai eu ma période Aerosmith, un autre groupe estampillé Les Paul.

R&F : “World On Fire” est le deuxième disque que vous enregistrez avec Myles Kennedy & The Conspirator...
Slash : Je ne veux pas comparer cet album avec ce que nous avons fait ensemble avant, mais le fait que nous ayons changé de producteur *(Michael Baskette)* nous a permis d'enregistrer un disque qui sonne au plus proche de ce que nous sommes. Michael m'a aidé à obtenir le son de guitare que je voulais vraiment. Le boulot qu'il avait fait avec Alter Bridge, l'autre groupe de Myles, m'avait scotché. Sans tergiverser, il nous a fait sonner mieux qu'on ne l'aurait rêvé.

R&F : En studio faites-vous office de leader ?
Slash : Non pas vraiment, je ne suis pas un dictateur. Mais je suis un bosseur acharné, j'y mets toute l'énergie nécessaire. J'essaie d'être toujours à l'heure au studio et, quand j'arrive, les gars sont déjà là en train de bosser.

Mes idoles

R&F : Avez-vous de la nostalgie pour la *grande époque* de Guns N'Roses ?
Slash : Il ne vaut mieux pas, car de toute façon on ne peut pas recréer ce genre d'expériences, surtout vingt ans plus tard. Ce qui est terminé est terminé. Je l'ai vécu, tant mieux, merci. Je n'ai pas envie de philosopher sur le pourquoi de la fin de Guns N'Roses... Mais que les choses soient claires, je n'ai pas quitté les Guns. Quand Axl a remonté le groupe, je ne me suis simplement pas joint à eux.

R&F : Après avoir été tête d'affiche avec Guns N'Roses, vous avez recommencé à faire des premières parties, comme celle d'AC/DC au Stade de France en 2010...
Slash : Je n'ai aucun état d'âme. Alors c'est vrai, quand on passe en première partie, on ne peut pas faire un set aussi long qu'on voudrait. Mais bon, passer avant AC/DC, pas de problème c'est quand ils veulent. Cet été, j'ai fait quelques dates en première partie d'Aerosmith, c'était pareil. Ces types sont mes idoles.

R&F : Vous allez bientôt passer le cap des 50 balais. Pensez-vous toujours que le rock'n'roll est un truc de kids ?
Slash : Bien sûr que les gamins adorent le rock'n'roll comme je l'aimais aussi. Le rock c'est un truc qui transcende, il n'y a pas d'âge pour ça. C'est une façon d'appréhender chaque journée qui commence, d'être un rebelle contre l'ordre établi. Dylan a plus de 70 balais... Le rock a vieilli en même temps que ceux qui le faisaient... ★

RECUEILLI PAR THOMAS BOUJUT
Album *“World On Fire” (Roadrunner)*

Photo DR

storemags.com

storemags

“Un bon défi”

TY SEGALL

Du genre à publier un album chaque trimestre, le Californien a décidé de se concentrer au maximum pour son nouveau “Manipulator”. Résultat sans appel : l’homme-orchestre psychédélique n’avait jamais fait un aussi bon disque.

PAR ERIC DELSART - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

On l’avait quitté les cheveux longs, en mode hippie-folk un rien négligé. Lors de son passage à Paris pour le festival de la Villette Sonique, Ty Segall est réapparu le poil court, vêtu de cuir et le sourire en coin. Avec un message clair : après une année 2013 partagée entre l’introspection douloureuse de “Sleeper” et le cri primal du groupe Fuzz l’heure est au rock’n’roll pour le blondinet californien qui revient avec un double album dantesque.

storemags.com

Les chanceux présents au concert de Ty Segall de la Grande Halle de la Villette ont eu droit à un avant-goût de "Manipulator" avec le boogie de "The Faker" (morceau irrésistible au croisement de "Jean Genie" et "No One Knows") et "Feel" ("Baron Saturday" sous amphétamines). Le concert en lui-même, pétri de tubes et envoyé avec enthousiasme par le Ty Segall Band — groupe composé de ses meilleurs amis Mikal Cronin (basse), Charlie Moothart (guitare) et Emily-Rose Epstein (batterie) — a permis de constater que le chanteur avait définitivement tourné la page "Sleeper". Le contraste avec son passage précédent à Paris était saisissant : Segall s'était alors entouré d'un groupe folk acoustique, taillé pour interpréter son album solitaire lors d'une tournée éphémère. L'ultime concert de cette formation a eu lieu à Paris en décembre 2013. Segall, assis sur une chaise, avait interprété les chansons cathartiques de "Sleeper" dans l'ordre de l'album, avant de boucler le show sur des reprises diverses (dont "Live And Let Live" de Love). A l'issue du concert, il avait fait don de sa guitare à un fan, geste rare. *"Je voulais juste me débarrasser de cette guitare*, nous explique-t-il. *Alors, à la fin du concert je l'ai donnée à une personne au premier rang. J'aurais pu la casser en deux mais c'était plus cool d'en faire profiter quelqu'un. C'est la guitare sur laquelle j'ai écrit toutes les chansons de 'Sleeper'. Je l'avais achetée le mois précédent l'écriture de l'album, c'est une guitare très spécifique à ces chansons. La donner m'a permis de tourner la page et de me lancer sur d'autres projets."*

Par cet acte symbolique, Segall s'est affranchi de cet album qui lui avait permis de surmonter le décès de son père et régler ses comptes avec sa mère. L'épisode "Sleeper" est clos, et le chanteur n'envisage pas de jouer ces morceaux à nouveau : "*Peut-être qu'un jour ou un autre je rejouerai certaines de ces chansons en solo, mais pas tout de suite, et jamais plus avec ce groupe en tout cas.*" Son quotidien désormais — et depuis des mois – c'est "Manipulator", double album qui synthétise en une heure toutes les facettes de l'œuvre de Ty Segall : heavy-space façon "Slaughterhouse" sur "The Crawler", folk-rock à la "Sleeper" sur "Don't You Want To Know (Sue)", grunge lancinant façon "Goodbye Bread" sur "The Feels", psyché déviant à la "Melted" sur "Manipulator", glam saignant à la "Twins"sur "It's Over". Ce projet, Segall le porte en lui depuis plus d'un an, une éternité pour lui : "*J'ai commencé à l'écrire en février l'an dernier*, souffle-t-il, impliquant qu'il y travaillait déjà avant que 'Sleeper' soit sorti. *Je n'ai pas arrêté d'écrire jusqu'à ce qu'il sorte. Ça m'a mis près de quatorze mois pour le faire.*" Est-ce l'âge ? La maturité ? Ty Segall semble avoir changé de stratégie : plutôt que de faire deux albums par an, il fait désormais un double album. Le nombre de morceaux proposé sur 12 mois est toujours le même, mais ce changement de rythme lui permet de passer plus de temps à les peaufiner. Une révolution complète par rapport à ses habitudes précédentes. "*C'est un bon défi de ne faire qu'un seul album sur une année. Je ne l'ai jamais fait*, explique-t-il. *J'ai toujours voulu écrire très vite. Avant, mon but était de saisir l'instant, de ne faire que des premières prises où tout n'est qu'émotion et énergie. Le fait d'interpréter le truc à la perfection était secondaire. Je crois toujours en cette approche mais je pense qu'on peut trouver un équilibre. Concilier le fait de jouer sur l'énergie et l'émotion avec une approche perfectionniste sur le son.*"

Régler ses comptes

Ty Segall s'est ainsi cloîtré dans le studio de Chris Woodhouse, un de ses fréquents collaborateurs, à Sacramento : "*J'ai passé un mois entier au studio. Tous les jours de midi à 3 h du matin, parfois jusqu'à 4 ou 5 h. J'ai pris deux ou trois jours de repos au milieu, histoire de donner quelques concerts. C'est différent de tous les autres disques que j'ai faits précédemment. Avant je passais un jour en studio puis une semaine à la maison. 'Twins' avait mis six mois à être enregistré, parce que j'ai travaillé dessus un jour par semaine pendant six mois. Là l'idée était d'être complètement immergé dans le disque.*" Ainsi, hormis quelques morceaux, Ty Segall interprète l'album tout seul de A à Z : "*Je joue la batterie sur tout l'album, les guitares aussi, à l'exception de celles jouées par Charlie sur 'The Faker' et 'It s Over'. Le Ty Segall Band en tant que tel joue sur un morceau de l'album, 'The Faker'. Le groupe est passé au studio une journée, on en a profité pour enregistrer ensemble d'autres choses qui vont sortir sur un EP plus tard. D'ailleurs c'est Mikal Cronin qui a écrit les arrangements de violon sur 'The Singer', 'The Clock' et 'Stick Around', il m'a époustouflé.*" Pour le reste, Segall s'est trouvé face à de nouvelles exigences. "*Chris Woodhouse a coproduit l'album. C'était génial parce qu'à chaque fois que j'enregistrais un truc, il me disait :* 'Tu peux faire mieux.' *D'ordinaire, j'essaie de faire les choses le plus vite possible. Avec Chris, certains solos n'ont été retenus qu'à la vingtième prise. A force de les refaire je me suis retrouvé à des endroits où je n'étais jamais allé. Ils m'ont emmené loin. Idem pour le chant. Quand on fait la partie vocale d'une chanson pendant cinq heures, arrivée la cinquième heure on ne chante plus du tout la même chose.*" Ainsi, une des révélations qu'apporte "Manipulator" est celle de Ty Segall, le guitariste. Sur cet album qui fait la part belle à la six-cordes, le chanteur envoie quelques solos spectaculaires, le plus impressionnant d'entre eux étant celui de "Feel". Par ailleurs, Segall double tous ses riffs électriques d'une guitare folk, un peu à l'image de Bowie période "The Man Who Sold The World" ou des Kinks de la période Pye. Des références qu'on retrouve souvent dans "Manipulator", album marqué par le rock anglais des années 1969-1971. "*Pour cet album, j'avais envie de faire un peu de tout. L'idée était que chaque chanson ait son propre univers. 'Sleeper' témoignait d'une humeur. Là ce sont 17 humeurs différentes. La plupart de mes albums préférés sont comme ça, je pense notamment à 'Village Green' des Kinks par exemple.*"

"Des endroits où je n'étais jamais allé"

Hasard ou non, on constate par ailleurs un changement de style dans l'écriture de Ty Segall. "Manipulator" contient une étonnante galerie de personnages : le faussaire de "The Faker", "Mister Main", "Susie Thumb", "The Crawler", "The Connection Man", "The Singer"... et bien sûr le manipulateur du morceau-titre. Une plume observatrice, moins explicite que les chansons chantées à la première personne des albums précédents ("Girlfriend", "My Head Explodes"...). "*Tous mes autres disques étaient beaucoup plus personnels côté textes*, nous explique Segall. *J'ai voulu changer de perspective. J'ai été inspiré par les choses qui se sont passées autour de moi mais ça a tourné à l'étude de caractères. Chaque chanson est devenue un personnage différent. J'aime le fait que chaque chanson possède son propre environnement musical, et que chaque texte propose sa propre histoire. Il y a ce monde où se passe l'histoire du Manipulateur, où les vignettes forment un univers commun.*" Le manipulateur, le tricheur, le chanteur... on vient à se demander si Segall ne cherche pas à régler certains comptes par ces portraits. L'intéressé dément : "*Il n'y a pas de personne spécifique dans ces chansons, ce sont des personnages inventés qui représentent certains traits de caractère. Personne en particulier n'a inspiré de chanson. Après, je ne peux pas empêcher certaines personnes d'imaginer que je parle d'elles…*" On aurait tendance à le croire car, lorsqu'il a réglé ses comptes avec sa mère, on ne peut pas dire qu'il ait pris de gants. Ty Segall n'est pas du genre à se cacher quand il a quelque chose sur le cœur.

Essayer de ralentir

A l'inverse, il ne se met jamais en avant sur ses pochettes de disques. Masqué sur "Melted", flou sur "Twins" et "Lemons", grimé sur "Manipulator", Segall préfère laisser parler sa musique : "*Il n'y a aucun intérêt à avoir une photo claire de mon visage sur la pochette. Ce qui compte c'est la musique. Une pochette doit être assez intrigante pour qu'on ait envie de poser le disque sur la platine, c'est tout. Je ne me suis jamais senti à l'aise avec l'idée d'une pochette où on me verrait distinctement. Je préfère les choses qui ne sont pas données d'office, ça me plaît d'avoir à creuser pour en savoir plus. J'adore quand il faut chercher la chanson pop à l'intérieur d'un truc obscur. Je n'aime pas les choses trop faciles, prédigérées. Ces derniers temps, je m'intéresse beaucoup au rock'n'roll étrange, ce qu'on appelle la musique d'outsiders. J'ai beaucoup écouté Skip Spence, Kevin Ayers aussi, de façon obsessionnelle, 'Bananamour' en particulier, beaucoup de John Cale. Parallèlement je me suis remis au punk hardcore et au metal. Je viens enfin de trouver l'édition originale de 'Black Metal', l'album de Venom, voila le genre de trucs que j'aime.*" Pour preuve, Segall vient d'enregistrer plusieurs artistes dans son home-studio, de sérieux outsiders tels que Zig-Zags ("*C'est Motörhead qui croise The Wipers*") et surtout White Fence : "*Tim Presley n'avait jamais fait d'album en studio. Il enregistrait tout dans sa chambre. Il est venu me voir et m'a demandé de l'enregistrer, j'en suis très honoré. On a enregistré toutes les chansons dans mon garage sur mon 8-pistes.*" Aujourd'hui Ty Segall ne veut plus s'égarer en chemin et faire mille projets à la fois. C'est pour cette raison qu'il a mis son projet Fuzz entre parenthèses alors que le trio semblait pourtant prêt à enchaîner rapidement sur un deuxième album. "*Nous allons enfin commencer à travailler sur notre deuxième album*, s'enthousiasme Segall. *On avait prévu de le faire plus tôt mais, finalement, on espère sortir un disque l'été prochain.*" "Manipulator" serait donc la seule publication de Ty Segall cette année, ce qui marquerait un ralentissement notable de sa productivité, même si le chanteur avoue que son tempérament ne nous met pas à l'abri d'une surprise : "*J'essaie de ralentir mais je suis impatient, alors on ne sait jamais…*" Ty Segall bouge vite, parfois trop pour son entourage qui n'arrive pas à suivre. S'il lève le pied, c'est surtout pour ses proches : "*Quand j'ai sorti tous ces disques en 2013, ça a rendu les choses difficiles pour certaines personnes avec qui je travaille. Je vais essayer de me focaliser sur un projet à la fois, pour rendre les choses plus faciles pour chacun.*" On demande à voir. ★

Album *"Manipulator" (Drag City/ Modulor)*

Son album où “elle est devenue folle”

KATE BUSH

Fin août, la prima donna anglaise remontera sur scène pour la première fois depuis 35 ans. Comment expliquer un tel silence ? Flash-back sur 1982, année de sortie de **“The Dreaming”**, quatrième album de la chanteuse, totalement incompris à sa sortie et révéré depuis.

Nous sommes le 21 mars 2014 et une incroyable nouvelle, totalement inattendue, agite les médias du monde entier : 35 ans après sa première et unique tournée, Kate Bush va remonter sur scène lors d'une série de concerts à l'Eventim Apollo de Londres (autrefois, le mythique Hammersmith Odeon, où elle a donné ses derniers shows en 1979). Question effet de surprise, l'annonce surpasse même la réapparition soudaine de David Bowie l'année précédente avec “The Next Day” et les réseaux sociaux sont aussitôt submergés d'effusions quasi religieuses de fans en extase. Si quelqu'un a douté un jour de l'estime phénoménale dont Kate Bush fait l'objet, voilà la preuve définitive. Les concerts sont complets en moins d'un quart d'heure.

On ne sait toujours pas vraiment pourquoi Bush a choisi ce moment pour revenir, ni même en quoi consisteront les concerts Before The Dawn, ce qui s'accorde parfaitement avec la mystique grandissante l'entourant au fil des années. On se contentera de dire qu'il est peu probable qu'on l'y verra assise au piano, accompagnée d'un groupe anonyme pour jouer ses hits. Kate Bush est une véritable artiste dans un monde d'artifices, qui, tout au long de sa carrière, a invariablement trompé les attentes et toujours fait les choses à sa manière, créant au passage quelques-uns des disques les plus époustouflants et prenants des cinq dernières décennies.

Photo DR

Mais tout n'a pas toujours été aussi simple pour Bush. Après son entrée fracassante dans le monde de la pop de la fin des années 1970, son succès commercial initial a vacillé, tandis que son appétit insatiable pour l'expérimentation sonore l'emmenait dans de nouveaux territoires inconnus. En 1982, les critiques avaient déjà fait une croix sur elle alors que ses ventes de disques s'effondraient — c'était, ironie de la chose, en réaction à ce qui s'est avéré sans doute le plus novateur et certainement le plus audacieux de ses albums. En l'occurrence, “The Dreaming”.

Avant que cet article soit écrit, un de nos amis, grand fan de Bush, nous a dit ce qu'il pensait du disque. Il l'a décrit comme *“ridicule, compliqué et refusant de donner à l'auditeur ne serait-ce que le moindre répit”*, mais aussi, *“réellement beau et obsédant”*. Nous sommes d'accord avec ce point de vue — à l'époque, il était sans précédent et, aujourd'hui encore, une bonne partie du disque paraît très étrange et, par-dessus tout, unique. Il a également soumis à une expérience d'écoute plus difficile un public pop qui considérait encore Kate Bush comme une charmante faiseuse de hits excentrique et non comme une pionnière art rock décidée à pousser son esthétique dans un domaine plus sombre et primitif.

Il est d'ailleurs tentant de voir en “The Dreaming” un produit de la dissonance cognitive croissante que Bush devait ressentir face au décalage entre son image publique et sa vie artistique intérieure. En regardant ses apparitions à la télé de l'époque, on est frappé de constater que même lors de la promotion

Photo Peter Stills/ Redferns/ Getty Images

de cet album, elle est toujours invitée dans les émissions de pop pour gamins et les shows de variétés, et reste patiente et polie lorsqu'on lui pose les mêmes questions sur sa façon de chanter et ses cheveux. Mais on est tout autant frappé de ne jamais vraiment saisir l'être humain derrière cette musique incroyable, comme si toutes les turbulences psychiques et émotionnelles qu'elle vivait avaient été sublimées et exclusivement canalisées dans son travail. Plus tard, Kate Bush elle-même a été surprise de la colère contenue dans "The Dreaming", le décrivant comme son album où *"elle est devenue folle"*.

L'enregistrement de "The Dreaming" a pris plus d'un an, avec Bush comme seule productrice pour la première fois. Dès le début, il est évident qu'elle pousse le plus loin possible la technologie — le Fairlight en particulier — mise à sa disposition. "Sat In Your Lap" était l'un des premiers morceaux achevés et était déjà sorti (et bien accueilli) en single l'année précédente. Lorsqu'en interview on lui demandait l'histoire de ce titre, elle répondait qu'elle avait été inspirée en voyant Stevie Wonder sur scène et assurément, on peut entendre son influence dans le swing du piano sur le couplet et les cuivres funky du Fairlight qui ponctuent la chanson (comme elle, Wonder était un musicien prodige qui a initié ensuite l'emploi de la technologie dans la pop). Mais c'est un exemple classique de feinte de la part de Bush, puisque "Sat In Your Lap" est moins un hommage à un autre artiste qu'un déferlement d'angles et d'idées, différent de tout ce qui se trouvait dans les charts jusqu'alors. Commençant par un énorme grondement de batterie tribale (que des toms, pas de caisse claire, le tout très samplé) et la voix de Bush faussement contenue, le morceau vibre de l'énergie maniaque d'une sorte de mécanisme steam-punk, chaque élément insistant et percutant. Elle cogne sur son piano sur le refrain alors que sa voix s'envole soudain vers son registre le plus haut mais, au lieu des notes pures de "Wuthering Heights", c'est un cri à vif, proche du dérèglement complet des sens. C'en serait de trop pour l'auditeur sans l'arrangement malin et les paroles drôles et prescientes sur la quête de la connaissance de soi et l'accomplissement instantané : *"Je veux être avocate, je veux être lettrée, mais je n'en ai pas vraiment le courage – ooh donnez-moi ça vite, donnez-moi, donnez-moi, donnez-moi !"* "Sat In Your Lap" souligne également la façon dont beaucoup des chansons de "The Dreaming" sont structurées en débats intérieurs, avec des voix multiples intervenant et se moquant les unes des autres dans un dialogue schizophrène, comme une sinistre inversion de la tradition du *call and response*. Kate Bush déclare : *"Je dois admettre juste quand je pense que je suis le roi"* et s'entend répondre, *"je commence à peine"*, mais une voix plus profonde s'impose et menace de complètement submerger la chanson. Le résultat est stimulant, épuisant et quelque peu sinistre — mais qu'est-ce qu'on vient d'écouter ?!

Vision de l'enfer prog rock

"There Goes A Tenner" débute avec un piano hésitant et un tempo qui bégaie, Bush tenant le rôle d'une gosse de riches qui s'encanaille et planifie mal un cambriolage. Sa voix est sensiblement plus grave et plus contrôlée tout du long de "The Dreaming" et elle adopte ici un faux accent cockney sur les couplets alors que la chanson évolue en air de comédie musicale macabre. À nouveau, la narratrice de Bush est interrompue par ses pensées et une pulsion opposée, une voix aiguë d'enfant exposant ses doutes sous la bravade, tandis que le morceau glisse vers un refrain embrumé de jazz au synthé rappelant la BO de Vangelis pour "Blade Runner". Saugrenu et dérangeant, "There Goes A Tenner", troisième et dernier single extrait de l'album (du moins en Angleterre) a été le premier à ne pas se classer dans les charts.

"Pull Out The Pin" était inspiré par un documentaire sur la guerre du Vietnam et Kate Bush a fait un travail remarquable en créant une atmosphère de jungle suffocante à partir des flûtes de Pan du Fairlight et le grondement profond d'une contrebasse (jouée par Danny Thompson, l'un des musiciens de renom sur l'album), entremêlés de bruitages d'hélicoptères et de cigales. Chanté du point de vue d'un soldat du Vietcong traquant un GI américain, Bush livre une autre dichotomie dans le refrain, le narrateur clamant son

amour de la vie, mais devant tuer un homme pour préserver la sienne (à moins que le protagoniste ne soit en réalité un tueur kamikaze ?). Sur une guitare faisant grimper la tension, Kate Bush devient de plus en plus préoccupée, hurlant alors qu'elle hésite à commettre son acte, tandis que dans les chœurs, Dave Gilmour l'encourage à *"retirer la goupille"*. Brian Bath, l'un de ses guitaristes de longue date, achève le morceau sur un solo sinistre à la Fripp qui saisit parfaitement son ambiance dérangeante.

Après cette descente au cœur des ténèbres, le superbement nommé "Suspended In Gaffa" est en comparaison léger, sa valse au piano conjurant des images d'opéras comiques de Gilbert et Sullivan et l'univers victorien de ses premiers albums, mais sa dynamique fiévreuse est en parfait accord avec la folie à peine contenue de "The Dreaming". Sa voix ricoche et danse au fil de la chanson alors qu'elle se débat avec son abandon du catholicisme, son ton enjoué et enlevé, plusieurs fois atténué par la phrase *"je ne sais pas pourquoi je pleure"*. C'est une étrange friandise de pop gothique et un autre bel exemple de la dualité ange/ démon de Bush, les couplets interrompus par un cri perçant et chantant — *"je veux tout !"* — alors qu'un enfant effrayé murmure quelque chose d'inintelligible sur le pont menant au refrain.

La situation s'assombrit sur "Leave It Open", sans doute le morceau le plus mystérieux et intense du disque (ce qui n'est pas rien). Sur un rythme austère et fracassé, Bush entonne une litanie de paroles abstraites et vaguement sadiques — *"Je l'ai gardé dans une cage, je l'ai regardé pleurer, mais je l'ai forcé à rester"* — dans une multitude de voix différentes, donnant l'impression d'être piégé dans une conscience collective agitée. L'effet est réellement troublant, surtout quand la chanson se dirige vers un final spectaculaire. La batterie s'anime brutalement (rivalisant en termes de pure puissance de percussion avec la fameuse reverb sur "In The Air Tonight" de Phil Collins) et Kate Bush devient complètement folle, beuglant le cri de bataille d'une reine guerrière. Puis le bruit décroît, ne laissant que des voix passées en boucle à l'envers à faire froid dans le dos — aujourd'hui encore, on en a la chair de poule...

Le morceau "The Dreaming" repousse les limites de ce que peut être une chanson pop — si son assemblage dense de didgeridoo, psalmodie inarticulée, cris d'animaux et piste rythmique martelée semblait bizarre en 1982, il paraît désormais visionnaire et en avance sur son temps (malgré la présence du son de fracas orchestral du Fairlight, qui deviendra bientôt la marque de la pop eighties de moindre importance). Par-dessus ce paysage en mouvement, Kate Bush chante toute la chanson dans la peau et la voix d'un aborigène australien, ce qui devrait être ridicule, mais fonctionne très bien, en particulier avec un de ses textes les plus complexes au plan poétique : *"Efface la race qui revendique la terre et dit que nous creusons pour trouver du minerai ou agite les démons dans une bouteille et éloigne-les de l'attraction du bush."* Compte tenu de l'accumulation répétitive d'images violentes et du mépris total de la structure de chanson traditionnelle, la sortie de "The Dreaming" en tant que deuxième single semble invraisemblable. N'étant pas entré dans le Top 40 anglais, il a marqué le moment où la position de pop star grand public de Kate Bush a commencé à sérieusement décliner.

A ce stade, il faut également mentionner ses premières expériences vidéo. D'une beauté surnaturelle, elle s'est plainte de s'être sentie comme *"une artiste prise au piège dans un corps"*, et les clips de ses débuts ne faisaient rien pour dissiper cette image de délicieuse proto-hippie-goth. Mais au moment de "The Dreaming", ses vidéos étaient devenues bien plus impressionnistes et souvent dérangeantes. Dans "Sat In Your Lap", on peut voir des personnages en bonnets d'âne, des bouffons et des minotaures (une sorte de vision de l'enfer prog rock) faisant du roller et "There Goes A Tenner" est un pastiche des vieilles comédies anglaises. Mais celle de "The Dreaming" est particulièrement étrange, mélange naïf et fascinant de "Walkabout" et de "L'Homme Qui Venait D'Ailleurs", deux films du réalisateur Nicholas Roeg dont Bush est fan. La représentation visuelle de sa musique allait devenir de plus en plus importante et sophistiquée alors que sa carrière progressait.

Saut dans l'inconnu

Après l'assaut impitoyable des précédents titres de "The Dreaming", Kate Bush offre à l'auditeur un trio de chansons un peu moins torturées, qui n'en sont pas pour autant moins fortes. Il y a cet enchaînement prolongé entre "The Dreaming" et "Night Of The Swallow", où un passage de musique traditionnelle irlandaise (de Planxty et The Chieftains) joue par-dessus le didgeridoo. Le rythme vire à la ballade pour l'entrée spectaculaire de Bush — mais même là, sa voix est cassée et rauque, les paroles lourdes d'envie et de conflit. C'est la première chanson de l'album interprétée de façon assez directe qui s'achemine vers un refrain fort, alors que le violon celte et les flûtes reviennent.

Didgeridoo, psalmodie inarticulée, cris d'animaux et piste rythmique martelée

"All The Love" est faussement calme pour un morceau sur l'éloignement, sa basse fretless lugubre annonçant le jazz lounge d'artistes comme Sade. Mais la température dégringole dès que la voix glaciale d'un enfant de chœur chante : *"Nous avions besoin que tu nous aimes aussi"*, évoquant l'esprit tourmenté d'un enfant mort, tandis que le refrain est étouffant et chargé de regrets. "Houdini" donne la réponse à l'énigme de la photo de la pochette du disque, sur laquelle Bush tient le rôle de la femme du maître de l'évasion qui passe, d'un baiser à son mari, la clé d'or qui déverrouillera ses chaînes. Malgré le refrain majestueux, Bush semble saboter son potentiel commercial de single avec ce cri désespéré et déchirant : *"Ta salive encore sur mes lèvres, tu atteins l'eau"*, et la chanson s'élève vers un paroxysme obsédant, dominé par des cordes.

La batterie martelée et la guitare carillonnante et floydienne du dernier morceau, "Get Out Of My House", indique un retour à l'art rock d'avant. Inspiré par la lecture de "The Shining" de Stephen King, il s'agit littéralement d'un film d'horreur sous forme de chanson. Une fois encore, on assiste à une bataille intérieure et Bush, traquée par un prédateur imaginaire, bégaie et hurle, véritable boule d'angoisse existentielle. Dans un dernier duo entre son *moi* et son *ça*, elle annonce calmement : *"Je ne te laisserai pas entrer… Je me change en mule"*, avant de braire de toutes ses forces. C'est un final confondant pour un album brillamment déconcertant.

Bien qu'ayant atteint la troisième place des tops anglais, "The Dreaming" s'est bien moins vendu que ses albums précédents et pourrait bien expliquer pourquoi Kate Bush n'est plus remontée sur scène jusqu'à maintenant. Elle a préféré construire son propre studio et lorsqu'elle a fait un retour triomphal avec "Hounds Of Love" en 1985, elle était convaincue que la vidéo était un meilleur moyen de toucher le public que la scène. Pourtant, dans les années qui ont suivi sa sortie, "The Dreaming" a vu son influence et son envergure grandir de façon significative et est considéré par de nombreux fans comme son chef-d'œuvre — le saut dans l'inconnu qu'elle a accompli pour cet album entre clairement en compte dans la position qu'elle occupe aujourd'hui, celle de l'une des iconoclastes de la musique les plus respectées et d'héroïne novatrice pour des générations d'artistes féminines qui ont suivi ses traces. ★

JOE BANKS
Traduction Isabelle Chelley

Photo DR

"Une salope qui ne m'a jamais trompé"

ARNO

La sortie d'un coffret rétrospectif à l'occasion de son 65e anniversaire vient rappeler qu'Arno est le chanteur européen par excellence. PAR H.M.

Ce coffret consistant de 13 CD et 1 DVD (rassemblant un concert culte et tous les clips) ne se veut pas exhaustif puisqu'il laisse de côté les premiers albums en groupe (Freckle Face, Tjens Couter, TC Matic) ainsi que les deux derniers (enregistrés pour une autre maison de disques) et quelques essais moins probants (comme "A Poil Commercial"). Mais il réunit les meilleurs disques solo ("Charlatan", "Idiots Savants", "A La Française"), les chansons les plus réussies ("Jive To The Beat", "Le Tango De La Peau", "Les Yeux De Ma Mère") et offre avec le CD bonus son lot de reprises décoiffantes et de duos alléchants (avec Ray Davies, Brigitte Fontaine, Stephan Eicher...). Il constitue donc l'idéale séance de rattrapage pour qui n'aurait suivi que de loin la trajectoire d'Arno. Insaisissable et éclectique, ce dernier n'a pas son pareil pour brouiller les pistes entre rock, chanson et blues. On l'a découvert au début des années 80 avec TC Matic, fer de lance d'un nouveau rock européen. Quelques années plus tard il optait pour une carrière solo, capable de donner la mesure des multiples facettes de son personnage hors du commun. Aussi à l'aise, avec sa voix rauque et bilingue, dans la goualante populo que dans la reprise improbable ("Ils Ont Changé Ma Chanson" de Mélanie ou "Les Filles Du Bord De Mer" d'Adamo), dans le vieux blues de derrière les fagots ou dans le rock à ras des tripes, il s'est imposé dans toute l'Europe et bien au-delà au rythme de ses tournées pléthoriques et de sa participation remarquée à bon nombre de BO de films. Et le refrain de l'hymne de TC Matic, "Putain Putain", final obligatoire de tous ses concerts, sonne comme un pied de nez aux nationalismes étroits qui triomphent aujourd'hui : *"Putain putain, c'est vachement bien/ Nous sommes quand même tous des Européens".*

ROCK&FOLK : Ce coffret constitue-t-il une commémoration officielle ?
Arno: C'est l'idée de la maison de disques, pas de moi. Mais c'est une partie de ma vie et j'assume.

R&F : Réécoutez-vous vos anciens albums ?
Arno: Non. Un album, je l'écoute des centaines de fois en studio pour l'enregistrement et le mixage, après je le donne et il appartient au public. Des fois, j'y reviens par rapport à la scène, je demande leur avis à mes musiciens, et comme en studio je suis très impulsif, je paye la facture : *Merde, pourquoi j'ai fait ça comme ça ?!* Ecouter un ancien album provoque une impression bizarre, c'est comme une branlette, c'est comme se regarder dans un miroir. Quand la maison de disques m'a envoyé le coffret, je me suis contenté d'écouter les inédits. Je ne suis pas très nostalgique, j'utilise les bonnes choses du passé pour aujourd'hui. Je vis aujourd'hui car demain, tout est possible, mais je ne veux pas savoir.

R&F : Avez-vous des préférences parmi vos anciens albums ?
Arno : Ça dépend des jours, des moments et de mon état... C'est la même chose quand on pose cette question à une femme qui a eu douze gosses : elle sera incapable de dire lequel elle préfère car elle les aime tous. Quand par hasard je me replonge sur mon passé, j'ai surtout des souvenirs de musiques avec des musiciens, des êtres humains et des mademoiselles, et je me rappelle comment j'ai conçu l'album. Ainsi, je me souviens que "Idiots Savants" a été enregistré à Nashville, et que "Charles Et Lulu" a été le plus impulsif : il a été ficelé en quatre jours mixage compris, et les journées de travail ne dépassaient pas quatre heures.

“Quand je pisse au nord, Amsterdam est mouillé”

R&F : Miossec prétend que vous enregistrez des albums pour faire des concerts...
Arno : C'est vrai. J'ai dû enregistrer une trentaine d'albums et le but était toujours de les jouer sur scène. Quand je ne suis pas en tournée, ce n'est pas bon pour ma santé, je traîne dans les rues. Chez moi, tout le monde est parti, les enfants sont déjà avec des madames et je me retrouve seul. Je suis en tournée depuis quarante-cinq ans, à raison d'une centaine de dates par an, comme Bob Dylan et son Never Ending Tour. Etre musicien c'est ma vie, je n'ai pas de hobby, je ne pratique pas le jogging, la scène est mon seul sport, et c'est bon pour mon esprit. La musique est ma maîtresse, elle me donne l'adrénaline dont j'ai besoin, elle est ma drogue, j'y suis complètement accro et ce sera ainsi pour le reste de ma vie car il est trop tard pour changer. Si j'étais à la retraite, je m'ennuierais, tu m'imagines travailler dans mon jardin ? Je n'ai même pas de jardin... Mais total respect pour ceux qui ont un jardin et un hobby, car si tout le monde était comme moi, on serait vraiment dans la merde.

R&F : Le disque bonus contient beaucoup de duos...
Arno : Ces rencontres ont permis de belles surprises. A quinze ans, j'étais fan des Kinks. Cinquante ans après, mon téléphone sonne : *“Tu veux enregistrer un morceau avec moi ? Mon nom est Ray Davies.”* J'y croyais pas, je pensais à une blague de copains. J'appelle mon agent : *“Un mec se fout de moi et se fait passer pour Ray Davies.”* Il me répond : *“C'est lui, il m'a demandé ton numéro.”* Tu te rends compte, mon idole de jeunesse ! Et en plus, j'ai appris qu'il a quatre disques de moi ! C'est comme pour John Parish qui m'a révélé qu'il était fan de TC Matic. Les duos constituent de bonnes occasions pour des rencontres, et après on peut boire et manger ensemble.

R&F : Ce disque comporte également beaucoup de reprises...
Arno : J'aime quand je peux changer la musique et conserver le texte. Sinon, on me sollicite beaucoup pour ce genre d'exercice. Il y a un an, on m'a demandé de reprendre “Vous Les Femmes” de Julio Iglesias pour la BO de “Guillaume Et Les Enfants A Table”, et récemment on a voulu que j'interprète “Ma Gonzesse” à l'occasion d'un hommage à Renaud. J'accepte si je peux apporter ma petite touche personnelle, sinon je ne vois pas l'intérêt.

Quel bazar !

R&F : Votre histoire a commencé à travers des groupes...
Arno : Au début des années 70, je jouais de l'harmonica dans un groupe de blues. Et je chantais avec Freckle Face qui a sorti un seul disque. Et puis, j'ai monté un duo, Tjens Couter, qui a enregistré quatre albums et a tourné partout. En 1972, on écumait les MJC de la Côte d'Azur, on a acheté Best qui organisait un tremplin au Golf Drouot avec une prime et un contrat pour le gagnant. Comme on n'avait plus d'argent, on s'inscrit, on remonte à Paris, on fait le bazar, on gagne, on prend l'argent... et on oublie le contrat. Et puis en 1980, je forme TC Men. Peu de temps après, aux Etats-Unis, j'ai une illumination en me levant : *Pourquoi les groupes européens sont-ils toujours des copies des groupes américains ? Je veux faire un groupe européen.* Tu vois le bazar ? Et j'ai changé le nom qui est devenu TC Matic. Cinq ans plus tard, j'ai eu la proposition d'un album solo et j'ai accepté. Je voulais arrêter TC Matic pour aller dans une autre direction. J'avais déjà trente-six ans et j'éprouvais le désir de changer car j'avais l'impression que le groupe avait déjà tout fait.

R&F : Pourquoi revenir régulièrement à la formule groupe ?
Arno : Cela me permet de travailler avec d'autres musiciens et de changer de nom : Charles et les Lulus, Charles & The White Trash European Blues Connection, The Subrovnicks... J'aime toutes sortes de musiques, et peut-être que demain je vais créer un autre groupe car c'est bien pour ma tête et mon esprit de ne pas faire toujours la même chose.

R&F : Est-ce pour cette raison que vous évoluez entre rock et chanson ?
Arno : À huit ans, la première fois que j'ai écouté Elvis Presley, j'ai eu des frissons. A l'école, quelques années plus tard, j'étais fan de groupes anglais comme les Kinks, Pretty Things, Rolling Stones. J'ai eu la chance de rencontrer un prof de vingt-cinq ans qui m'a dit : *“Tous les gens que tu écoutes ont tout piqué à d'autres. Je te fais un cadeau.”* Et il m'a offert cinq disques de blues, dont un de Muddy Waters et un de Lightnin' Hopkins. Depuis, toutes mes chansons sont bâties sur les quatre mesures du blues. Mais je ne vis pas avec des frontières entre les musiques et pour moi, Piaf c'est aussi du blues. J'aime pratiquer toutes sortes de musiques, je suis ouvert comme une vieille pute. J'habite au centre de l'Europe, mes origines sont autant françaises qu'anglaises et hollandaises. Je suis un melting-pot. J'ai des enfants avec une Française, j'ai habité à Paris, Londres, Amsterdam, Copenhague, et je vis à Bruxelles, dans une ville où l'on parle six langues. Quand je pisse au nord, Amsterdam est mouillé, quand je pisse au sud, Paris est mouillé. Des fois je fais du rock, d'autres fois non. J'ai même pratiqué la techno avant la lettre : j'ai toujours été influencé par Can et j'ai même enregistré mon album “Charlatan” avec son guitariste et dans son studio. Quand j'ai créé TC Matic, j'ai réuni cinq musiciens très différents par leurs influences : l'un ne jurait que par Jethro Tull, l'autre par Yes, l'autre se réclamait du funk... Alors je leur ai demandé de jouer un truc de James Brown, qu'ils ne connaissaient pas. C'était très différent de l'original mais c'était carré et ça groovait. J'ai dit : *“OK, on va faire comme ça.”* Je n'ai pas de frontières musicales, les gens préfèrent tel ou tel côté, mais je ne peux pas plaire à tous et je ne veux pas que tout le monde m'aime. La musique est une salope qui ne m'a jamais trompé.

R&F : Comment ressentez-vous l'évolution actuelle ?
Arno : Le rock est devenu très sage. C'est rare de retrouver un peu d'anarchie et on est loin des groupes anglais qui se mobilisaient contre Thatcher. Et quand on voit ce qui se passe en Europe, le conservatisme, les élections, quel bazar ! En France, en Belgique, partout, quel bazar ! Mais il va y avoir une nouvelle génération avec une révolte. En attendant, je regarde le bazar comme un touriste dans son fauteuil, et ça m'inspire. Je me considère comme une partie de ces gens avec leurs amours, leurs conneries, leurs guerres.

R&F : Et qu'écoutez-vous actuellement ?
Arno : De tout. Même Stromae qui est mon copain et utilise plein de trucs de partout, car c'est un peu le surréalisme chez lui. J'écoute beaucoup de rock : j'aime bien mais j'ai souvent l'impression d'avoir déjà entendu. Je ne veux pas parler comme un vieux schnock, mais c'est rare de découvrir quelque chose d'original. Par contre, l'autre jour j'ai vu sur scène Robert Plant avec le bassiste de mon dernier album, et c'était fantastique. Parmi les nouveaux groupes belges, j'apprécie Balthazar, mais c'est un autre bazar, pas du rock.

R&F : Et quels sont vos projets dans l'immédiat ?
Arno : En novembre, j'effectue une nouvelle tournée aux Etats-Unis avant de repartir au Vietnam, au Japon. La dernière fois que j'y suis allé, j'ai rencontré un mec de mon âge qui avait tous les disques de TC Matic ! Partout, les publics sont très proches et réagissent sur les mêmes morceaux. Par exemple, sur “Putain, Putain”, ils ne comprennent pas le texte, mais ils dansent. Comme moi quand j'écoute du rap de Chicago et que je ne comprends rien. ★

Coffret 13 CD + DVD *“Arno, Le Coffret Essentiel” (Parlophone)*

Photo DR

Seconde chance

La reprise est un art difficile que maîtrise parfaitement Arno. Le duo Nouvelle Vague, Marc Collin et Olivier Libaux, s'est fait une spécialité de rejouer en mode *lounge* des classiques punk, electro, gothique ou disco agrémentés des voix d'invités comme Camille, Vanessa Paradis ou Mareva Galanter. Moins connu mais à découvrir, le septuor Ukulélé Orchestra Of Great Britain reprend un vaste répertoire avec six ukulélés et un ukulélé basse. Ses versions du “Wuthering Heights” de Kate Bush ou du “Freak” de Chic sont d'une rare élégance, tout comme ses réinterprétations de “Back In Black” et “Sex & Drugs & Rock'n'Roll”.

SPECIAL FESTIVALS

Nos journalistes en vadrouille sont partis assister à quelques-uns des multiples grands concerts en plein air de l'été. Voici leurs copieux comptes rendus.

Boostoreamags

Photo Gaëlle Beri

MONTREUX JAZZ FESTIVAL 2014

4 AU 19 JUILLET, CENTRE DES CONGRES (MONTREUX)

230 000 SPECTATEURS

Deuxième édition du festival depuis le décès de Claude Nobs... L'atmosphère est à l'hommage. Un **Robert Plant** très en voix le qualifie en riant de "*pire harmoniciste du monde*", tandis que **Booker T Jones**, impérial derrière son orgue, salue sobrement sa mémoire. Mais Montreux est surtout un festival où se mélangent les genres, pour le meilleur (**Stephan Eicher** et son improbable reprise de "It's A long Way To The Top" d'AC/DC avec section cuivres et chorale, **Benjamin Constantine**, voix splendide qui fit pleurer jusque dans le staff) comme pour le pire (**Fauve**, **Goldfrapp**...), un festival où l'on peut être touché par l'émotion transmise par **Passenger**, puis le même soir s'énerver contre un **Pharrell Williams** en play-back qui ne daigne jouer qu'une heure. Au rayon des bons moments, l'on pourra donc citer **Oh! Tiger Mountain**, duo argentino-phocéen explosif, **The Daptone Super Soul Revue** pour deux heures de show soul et funky explosif, le grand **Monty Alexander**, les nouveautés **Sohn** et **London Grammar**, l'extraordinaire pianiste azerbaïdjanais **Isfar Sarabski** ou encore la splendide blueswoman **Sweet Georgia Brown**, aussi en voix qu'éméchée. Pour ce qui est de la déception, la palme revient malheureusement à un **Peter Doherty** gras et suant, incapable de tenir tout son concert sans quitter la scène dix minutes pour aller *"discuter de la setlist"* avec son groupe. Hum. Et pour ceux qui n'ont pas les moyens de payer 350 € pour aller bâiller poliment devant **Stevie Wonder**, le festival offre un *off* gratuit assez impressionnant, où le badaud peut aller admirer l'explosif guitar hero japonais **Hotei** (mais si, "Battle Without Honor", repris dans la bande-son de "Kill Bill"), les déglingués oi-psyché **Fat White Family**, ou encore un concert transcendant des géniaux **Lords Of Altamont**. Puis se restaurer avec un sandwich au caviar. On est en Suisse, après tout.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Photo Joseph Carlucci/ Dalle

Robert Plant très en voix

Indochine, triomphale

DEFERLANTES
7 AU 9 JUILLET (ARGELES-SUR-MER)
40 000 SPECTATEURS

Première chose à savoir avant d'y aller : là-bas il n'y a pas que les concerts, le cadre magnifique décroche la mâchoire dès qu'on aperçoit ce château planté au milieu des vignes bordées de rosiers fleuris surplombant la mer. Un festival avec une belle programmation, une belle vue et, qui plus est, à taille humaine, ça fait du bien dans la cohorte des gros évènements estivaux. D'ailleurs le public ne s'y trompe pas et se presse chaque année un peu plus au domaine de Valmy pour assister aux 30 concerts proposés.

Côté scènes, la petite nouvelle appelée *Nouvelle Vague* fait découvrir des groupes en devenir tels que **Agitate Lips** dans un poumon de verdure fraîchement étrenné. C'est beau, c'est nouveau, et ça plaît au public qui investit cet espace également dédié à la bonne bouffe et aux bars en tous genres. Puis les sets s'enchaînent en continu sur les deux grosses scènes. On y croise l'envoûtante **Agnes Obel** qui arrive en même temps que le soleil, **Vanessa Paradis** et son compagnon **Benjamin Biolay**, **Indochine** fraîchement rentré de deux Stades de France triomphaux, le come-back réussi de **FFF**, **M** électrisant et survolté qui joue avec une foule acquise dès les premiers riffs, **Phoenix** emmené par un Thomas Mars survitaminé, **Shaka Ponk** qui arrache définitivement le reste de pelouse et enfin le bluesman déjanté **Seasick Steve**.

LIONEL FALIU

Photo Dalle

BBK LIVE
10 AU 11 JUILLET, BILBAO
139 000 SPECTATEURS

Sur les hauteurs de la ville que les Basques nomment *Bilbo* a lieu depuis neuf ans ce consistant festival, encore plein à craquer. A peine le temps d'admirer les bucoliques lieux — quatre scènes, des montagnes, des pompes à bière, des jeunes gens joviaux— que **Parquet Courts** est déjà là, très plaisant grâce aux interventions d'Austin Brown, son guitariste qui a écouté Pavement, mais encore un peu vert pour tenir une grande scène. L'affiche est internationale avec **White Lies** qui a potassé son "Joy Division Pour Les Nuls", **Franz Ferdinand** toujours grandiose avec 90 minutes de tubes, et **Phoenix**, stylé également. Mais moins enthousiasmant que le groupe madrilène **Vetusta Morla**. Au début du concert l'impression d'incongruité domine, on se sent comme un Britannique qui débarquerait à un concert de Eiffel ou de Dionysos. Sauf que l'intense sextuor, au-delà de quelques tics et clichés hérités de Radiohead, a tout pour lui. Notamment des mélodies splendides, chantées dans une langue, le castillan, qui sonne si bien. On déchante un peu au cours d'un lendemain moins probant : il y a **Jack Johnson**, le type qui ferait passer Ben Harper pour un punk, les irritants **Bastille**, **Foster The People** en plein trip Johnny Clegg et **The Prodigy** dont le son a terriblement vieilli, même pour quiconque n'entend rien à la chose électronique. Deux heures du matin et **Palma Violets** profite de la joyeuse ambiance de débauche du vendredi pour convaincre les derniers présents, un set cahoteux et braillard, dans la grande tradition Libertines. Dernier jour, les **Black Keys** font le boulot, efficacement mais sans enthousiasme démesuré. A voir la réaction du public, le tube du groupe se nomme ici aussi "Lonely Boy", entêtant il est vrai et plus pimpant que les nombreux morceaux bluesy joués avant le rappel. Il est tard et **MGMT** ferme le ban : formation de studio davantage que bête de scène, l'entité new-yorkaise a heureusement pour elle les chansons les plus divines qui soient, ces "Time To Pretend" ou "The Youth" toujours merveilleux sous la pleine Lune, malgré les approximations.

BASILE FARKAS

Photo Marion Ruszniewski

Franz Ferdinand toujours grandiose

Shaka Ponk, prestation bien rodée

FRANCOFOLIES

10 AU 14 JUILLET, LA ROCHELLE

130 000 SPECTATEURS

En ouverture du festival, le 10 juillet, les Francofolies fêtaient leurs trente années d'existence en même temps qu'un hommage était rendu à son créateur, Jean-Louis Foulquier, une des voix historiques de France Inter, disparu en décembre 2013 dans la ville qui l'avait vu naître. Après **Bensé**, deux compagnons de route de Foulquier vont occuper la grande scène de Saint-Jean d'Acre : **Bernard Lavilliers**, excellent, plus impliqué qu'en 2011, et **Jacques Higelin**, sur le registre de l'émotion, bien entouré avec **Alice Botté** à la guitare, et des invités tels que **Camille**, **Miossec**, **Sandrine Bonnaire**. Quant aux *Copains d'abord*, ce genre d'exercice réunissant une trentaine d'artistes interprétant chacun un de leurs grands succès est toujours périlleux par son côté fourre-tout consensuel devant un public dont la moyenne d'âge laissait penser que la plupart d'entre eux auraient pu assister à la première édition, cette moyenne descendra avec la suite de la programmation. Etant enregistrée pour France 2, c'est après une interminable installation technique, que cette fin de soirée standardisée et ennuyeuse vit se succéder les couinements de **Christophe Willem**, les braillements de **Nolwenn Leroy**, de **Zaz**, **Joyce Jonathan** et autres, entrecoupées de quelques étincelles, **Hubert-Félix Thiéfaine**, **Véronique Sanson** ou encore Lavilliers en solo.

Si les courbes ascendantes de fréquentation réjouissent organisateurs, partenaires et édiles locaux, elles sont également sources de frustration pour les festivaliers. En particulier sur ce festival inscrit dans la ville, la capacité restreinte des salles impose un accès trop limité aux concerts les plus émouvants comme celui, magnifique, de **Dick Annegarn**. Alors que sur la grande scène, alternent, le pire, la criarde **Tal**, et le meilleur, **Ben L'Oncle Soul** et son impeccable orchestre dans un bel hommage à Otis Redding. Suivront les squatters de la fournée 2014 des festivals, **Détroit**, **Shaka Ponk**, **Plaza Francia**, **IAM**, **Fauve**, **Stromae**... aux prestations bien rodées. Rassemblement phare de la scène française, les Francos se doivent, certes, d'être œcuméniques, mais un rapport plus équilibré entre *grandes* et *petites* scènes devrait être un sujet de réflexion.

PHILIPPE THIEYRE

Photo Dalle

Le blockbuster Détroit

TERRE DU SON
11 AU 13 JUILLET, DOMAINE DE CANDE (37)
40 000 SPECTATEURS

Pas très loin de Tours se niche Terre du Son, un festival où la préservation du site *after action* est aussi importante que la sélection des artistes qui s'y produisent. Pour sa 10e édition, les trois jours auront attiré leurs 40 000 pèlerins malgré un temps assez humide. Quelques gouttes de pluies n'allaient pas non plus décourager les habitués. Niché au cœur du domaine de Candé, Terre du Son offre tout un tas de spectacles gratuits dans le village attenant pour les spectateurs désargentés et les scolaires. Loin d'être un gadget, cette partie gratuite de très haute volée est constituée en majorité de spectacles produits par l'association qui gère le festival à partir des bénéfices de l'année précédente. Ce n'est pas partout que l'on voit ça. Pour ce qui est du festival payant, énormément de place est prévue pour éviter que les spectateurs se marchent dessus. La programmation donne dans la diversité musicale avec pas mal de reggae/ dub/ hip hop, assez bien vu par un temps pareil et des blockbusters (**Woodkid**, **M**, **Detroit**) qui ont su faire le plein au-delà des espérances. Parmi les éclairs à souligner, **Nathalie Natiembe**, version réunionnaise des Doors juste incroyable, **Krakauer** et sa clarinette klezmer destroy et les **Boys In Lilies**.

C'est bien la première fois que le petit reporter pose ses bottes dans un éco-festival où des efforts constants et visibles sont faits pour ne pas transformer l'endroit en décharge publique. Pas mal.

GEANT VERT

Photo Philippe Deponf/ Dalle

VOIX DU GAOU

17 JUILLET, ILE DU GAOU (SIX-FOURS-LES-PLAGES)

4000 SPECTATEURS

Sur "Come Down", leur meilleur album, les Dandy Warhols chantaient "Everyday Should Be A Holiday". De ce point de vue là, le groupe de Courtney Taylor ne s'est jamais trahi. S'il a depuis beaucoup tourné et enregistré, c'est toujours en donnant cette impression de groupe décontracté de la sandalette, ayant d'ailleurs pour habitude de donner ses concerts l'été. Pas étonnant donc de croiser la naïade tatouée Zia McCabe barbotant dans la piscine d'un hôtel varois (photos disponibles contre argent). Courtney *cachet d'aspirine* Taylor s'est échoué au soleil sur un transat et dans quelques heures les Dandies seront sur la scène des Voix du Gaou. Festival placé sur l'île du même nom, petit paradis de rochers et de pins où, durant la fin du mois de juillet, sont donnés chaque soir à la fraîche quelques concerts en tout genre. Il est 20 h 45 et les **Dandy Warhols** commencent diesel avec "Be-In". Lancinant, beau, inusable. Le concert est resserré autour des morceaux les plus pop, assez anciens : "Last Junkie…", "Boys Better", "Bohemian Like You", "Get Off" et cie. Moins inspiré sur ses derniers disques, le groupe de Portland a gardé en live son charme, pourtant mis à mal par le chant défaillant de Taylor. Peut-être sont-ce les basses au clavier de Zia. Ou les guitares trippantes de Pete Holmstrom ? La foule (4000 personnes ce soir) apprécie mais semble clairement venue pour la tête d'affiche du soir : ℙ**lacebo**. Où en est-il, le groupe de Brian Molko, devenu voici quelques années cette grosse machine avide de succès ? Le danger et le stupre adolescents ont déserté. C'est un show construit sur ses deux derniers albums que donne le trio, dont les ingrédients glam, punk, goth, indus, qui faisaient son charme sont distillés à petite dose dans une vaste tambouille FM. Un peu comme si le francophone Molko cherchait à tailler des parts de marché à Indochine.

BASILE FARKAS

Photo Fabien Maigrat/ Dalle

Placebo, grosse machine

LES VIEILLES CHARRUES

17 AU 20 JUILLET, CARHAIX

175 000 SPECTATEURS

Site remodelé, 70 concerts en 4 jours sur 4 scènes, seuil de rentabilité atteint avant même l'ouverture, intermittents et organisateurs solidaires… les Vieilles Charrues 2014, sont passées entre toutes les gouttes. Seul **Gesaffelstein** a réussi à jouer sous l'orage. Un tout petit peu d'eau aussi pour **Breton** mais même pas mal. Trop contents d'être là. De plus en plus d'étoffe en live. Avec une voix bien plus en avant que sur les albums… *Bono, sors de ce corps !* Ex æquo dans les contents d'être là : **Skip The Use**, sautillant et **Détroit**. Un public de fans fébriles, resté sur sa faim depuis l'énorme prestation de Noir Désir en 2001 (l'un des souvenirs les plus impérissables du festival). Du coup, évidemment, il y a tellement d'attente que c'est au moment du karaoké que ça se lâche vraiment. Sur la partie purement Détroit, le public est un peu mou alors que quelle claque quand même ! Petits moments de bonheur : **Miossec** et **Daho**, très classe et émouvants, chacun dans son genre. Coups de cœur en vrac : la soul chorale de **Jungle**, la techno juvénile de **Carbon Airways**, le mix electro/ hip hop/ indie rock de **Young Fathers**. Les Kid Wise auraient sûrement été dans la liste s'ils n'avaient été victimes d'un duel inégal avec **Stromae**, leurs envolées lumineuses tuées par *Papaoutai* en prestation parallèle sur la grande scène. Gros succès, cela dit, Stromae. Et mérité. Décors, lights, chorégraphie, costumes, mise en scène, tout en place au millimètre près. Prouesse humaine et technologique. Spectacle total. Un peu le créneau de **Shaka Ponk**. Plein les yeux et les oreilles. Le battle batteur humain/ singe virtuel fait toujours autant d'effet. Décevants en revanche : les **Black Keys**, en pilote automatique. Plaisir attendu mais sans faille : **Franz Ferdinand** et **Arctic Monkeys**, efficacité maximale. Prometteurs enfin, les rockers bretons : **The Same Old Band** (un des trois groupes repérés par le festival via son *label Charrues*) pour la touche psyché et **The Red Goes Black**, plus blues garage… à surveiller.

EMMANUELLE DEBAUSSART

Photo Martial Morvan

Skip The Use, sautillant

Airbourne, explosions de canettes de bière

GUITARE EN SCENE
18 AU 20 JUILLET, SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS (74)
15 000 SPECTATEURS

A de rares exceptions près, la huitième édition du festival savoyard dédié à la guitare aura été celle des cordes rugissantes. Passons vite sur le deuxième jour, le hard rock clouté (et daté) d'**UDO**, les vaines virtuosités de **Steve Vai**, même si **Airbourne**, sorte de vrai/ faux tribute band d'AC/DC, livra un set généreux, riche en explosion de canettes de bière sur la tête du chanteur, étonnante synthèse de Bon Scott et Angus Young. Le lendemain, **Uli Jon Roth** revisite ses années Scorpions : pompier, certes, mais non dénué de souffle et de mysticisme. Le guitariste allemand mène derrière la jam hommage à Hendrix et c'est son jeu zéphirien qui se distingue, sur "Little Wing" tout particulièrement, face aux paroxysmes de Vai et Steve Morse. Entre les deux, **Deep Purple** aura géré sa légende, dans un set conçu pour préserver au maximum un Ian Gillan frêle, s'éclipsant de scène à la moindre occasion (longues, longues séquences guitare et clavier). C'est le premier jour qui aura apporté les vraies réjouissances. Le heavy blues vulnérable de **Beth Hart** (quelques larmes au cours d' "I'd Rather Go Blind") confirma son empathie avec le public français. **Thomas Dutronc** fit le pitre avec sa chanson manouche gouailleuse (distribution de chips asiatiques, lancer de ballons), sans omettre, loin s'en faut, la musicalité, stratosphérique lorsque son ancien mentor Bireli Lagrène adjoignit ses six cordes (ou était-ce dix-huit ?) à la jam finale. **Jimmie Vaughan**, enfin, dont le rhythm'n'blues racé (sax baryton, trombone) aura remué quelques bassins. Campé droit dans ses santiags, le Texan imita à la perfection le cri du poulet et déroula, guitare derrière la tête y compris, des solos géniaux d'économie, de nerf et, chose trop rare, de tension sexuelle.

BERTRAND BOUARD

Photo Serge Hontaas

La référence absolue

RAMONES

Le batteur Tommy Ramone, dernier des Ramones originels est mort le 11 juillet dernier. Il s'agissait de retracer une dernière fois l'histoire du groupe de Forrest Hills.

Que reste-t-il de nos amours ?
De nos amours ?
J'ai une histoire compliquée avec les Ramones.
Comme s'ils avaient fait partie de ma vie, sans que je le choisisse.
Ils sont de mon exacte génération. C'est ainsi.
J'étais de ceux, comme notre Philippe M (oui...),
Philippe Garnier, Lester Bangs, Dave Marsh et autres
qui avaient descendu le premier album. J'étais un gamin,
certes, mais mes arguments tenaient la route.
Et puis, il y eut le punk rock, leur permanence, leur influence.
Je les ai vus cent fois sur scène. Il y eut même des disques qui m'ont parlé ("End Of The Century" évidemment...), ceux produits par Graham Gouldman, ou reprenant les classiques qui m'obsédaient (ce "Acid Eaters", un "Time Has Come Today", un "Needles And Pins").
Ils sont devenus hardcore, un moment, je ne sais pas, ils ne faisaient alors plus partie de ma vie. Et le hardcore... C'est ce truc qu'aimait Virginie Despentes, non ? Fugazi, Henry Rollins ?
Comme Motörhead, ils étaient *ailleurs* désormais.

Il ne reste rien des Ramones. Ou plutôt, il ne reste personne. Tous morts...
Enfin, des Ramones originels, évidemment.
Parce que sinon, Ah si... il reste quelque chose.
On ne peut sortir dehors sans croiser un T-shirt de *créateur* estampillé des Ramones. Même Laurence Boccolini en porte.
Ah si ! On clame partout que les Ramones ont tout inventé, et particulièrement le punk rock. Qu'ils sont l'alpha et l'oméga.
Comme Motörhead, les mauvais d'hier sont devenus pour une génération qui ne les a pas vraiment connus la référence absolue.

Alors, j'ai tout réécouté, mon Dieu, oui ! Et relu cette bio formidable de Dee Dee Ramone. Et j'ai, à vrai dire, l'impression de devoir rouvrir un vieux débat, façon Sisyphe et Danaïdes :
Philippe Mercadet, ex-Senders, qui jouait avec eux en 1974, traînait au CBGB et achetait sa dope aux mêmes endroits : *"Mais à New York, en 1974, pour tout le monde, les Ramones, c'étaient des comiques !"*
Yves Calvez, ami de toujours, fondateur des Coronados et esthète notoire. Le genre de type avec qui on peut parler de Hal Blaine, de Roy Wood, de Gary Glitter ou de Burt Bacharach pendant des heures... :
"Ne me parle pas de tes ringards de Beatles, les Ramones, c'est le plus grand groupe du monde."
Et je répondais alors : *"Evidemment. Joey Ramone, je l'excuse de beaucoup de choses parce que c'est un obsessionnel des Beatles, justement. Et son drame dans la vie, c'est qu'il n'est pas foutu d'en faire autant. Et qu'il le sait. Ils ont attendu* trente *ans avant d'oser faire un album de reprises. Avant, ils n'en auraient pas été capables."*
Et n'oublions pas :
Mick Jagger : *"Ce n'est pas qu'ils jouent vite, ils jouent des doubles croches en allers, des 8. On fait ça depuis longtemps et en foutrement mieux. 'She Said Yeah', ça, ça allait vite."*

Oui, un vieux débat. Alors, plutôt, on va raconter l'histoire.
Des Ramones.

Traîne sur le Web cette vidéo improbable et quasi inespérée : les Ramones en 1974. Quand tout commence. Dee Dee est armé de sa basse, Danelectro (30 dollars chez Manny's) et Johnny de sa Mosrite Ventures (une bleue — il aura ensuite une blanche qu'il défigurera en en changeant les merveilleux micros pour des DiMarzio... Certains — j'en suis — en concluent hâtivement que les Ramones, dès 1978, ne sonnaient plus comme les Ramones. Privés du grand son Mosrite, ils s'étaient banalisés. Dee Dee, lui, aura bientôt une Fender Precision. Comme tout le monde, aurais-je envie de dire...).
Mosrite Ventures donc, fuzz (en fait non, Johnny a toujours nié utiliser une fuzz, un quelconque booster ou overdrive). Sur le premier album, c'est le son du EHX Freedom, un Ampli Electro Harmonix, une saleté, à transistors et piles d'époque, mais avec — déjà — un master volume qui permet de pousser le gain. Le Marshall, cela sera pour plus tard.
Des Marshall, eux aussi d'ailleurs, relativement modernes...
Comme disait Bertrand Burgalat : *"Le rock est mort avec l'invention du master volume."*
Mais cela est un autre débat.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

SWAMPWATER
AMERICAN
BLUEJACKETS

Et que voit-on au final ? Joey Ramone essaie de ressembler à un chanteur de rock, Tommy Ramone s'en sort, Johnny ne fait que des allers à toute vitesse (*downstrokes*) sur sa Mosrite, barrés de *mi*, barrés de *la*. Rien d'autre. Entre Stooges et le Led Zeppelin de "Communication Breakdown".
Dee Dee, lui, s'en sort. Ils jouent "Judy Is A Punk"...
C'est nul. Mais tout est là.
Et les commentaires sont fascinants.
Look, musique, ces jeunes gens, qui apprécient et commentent, font dans la surenchère. Ces Ramones-là, selon eux, ont tout inventé.
En fait, en 1974, on leur reprochait exactement le contraire.
Le look ? C'était celui de l'époque, ni plus ni moins. Post-glam.
Et sur le premier album, seul Johnny a un vrai Perfecto. Musique ?
Gros accords saturés et mélodies pop.
Nous avions été plus impressionnés par le premier Dictators — oui, j'ai honte, mais c'est ainsi — qui eux aussi couraient après cette formule magique. Avec en prime, quelques solos à la Ron Asheton... ce que Johnny Ramone et tous les punks à sa suite s'interdisaient.
Qu'auraient-ils pu faire d'autre ? Ils l'avouent eux-mêmes, ils sont *incapables* de jouer correctement une reprise. Même "Route 66" ou "Louie Louie", c'est trop pour eux. Alors sur les barrés en fuzz — la fuzz, de plus, ça cache la misère — Joey chante comme il en rêve. Il s'essaye à créer des mélodies *Beatles*.
Mais les paroles... "Judy Is A Punk", "Now I Wanna Sniff Some Glue". Elles sentent New York, la dope, les pawn-shops et tout le reste.
Le vécu junkie de Dee Dee, qui est la vraie âme du groupe.
Celui qui compose.
Et puis...

J'étais à ce fameux concert à la Roundhouse avec les Flamin' Groovies. A Londres. 1976. Celui qui a tout déclenché. Une génération entière comprend alors qu'il n'est pas besoin de *savoir jouer*. Oui un barré de *mi* et un barré de *la*... Ils vont y arriver... Même Thunders ou Sylvain des Dolls, sans parler de Wilko Johnson, sont d'un niveau bien supérieur. Ils sont capables de sonner comme MC5, connaissent leur manche de guitare et tous les plans classic rock. Mine de rien. Johnny Ramone, lui, c'est vraiment le niveau zéro.
Dans la salle, Mick Jones, Strummer, Steve Jones, Brian James, tout ce gotha... Et tous ces jeunes gens savent jouer. A peu près. Font des groupes depuis un moment. S'escriment à reprendre du Small Faces ou du Kinks, sont influencés par Thunders et Wilko. Ce qui n'est pas toujours facile.
Les Ramones les ont décomplexés, ont permis Eater, Buzzcocks, Chelsea, tous les autres. Et à un Sid Vicious de ne pas se décourager.
Les Ramones, ce jour-là, apportent le son punk à l'Angleterre.
Avec ce concert de la Roundhouse, le punk rock anglais a vu la lumière.
Ce foutu soir, Nick Kent s'est fait casser la figure par Sid, les Groovies ont compris qu'ils allaient encore rater un train (nous avions passé l'après-midi, avec le Zermati, à courir après des vestes Granny.
En quelques heures, tout cela était devenu hors sujet... Même si tous les guitaristes punk dans la salle, les Mick Jones, les Brian James, Tony James... On avait tous la même coiffure *comme Keith* et une veste de velours noir).
Le concert des Ramones, sinon ?
Je m'y étais un peu ennuyé, pour tout dire. Bien plus impressionné par les Groovies reprenant "I Saw Here Standing There".
Des Ramones, ce que j'allais aimer, en cette année punk qui s'annonçait, ce sont les hits punk bubblegum "Sheena Is A Punk Rocker", "Blitzkrieg Bop". Le son de la radio idéale de 1977. Comme Sweet et Slade personnalisaient le son de 1973, du glam rock.
L'histoire ? 1974 donc.

Photo Ian Dickson/ Redferns/ Getty Images

De la pop avec un son de hard rock, mètre étalon du futur

Les origines ? Johnny Ramone est un fils d'ouvrier, ouvrier lui-même. Il porte des platform shoes en serpent et une veste lamée quand il va au concert des Dolls.
Comme les autres c'est un lecteur de Creem, ce journal qui a insufflé le punk rock au monde...
Dee Dee est le fils d'un salaud. Un militaire allemand. Plongé dans New York, loin soudain de son Allemagne natale, il se fâche avec sa famille. C'est le seul junkie de la bande. Il vit comme dans une chanson de Lou Reed, se prostitue pour sa dose.
Joey est le seul *intellectuel*. Il vient d'un milieu social différent : sa mère tient une galerie d'art. Il a une *grande culture rock* comme tous les gens importants de cette génération, ceux qui vont changer la face des choses.
Il connaît les Shangri-Las, son Freddie Cannon comme son Dave Clark Five. Il ressemble à un hippie tourné glam rock.
Les trois sont du Queens, de Forest Hills. Johnny, jadis, a joué, entre 1965 et 1967, et avec Tommy, dans un groupe digne des compilations *Pebbles*.
On se demande bien comment, vu son niveau déplorable et son impossibilité de jouer un standard... mais la légende est formelle.
Le groupe s'appelait les Tangerine Puppets.
Les trois sont fans de Kiss, des Stooges, mais surtout des New York Dolls.
Et de tous ceux qui leur ressemblent. Comme les Hollywood Brats.

Comparés à Robin Trower, Rory Gallagher et autres héros du jour, c'est sûr, les Dolls jouent mal. Comme des Pretty Things vintage, on va dire. Johnny Thunders rêve de MC5, de Steve Marriott et du Jeff Beck de "Truth". Son style est un mix de tout cela... mais simplifié. Ah ! Et puis il a lu quelque part qu'Eddie Cochran avait inventé, avant Kinks et Who, les chansons en *power chords*. Ça l'impressionne. Beaucoup de ses chansons... ressemblent à du Cochran saturé. Avec les accords *slidés*.
Les Dolls sont loin de jouer comme Foghat ou Grand Funk, autres rois du hit-parade qui donnent dans le boogie facile... Mais pour les futurs Ramones, ils sont quand même à un niveau inaccessible. Reprendre un blues comme le font les Dolls ? Un "I Wish You Would" par exemple ? Sans parler d'un "Pipeline", du surf ? Impossible. Johnny Ramone ne connaît pas sa gamme pentatonique, ne peut pas repiquer un riff en single notes.
Ils forment néanmoins un groupe. Joey s'essaye à la batterie, Dee Dee à la guitare, Johnny au chant... Ils tâtonnent. Tommy Erdélyi, pressenti comme manager, finalement, devient le batteur. Et les idées géniales affluent. S'appeler les Ramones, tiens. Comme Paul McCartney jadis, quand il s'inscrivait dans les hôtels sous le nom de Paul Ramone.
Et faire croire, comme les Walker Brothers, qu'il s'agit de frères... on sent la patte de Dee Dee. Comme son "*1234*". Comme "Gabba Gabba Hey" et les pancartes. Une idée piquée mine de rien à Dylan.

Le CBGB ouvre début 1974. Tout peut commencer. Ils jouent des sets de 17 minutes. Surtout, ils sont sans complexes et font de leurs défauts des qualités.

Plus décharné encore que celui des Troggs, jadis, leur son se contentera d'accords majeurs joués en barrés. Et basta. Une moulinette. C'est vrai qu'on avait rarement entendu aussi minimal. Pas un roulement de batterie, évidemment. Ni un break. Pas de pont. La basse qui suit la guitare, en jouant les toniques. Rien d'autre. Au CBGB, ce sont des permanents. Quasiment. Et c'est vrai, ils ont l'attitude. Quand tous les autres, Television, Talking Heads, Willy DeVille, semblent se chercher encore. Les Ramones, ce sont un mur. 4 jeans, 4 cuirs. Et ce gros bruit.
Le magazine Punk les remarque, évidemment... ils sont dans l'air du temps. Peut-être plus encore qu'ils ne le créent. L'année suivante, en 1975 donc, Seymour Stein les signe sur Sire. C'est un malin. Avec Richard Gottehrer, il est à l'origine de bien des perles du bubblegum. Et de "I Want Candy" par les Strangeloves aux Ramones... il n'y a pas si loin. Non vraiment pas.
L'album ne coûte quasi rien. Fait à l'arrache, avec peu d'overdubs. Et Tommy Erdélyi/ Ramone comme coproducteur. La pochette, iconique, est signée Roberta Bayley, du magazine new-yorkais Punk. Et l'album se ramasse. Echec critique, échec public. Les critiques ont l'impression de connaître tout cela par cœur déjà, comme on l'a vu, et ne voient guère l'originalité. Quant aux critiques *mainstream*, évidemment, n'en parlons pas. On a l'impression d'entendre des sous-Stooges, façon premier album, qui essaieraient de chanter comme les Beach Boys. Personne ne devine que cela allait devenir le son du punk rock, que vingt ans plus tard, après Jesus And The Mary Chain, avec le shoegaze, etc, les Ramones seraient plus que jamais le credo. Gros son minimaliste et mélodies. Personne ne devine que voilà après tout un idéal pour les décennies à venir. De la pop avec un son de hard rock.
Le son des Ramones en soi n'avait rien de nouveau. On pouvait citer mille choses qui le préfiguraient. Aussi peu comprirent alors, avec cet album, qu'on avait affaire là à un mètre étalon du futur... Les Ramones n'allaient pas changer de formule avec les albums qui devaient suivre, seulement l'améliorer. Si l'on peut dire. Cela jusqu'à "End Of Century", "Pleasant Dreams", "Subterranean Jungle". Une trilogie pop qui les voit évoluer, se sophistiquer. Pour le meilleur à mon goût.
Et ces paroles ! "Now I Wanna Sniff Some Glue". Johnny alors sniffe effectivement de la colle. "Judy Is A Punk". La Judy existe.
Les Ramones et leur Dee Dee sont tout sauf des *fakes*.
Dee Dee c'est, avant Sid Vicious, le punk originel.
Et ceux qui l'ont vu, peu avant la mort de Stiv Bators, massacrer une guitare acoustique au Gibus en hurlant comme un Charles Manson en retour d'acide, avant de rentrer chez Stiv pour *brûler* la Les Paul de Johnny Thunders... ceux qui ont vu l'intérieur de sa valise (des Bibles et des crans d'arrêt) le savent. Ce type était un vrai punk. Doublé d'un psychopathe. Mais on n'a rien sans rien. Les Ramones, c'était lui. Avec l'instinct pop et les obsessions bubblegum de Joey...
Et l'incompétence crasse de Johnny Ramone.
Incompétence oui... Mais il faut lui reconnaître quelque chose. Ne jouer qu'en aller et à cette vitesse... Perso, au bout de cinq minutes, et sans speed, je m'effondre. Alors faire ça toute une vie...

"End Of Century" devait être la rencontre mythique du mur de son spectorien et du mur de son Ramones. Deux conceptions jumelles ou opposées...

L'album sera grandiose et malin. Hélas, en cette année 1980, le *punk's not dead* fait florès. Et que les créateurs du style s'affadissent et se commettent, la base façon punk à chiens ne le comprendra guère. "Baby I Love You" ! Pour les autres... à l'écoute d'une telle reprise ou d'un "Do You Remember Rock And Roll Radio", c'est la confirmation. Comme beaucoup de punks séminaux, pour ne pas dire tous, les Ramones, avant tout, sont obsédés par l'histoire du rock. Qu'ils essayent de recréer avec leurs pauvres moyens.
Ils vont tourner pendant toutes les années 80. Sans s'arrêter. Les disques se vendent mal. La meilleure vente de toute leur carrière restera le single "Baby I Love You", justement. Une reprise, malheureusement... Et les Ramones n'obtiennent pas le hit radio qui leur permettrait de se reposer... Pourtant, les années passent et ils deviennent quelque chose comme un monument, qui se visite. Les vieux fans, à les voir devenir hardcore (à partir de "Animal Boy"... où ils se font produire par un ex-Plasmatics, plutôt que par Gouldman ou Spector) ont beau faire la grimace, l'idée est maligne. Les Ramones sont en phase avec cette génération des eighties finissantes comme ils l'étaient avec le punk rock.
Après tout, cela leur permet de continuer de tourner. Même si les membres changent, même si ils se haïssent, même si Dee Dee devient fou.

"Acid Eaters" en 1993, avant-dernier LP, juste avant le dispensable "¡ Adios Amigos !", sera un joli chant du cygne. Néanmoins le disque est profondément raté.

Album hommage... enfin ils peuvent jouer tous ces morceaux dont ils rêvaient jadis. Jusqu'à "Somebody To Love" de l'Airplane ! Mais le disque n'est guère concluant. "Substitute", "Out Of Time", même, tout est joué avec la même fuzz sous-jacente, le même tempo ramonesque. Cela pourrait être un concept. Sauf qu'on s'ennuie. Même quand Joey singe ses héros et chante Burdon comme s'il était le nain des Animals. Habité, passionné. Encore. C'est lourd. Joli dans l'idée, évidemment, mais lourd.
Rock And Roll Hall Of Fame, les honneurs tombent. Mais bientôt Joey meurt, suivi de Dee Dee, ce dernier d'une overdose évidemment. Et puis Johnny. Cancer. Les Ramones ne verront pas vraiment les années 2000. Ils sont désormais une légende.

Et....
Et ?

Les Ramones, c'est ce qui reste du rock quand on a tout enlevé.
Et rien que pour ça, merci et bravo. ★

PATRICK EUDELINE

“Du bon temps”

JAMES BROWN LE FILM !

La vie, les costumes, la voix, l’intensité, les coiffures, la carrière du titanesque chanteur de Caroline du Sud étaient-ils adaptables à l’écran ? C’est le pari de **“Get On Up”**, audacieux et crédible biopic d’une rentrée funk. Enquête.

PAR OLIVIER CACHIN

storemags

"L'explosion de beat la plus grande, la plus groovy, la plus sauvage et la plus excitante"

"*Quand on est à l'église et qu'on a envie de chier, on ne chie pas dans l'église, on attend d'être rentré chez soi. Quand tu es chez James Brown, c'est pareil.*" On n'est pas assis depuis cinq minutes dans la grande salle de l'AMC Loews situé au 1998 Broadway pour l'avant-première de "Get On Up" que déjà, on est en plein cœur de l'action : la fameuse scène de septembre 1988 où James Brown, super bad et super défoncé, fait son entrée armé dans un séminaire d'assureurs. Ce qui tenait de la mission impossible est devenu une réalité. Voici le biopic sur la vie tourmentée du Godfather Of Funk, James Brown. Première (et bonne) surprise : le film est une réussite. Et le résultat d'une longue quête qui a débuté du vivant de James. Brian Grazer, producteur classé dans la liste des *100 personnes les plus influentes du monde* par Time Magazine, avait acquis les droits du biopic brownien dès 1998.

Comment prendre les coups

"J'ai rencontré monsieur Brown il y a seize ans et je l'ai convaincu que faire un film sur sa vie était une bonne idée. Pendant douze ans, j'ai eu les droits et je devais renouveler régulièrement les autorisations avec James Brown en personne, engager un scénariste, trouver un réalisateur. Quand James est mort, j'ai perdu les droits et les choses se sont compliquées. Un an après, Mick Jagger a lu le script, il s'est retrouvé avec les droits et, pour résumer un long dossier, on s'est associé et ça a été fantastique. Travailler avec Mick est un des plus grands plaisirs que j'ai connus." Venant du producteur de "8 Mile" avec Eminem, un homme dont les films ont généré 43 Oscars et 13,7 milliards de dollars, voilà qui confère au chanteur des Stones une nouvelle légitimité dans le domaine cinématographique. Grazer avait déjà produit un biopic musical, celui des Doors en 1991, échec critique et public. "Get On Up" est sa revanche.

Durant 2 h 20, on navigue à travers différentes époques de la vie d'un des plus géniaux musicien du vingtième siècle, dans un kaléidoscope de scènes qui s'entrechoquent et se répondent. Le réalisateur Tate Taylor, Sudiste et Blanc, a axé son film sur la dualité entre le petit garçon élevé dans la pauvreté la plus crasse et le *self made man* qui se réinvente sans cesse. *"Je n'ai jamais été fan des biopics et ce qui est drôle, c'est que j'étais dans les bureaux d'Imagine Entertainment car j'avais été contacté par une légende vivante de la musique pour réaliser le sien, et c'est là que j'ai entendu parler du script de 'Get On Up'*, explique Taylor. *Je l'ai lu dans l'avion entre Los Angeles et New York, et j'ai su que c'était le film que je voulais faire."*

Taylor comprend très vite que le casting est le premier écueil d'un tel projet. *"Je savais que je ne pouvais pas simplement prendre le top acteur noir du moment et lui mettre une perruque pompadour. J'avais besoin de quelqu'un qui comprenne le Sud, alors quand j'ai appris que Chadwick Boseman venait de Caroline du Sud, à une heure de là où James a grandi, quelque chose m'a dit qu'il serait dans la course. Quand il est venu pour son audition, je lui ai fait jouer une des scènes finales avec Bobby Byrd, quand James a 63 ans. Il a passé le test et je me suis dit : 'Oh mon Dieu, pourvu qu'il sache danser !'"* Pas d'inquiétude : Chadwick, qui incarnait le joueur de base-ball Jackie Robinson dans le film "42", danse le mashed potatoes à la perfection et fait le grand écart sans effort.

Durant les 140 minutes du film, Chad porte 25 différentes perruques. Pour les scènes de la fin de sa vie, Fiona Cush et Greg Funk ont passé trois heures à maquiller le jeune acteur et lui ont fait gagner trente ans, pour un résultat à la fois sobre et convaincant. On est très loin des outrances caricaturales de Marion Cotillard dans "La Môme". *"Ce maquillage m'a aidé à me glisser dans le rôle*, explique Chadwick. *C'était comme dans une tragédie grecque, où on porte un masque."* Moment clé de ce film dense : la tournée au Vietnam. James est avec Bobby Byrd, Maceo et tous ses musiciens dans un avion de troupes ouvert sur l'arrière. On distingue des combats aériens, des explosions, le chaos façon "Apocalypse Now". Impérial, James calme ses employés, promettant même une amende à Bobby qui a lâché un juron.

A l'atterrissage, un colonel explique à James Brown qu'il devra jouer trente minutes maximum. *"Je te dis quand tu dois attaquer les Viets ? Quand tes avions doivent décoller ? Non ? Alors ne me demande pas de couper mon funk !"* lance le Godfather au militaire. Une scène d'anthologie.

Un épisode douloureux de la vie tourmentée de James, c'est sa relation avec Dee Dee, l'épouse battue ici incarnée par la chanteuse Jill Scott. Tate Taylor a filmé en plan large la violente gifle de James à Dee Dee. Jill Scott en a tourné trois prises. *"Les deux premières fois j'étais très retenue, je ne voulais pas avoir mal. J'avais un coordinateur des cascades qui m'expliquait comment prendre les coups. Et la troisième fois, j'ai décidé de libérer mon corps. Et je l'ai fait, j'ai eu mal, mais c'était comme un badge d'honneur. J'ai même pris des photos de mes coups, c'était violet et noir, et j'étais particulièrement fière."* Durant la projection, un des spectateurs applaudit quand James tabasse Dee Dee. Un autre éclate de rire. *No comment.*

Pour tourner cette scène délicate, Tate Taylor a discuté longuement avec la vraie Dee Dee Brown. *"Ça aurait été un manque de respect de tourner ce genre de scène sans en parler avec elle, et je lui ai promis de lui soumettre le script, en lui assurant qu'elle avait toute latitude pour dire non. Elle a approuvé la scène et m'a juste dit : 'Si tu dois montrer le côté obscur de notre relation, s'il te plaît, montre aussi qu'on a eu du bon temps, et que j'étais une partenaire à sa hauteur'"*. D'où la scène torride où James, après une crise de jalousie durant laquelle il arrache le téléphone de Dee Dee et le jette dans la salle de bain, lui saute dessus pour une séance hot façon "Sex Machine". La prude Jill Scott en est encore toute retournée : *"La scène n'était pas scriptée et je ne savais pas jusqu'où on irait. J'étais très nerveuse. Allais-je devoir enlever mes habits ? Oh, boy ! Heureusement Dee Dee est encore vivante donc elle a calmé le jeu, Dieu merci."*

A quelques centimètres de nos bières

Comment est traitée la musique dans "Get On Up" ? Avec tous les honneurs dus au rang de James. Le CD de la BO rassemble 20 titres du Parrain mais, à l'écran, ce ne sont pas moins d'une quarantaine d'extraits musicaux que l'on entend. Un résumé d'une carrière hors du commun, depuis le "Caldonia" écrit par Fleecie Moore jusqu'à "Release The Pressure" en passant par "Super Bad", "Cold Sweat", "Night Train", "The Payback", "Soul Power", "Get Up (I Feel Like Being A) Sex Machine" et tant d'autres classiques. Quand Chadwick Boseman chante à l'image, c'est bien James que l'on entend. *"Les voix des chansons du film sont pratiquement toutes celles de James Brown*, explique Chad. *Une des versions de 'Please, Please, Please' est chantée par moi et je chante aussi dans la scène où je suis à l'infirmerie avec Bobby Byrd."*

Little Richard, joué avec beaucoup d'expressionnisme gay par Brandon Smith, est présenté comme un de ceux qui convainquent James de devenir artiste solo. Mais le musicien qui joue le rôle clé comme confident, ami, chef d'orchestre et conscience morale est Bobby Byrd, incarné par le Lafayette de la série "True Blood", Nelsan Ellis. Avant de jouer dans "Get On Up", Nilsan ne connaissait James Brown qu'à travers les rappeurs qui l'avaient samplé, et n'avait pas idée de l'importance de Byrd dans la carrière du Parrain. *"Bobby est celui qui a découvert James Brown, l'a sorti de prison, lui a présenté les Famous Flames. Leur relation était fraternelle, c'était presque une* bromance (mot valise rassemblant *brother* et *romance* — NdA).

Même quand James se comportait comme un tyran, Bobby restait zen, évitait la confrontation. J'ai essayé de rendre son personnage intéressant, puissant, même si c'était avant tout un homme de l'ombre." Fasciné par Mick Jagger, Nelsan n'a pas eu l'occasion de beaucoup échanger avec le Stones producteur. Sauf à une occasion plutôt cocasse. "*Je ne suis pas allé le voir pendant les répètes parce que… c'est Mick Jagger. Mais un soir, pendant un dîner, j'étais bourré et je lui ai passé la main dans les cheveux ! Mon coach m'a dit de me calmer mais Mick l'a bien pris, heureusement.*"

Certains fans regretteront l'impasse faite sur le voyage au Zaïre pour le grand concert donné autour du match de boxe entre Mohamed Ali et George Foreman, le fameux "Rumble In The Jungle". Tate Taylor assume ce choix. "*La vie de James est tellement riche. D'une certaine façon, j'ai parlé de la thématique africaine avec la scène où il crée 'I'm Black And I'm Proud'. Et j'ai préféré privilégier la scène du show à l'Olympia, le sommet du funk. Pour montrer que ce gars de Barnwell en Caroline du Sud avait réussi à remplir des salles en Europe. C'était très dur de choisir les scènes. On peut écrire un livre de 700 pages mais on ne peut pas réaliser un film de 7 heures. Et vous auriez dû nous voir choisir les morceaux, c'était totalement frustrant. James était un artiste très prolifique.*"

Deux jours après la projection, une conférence de presse réunit tous les protagonistes du film : les deux producteurs Brian Grazer et Mick Jagger, le réalisateur Tate Taylor et les acteurs Chadwick Boseman, Nelsan Ellis, Jill Scott, Octavia Spencer et Dan Aykroyd. Ce dernier, qui joue le rôle du manager Ben Bart d'Universal Talents, est le seul avec Mick à avoir réellement côtoyé James Brown et travaillé avec lui. En effet, Brown était le révérend Cleophus James dans le mythique "Blues Brothers" de John Landis en 1980. Dan rappelle une magnifique anecdote sur sa première rencontre adolescente avec le Godfather : "*Bon, les mecs, vu que je suis l'aîné ici, on va aller droit au but* (rires). *1968, Montréal au Canada. On est à l'Esquire Show Bar* (un club de R&B situé downtown aujourd'hui disparu où ont joué Wilson Pickett, BB King, Little Richard, Tina Turner, etc — NdA). *Le groupe jouait juste au-dessus du bar, et je peux vous dire que quand Danny Ray a jeté la cape au début de 'Please, Please, Please', les talons de James Brown étaient à quelques centimètres de nos bières ! On s'était serrés comme des sardines à six dans la Mustang de la mère de mon pote pour aller voir ce show. La scène était minuscule mais c'était fantastique. J'aimais énormément ce mec.*" Un bel hommage du Blues Brother au Soul Brother.

Habitudes narcotiques

Le 24 septembre 1988, la vie de James Brown bascule. Le Parrain fait irruption dans un séminaire d'une compagnie d'assurance. L'immeuble se situe à Augusta, en Géorgie, et il s'est aperçu, à sa grande fureur, que ses toilettes privées ont été utilisées par quelqu'un d'autre que lui. Il débarque armé au

milieu des hommes d'affaires en costume. Il tient à la main un fusil et un pistolet, il menace l'assemblée. *"Qui s'est servi de mes chiottes ?"* hurle-t-il à la cantonade, comme possédé. Ses cheveux sont en bataille, ce n'est pas le Godfather qui parle mais l'Angel Dust. Les photos qui circuleront dans la presse sont terrifiantes : James est méconnaissable.

Geraldine Phillips, une femme d'affaires d'Atlanta présente à cette réunion, décrit la scène : *"Il a demandé pourquoi tout le monde utilisait ses toilettes. Il racontait que des rats et des cafards sortaient de son chapeau. Il a ensuite posé des questions qui n'avaient aucun sens et je me suis dit que si je répondais mal, vu qu'il avait un fusil, il allait me tuer ainsi que toutes les personnes présentes dans la pièce."* Chadwick Boseman, qui incarne James dans "Get On Up", explique pourquoi cette scène est romancée dans le film : *"Il n'y avait pas moyen de montrer ce qu'il a vraiment dit et fait ce jour-là, c'était trop dingue. Et encore, ce qu'on voit dans le montage final a été coupé, on avait tourné plus de dinguerie."* Bill Weeks, l'avocat de Brown, affirmera que son fusil n'était pas en état de marche, qu'il ne pouvait pas tirer avec. L'avocat tentera de convaincre le juge que la scène n'était pas aussi menaçante que dans le récit de Geraldine Phillips. *"A un moment il a posé son fusil contre le mur, il n'était pas en plein délire. Quand il est allé dans les fameuses toilettes, il a même laissé son fusil et quelqu'un lui a dit :* 'Oh monsieur Brown, vous oubliez votre fusil' *et il a répondu :* 'Ah oui, merci'…"

"Ma vie a toujours été un exemple, et cette fois je ne me sens pas bien"

Un des participants prévient la police. Dès qu'il entend les sirènes, James s'engouffre dans sa camionnette. La course poursuite commence, James fonce à plus de 160 km/ h. La traque démarre en Géorgie et se poursuit en Caroline du Sud. Les policiers tirent sur son véhicule, tentant d'atteindre les pneus. Soudain le Parrain fait demi-tour et fonce vers la voiture de police. Sa camionnette dérape et finit dans le fossé, touchée par 23 impacts de balles. Quand James sort pour affronter les policiers, il leur chante "Georgia On My Mind" et se lance dans un pas de danse qui témoigne de son état second.

James a une autre version de l'incident : alors qu'il était en train de se rendre à un policier noir, un groupe de policiers blancs qui venaient d'arriver sur les lieux aurait défoncé sa vitre. Craignant pour sa vie, il aurait alors pris la fuite. *"J'étais totalement terrifié*, raconte le Parrain lors du procès. *Je suis allé au Vietnam donner des concerts pour nos soldats et même là-bas je n'ai pas eu aussi peur."* Tentative de meurtre contre des représentants de l'ordre, délit de fuite inter-Etat, possession d'arme à feu, onze charges en tout sont retenues. A cette occasion, un shérif de Caroline du Sud révèle que, dans les 18 mois précédents, James a été arrêté sept fois pour divers délits liés à la prise de PCP et à la possession d'armes à feu.

Sur les conseils de son avocat, James plaide coupable. Il est condamné à six ans et six mois de prison. Il en fera plus de deux, au State Park Correctional Center de Columbia, en Caroline du Sud.

Humiliation puissance deux : quelques semaines après cette condamnation, James repasse en jugement, le 23 janvier 1989, cette fois dans l'Etat de Géorgie, pour conduite dangereuse et port d'arme prohibé. Le Parrain doit, sans doute pour la première fois de sa vie, courber l'échine et faire amende honorable. *"Ma vie a toujours été un exemple, et cette fois je ne me sens pas bien par rapport à elle."* Quelques mots bafouillés d'une voix rendue presque inaudible par la honte.

Comme le rappelle Philippe Manœuvre dans son livre géant sur James, à la même époque, à Los Angeles, *"le chanteur de Mötley Crüe, raide défoncé, percute de plein fouet une voiture, tue deux personnes et s'en tire avec des travaux d'intérêt général"*. Bien sûr, James a franchi la ligne blanche. Mais comment ne pas prendre en compte une dimension raciste dans cette sentence délivrée par un juge tout puissant dans un Etat du Sud où la ségrégation est encore dans toutes les mémoires ? Le mouvement Free James Brown prend de l'ampleur, à travers le monde on refuse d'admettre qu'une légende comme lui soit emprisonnée pendant aussi longtemps alors que James n'a tué ni blessé personne.

James Brown est libéré sur parole le 27 février 1991.

Cliff White, auteur anglais spécialiste du Parrain, estime que les problèmes de drogue de James ont débuté dans les années 1970, et qu'il a notamment commencé à intensifier ses habitudes narcotiques en 1973, après la mort tragique de son fils aîné Teddy dans un accident de voiture. C'est la thèse que soutient "Get On Up". Il semblerait que James ait découvert le PCP en février 1982 avec une styliste rencontrée à Los Angeles lors de l'enregistrement d'une émission de télé. La styliste en question n'était autre qu'Adrienne *Alfie* Rodriguez qui, quelques années plus tard, allait devenir sa femme.

Stormtrooper

“Je vais faire regretter aux Stones d’avoir mis le pied aux Etats-Unis”

Pourquoi démarrer “Get On Up” avec cette scène coup de poing ? Le réalisateur Tate Taylor nous l’a expliqué : *“Cet incident est tellement connu qu’on ne voulait pas que le public passe le film à l’attendre. En commençant par ça, c’était une façon de dire : ‘Voilà, vous êtes venu voir ça, c’est fait, maintenant voyons ce qui l’a conduit à se comporter comme ça ce jour-là’…”*

Notre grand souci, les Rolling Stones

28 octobre 1964, Santa Monica, Californie. Une émission monumentale est en préparation. Au programme les Beach Boys, les Barbarians, Chuck Berry, les Blossoms (avec Darlene Love), Marvin Gaye, Gerry & The Pacemakers, Lesley Gore, Billy J Kramer & The Dakotas, les Miracles (avec Smokey Robinson), les Rolling Stones (avec Brian Jones), les Supremes et James Brown. Un casting de luxe destiné à une diffusion télévisée en circuit fermé le 29 décembre 1964 suivie d’une exploitation en salles. Les Four Seasons, très populaires durant les sixties, sont approchés pour participer au show. Mais le groupe demande des limousines et plus d’argent que les Stones ou les Beach Boys, 45 000 dollars, que la production refuse de lui attribuer. Le spectacle aura lieu sans eux.

Pour des raisons de droits, la prestation des Beach Boys est supprimée après la diffusion en salles et ne sera de nouveau incluse que lors de la sortie du DVD. On voit toutefois les Boys dans la séquence finale, quand tous les artistes se retrouvent sur scène pour accompagner les Stones sur “I’m Alright”. Le slogan est à la hauteur de l’événement : *“L’explosion de beat la plus grande, la plus groovy, la plus sauvage et la plus excitante à jamais avoir été présentée à l’écran ! La musique de l’Amérique des teenagers !”* (l’acronyme TAMI signifie *Teenage Awards Music International*). Londres, Liverpool, Hollywood et Detroit. Dans la salle, 2600 fans hurlent et dansent tout au long des performances, qui démarrent avec un Chuck Berry survolté exécutant son fameux “Johnny B Goode”.

Le producteur musical du TAMI Show, le fameux Jack Nitzsche, est celui qui a proposé au gang de Mick Jagger de participer à cette émission anthologique. Mais le chanteur des Stones a d’abord une réaction plutôt négative : *“Quoi ? Jouer devant des putains de veaux ?”* Pour les convaincre, Nitzsche propose aux Stones de passer en fin de programme. Mais le producteur de l’émission, Bill Sargent, lui rappelle que c’est James Brown qui doit conclure. Nitzsche obtient gain de cause.

Bobby Byrd, musicien et confident de James, est inquiet. *“On avait peur que les groupes Motown fassent plus de bruit que nous vu qu’ils passaient sur les radios pop et pas James. Donc on était déterminés et on voulait faire plus fort qu’eux. Notre plus grand souci pourtant, c’était les Rolling Stones. On ne savait rien d’eux et on entendait juste parler de ces Anglais qui allaient tous nous mettre à l’amende.”*

L’orchestre dirigé par Jack Nitzsche qui accompagne les groupes compte dans ses rangs Leon Russell, Hal Blaine et Glen Campbell. Phil Spector, producteur de Darlene Love qui l’a fait chanter l’année précédente sur son album de Noël, est également de la partie. La tension est palpable durant les enregistrements. Bobby Byrd se souvient : *“La chanteuse Lesley Gore a fait son petit passage pop avec ‘It’s My Party’ et deux autres chansons, et quand elle a eu fini, gros mélodrame. Sa mère débarque en hurlant :* ‘Mais laissez-la respirer ! Ne venez pas l’importuner, elle est épuisée !’ *Ah bon ? Epuisée après trois pauvres chansonnettes ? Cette bonne blague.”*

De leur côté, les Stones ont aussi leurs angoisses. Bill Wyman confie être terrifié à l’idée de passer dans un show avec James Brown, car le Godfather a prévenu : *“Quand je vais monter sur scène, je vais faire regretter aux Rolling Stones d’avoir mis le pied aux Etats-Unis.”* Steve Binder annonce aux Stones qu’ils vont passer après James, mais les Anglais refusent. Mick explique que son groupe ne peut pas passer après le King. Bref, les deux clans, celui des Stones et celui de James, sont en panique, craignant l’assaut venu d’en face. C’est Marvin Gaye lui-même qui vient rassurer les rockers british. *“Vous avez peur ? Vous êtes nerveux ? Normal. Allez juste sur scène en faisant de votre mieux. On se fout de savoir si vous êtes les meilleurs. On veut simplement savoir que vous êtes là.”*

Grand numéro de la cape

Lors de la conférence de presse en juillet 2014, Mick racontera s’être pris une avoinée de la part du Godfather : *“On nous avait dit que James était un peu chiffonné de ne pas clôturer le spectacle. Les producteurs du show m’ont dit d’aller lui parler. Moi j’avais 20 piges alors j’ai dit :* ‘Ah OK, bien sûr !’ *Je ne savais pas que c’était leur boulot, j’étais le pigeon dans l’histoire ! Finalement, ça n’avait pas d’importance. On a bossé encore plus dur, lui aussi, il a donné cette performance incroyable et le show était sans doute meilleur grâce à cette embrouille.”*

Les musiciens de James tentent d’assister aux répétitions des Stones, mais les Anglais leur interdisent l’accès. Bobby Byrd : *“On a demandé à être programmés entre deux groupes Motown, comme ça on savait qu’on pouvait s’en sortir. Mais on ne voulait pas être juste à côté des Stones, et James était aussi nerveux que nous tous. Il s’embrouillait avec tout le monde ce jour-là.”*

Les Stones sont donc prêts à conclure le programme, mais ils n’ont jamais vu le spectacle de James Brown et de son groupe auparavant. Quand Jagger et ses acolytes assistent aux répétitions des Flames, ils sont en panique. Mick Jagger revient sur ses ambitions. *“Venir voir nos répétitions a été la plus grosse erreur des Stones*, se souvient Bobby Byrd. *Ça les a rendus nerveux.”* Mick Jagger se plaint à Nitzsche : *“On veut bien faire l’ouverture ou être programmés au milieu, mais on ne peut pas passer après un truc pareil !”* Pourtant, les Stones devront suivre le Parrain sur la scène du Civic Center. Bobby Byrd est mort de rire quand il voit Mick et son jeu de scène. *“Il a commencé à sauter partout en essayant d’imiter James. Ce qui en soi était une aberration. Il n’avait pas le truc. Mais les Stones ont quand même assuré, et on est devenus potes.”* Le producteur Steve Binder reconnaît la qualité des Stones, et cite James Brown comme la principale raison de leur grandeur ce soir-là : *“Moi je pense que c’était une des grandes performances des Stones justement parce que Mick essayait d’imiter James, et leur passage n’aurait pas été aussi fort s’ils avaient joué avant James Brown.”*

Pour James, l’enjeu est énorme : c’est sa première grande télé nationale. Il donne tout ce qu’il a, fait sensation avec son grand numéro de la cape que son comparse lui tend lorsqu’il tombe à genoux durant “Please, Please, Please”. Les quatre chansons de James (“Out Of Sight”, “Prisoner Of Love”, “Night Train” et “Please, Please, Please”) font sensation. La génuflexion de James surprend tellement les cadreurs qu’ils ratent la manœuvre. Les Stones eux aussi sont à genoux, pas pour les mêmes raisons : *“On leur a parlé après le show*, raconte Bobby Byrd, *et ils nous ont dit qu’ils ne s’étaient jamais fait botter le cul comme ça. Ils ont trouvé qu’on avait groové à mort. On a essayé de voir s’il y avait moyen de tourner ensemble après ça, ou au moins de faire quelques concerts en commun. Mais le manager des Stones pensait que ce ne serait pas bon pour ses gars, et qu’il devait les remettre d’aplomb car cette émission les avait bien ébranlés.”* Giorgio Gomelsky, manager des Yardbirds, va plus loin : *“C’est à ce moment-là que le Mick Jagger que nous connaissons est apparu. Après ce voyage aux Etats-Unis. Quand Mick est descendu de l’avion du retour qui atterrissait à Londres, il a fait une glissade à la James Brown.”* ★

BO *“Get On Up The James Brown Story” (Polydor/ Universal Music)*
Sortie le 24 septembre

storemags

Licences n°2 : 1063027 - n°3 : 1063028 - Illustration : Pierre Tatin

ARCTIC MONKEYS • LANA DEL REY
PORTISHEAD • THE PRODIGY
QUEENS OF THE STONE AGE
ÉTIENNE DE CRÉCY PRÉSENTE SUPERDISCOUNT 3
DIE ANTWOORD • BLONDIE • JAKE BUGG
AIRBOURNE • THURSTON MOORE • SELAH SUE...

LOCATION : FNAC.COM, FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE I DIGITICK.COM

Métro ⑩ Boulogne • Pont de Saint-Cloud • Aux portes de Paris

www.rockenseine.com

îledeFrance

RATP · 20 Minutes · SFR LIVE · Brasseries Kronenbourg · fnac · 4 · CULTUREBOX francetélévisions · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · DEEZER · inter · le mouv'

Gargantuesque

Ty Segall
"MANIPULATOR"

DRAG CITY/ MODULOR

Voilà, enfin, on y est. Ty Segall, enfant chéri du rock and roll, semble enfin toucher au but. Pour rappel, Ty est un multi-instrumentiste surdoué venu de Californie qui partage avec Kurt Cobain, avec lequel il est parfois comparé, ce point commun frappant : une érudition parfaite, conséquence de milliers de mp3 goulûment ingérés. Pour preuve, on l'a vu aussi bien reprendre Cream que les Vibrators, King Crimson, Hawkwind ou Black Sabbath...
Mais derrière son visage poupon et son allure de chérubin tranquille, Ty Segall est lui aussi un personnage multiple, complexe, adepte de la dissimulation. Le blondinet fuit cette époque de narcissisme exacerbé, semble noyer ses peines dans la composition forcenée — sise en son propre studio, aménagé dans son garage — et de stakhanovistes tournées. Nombreux étaient donc ceux qui semblaient passer à côté du phénomène : trop difficile à suivre, un rien trop isolé sur des labels confidentiels tels que Drag City ou In The Red. Clairement, rien ne lui a été offert et s'il est en passe aujourd'hui de conquérir la planète, il le doit, outre des prestations scéniques toujours plus *médusantes*, à la consécration critique de "Twins" puis de "Sleeper", disque cathartique (décès de son père adoptif, brouille avec sa mère, déménagement à Los Angeles), solitaire, quasi entièrement acoustique. On pouvait donc légitimement rester sur sa faim, parce qu'on savait son potentiel immense et l'on attendait qu'il prenne son temps pour enfin livrer son "Nevermind" personnel. De ce point de vue, l'annonce d'un double album long de dix-sept titres avait de quoi interpeller : allait-il retomber dans ses travers...? Que l'on se rassure immédiatement : "Manipulator", résultat ambitieux de plus d'un an de collaboration avec le producteur Chris Woodhouse, est probablement la suite de chansons la plus homogène du natif de Laguna Beach. Comme si le nouvel Angelino résumait, avec une gargantuesque frénésie, toute l'étendue de son art, façon de dire au revoir pour de bon à sa chère Frisco. On pourra donc se délecter de ces petits tubes typiquement *segalliens*, riffs martelés à la guitare acoustique, voix de tête et refrains contagieux, comme "The Hand", "Tall Man Skinny Lady" ou l'excellente "Green Belly", dont les couplets invoquent le patronage bienveillant de Ray Davies. Dans la lignée de ses récentes expériences "Sleeper" et Fuzz (son lourd power trio où il chante et frappe les fûts), le bipolaire angelot montre qu'il peut passer sans peine des pépites de folk versatile ("Don't You Want To Know..." ou "The Clock", qui rappelle Arthur Lee) à de surpuissantes bourrasques ("The Crawler", "It's Over") lardées de volcaniques salves de six-cordes, brutales, dépravées. Partout, néanmoins, les mélodies impériales abondent et servent de toile de fond à des textes qui mêlent extraterrestres, peines de cœur et troubles mentaux. Mais ce n'est pas tout. Espiègle, curieux, notre *wonderboy* en profite pour explorer de nouvelles sonorités, comme le prouvent le synthé sinistre de "Connection Man" ou les orchestrations de cordes (signées Mikal Cronin) des splendides ballades "The Singer" et "Stick Around", rappelant respectivement le meilleur de Bowie et T Rex. Comme un symbole, c'est le père biologique de Ty qui tient les baguettes sur cette dernière... Plus extraordinaires enfin demeurent ces épiques tours de force que sont "The Fakir", boogie glam racé que l'on croirait emmené par John Lennon, et la dantesque "Feel", explosée sous l'impact d'un solo dingue, tordu, méchamment désarticulé. Autant de très grands morceaux qui parachèvent de sacrer Ty Segall, qui vient d'ailleurs tout juste de fêter ses *vingt-sept* ans, comme le musicien le plus passionnant de la décennie. ✪✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Sinéad O'Connor

"I'm Not Bossy, I'm The Boss"

NETTWERK

Deux ans après son précédent, qui s'intitulait comme la première chanson du nouveau, Sinéad O'Connor revient avec un album dont elle a changé le titre au dernier moment. Pas évident à comprendre ? Non, mais l'Irlandaise ne l'est pas non plus, et l'important est que "I'm Not Bossy, I'm The Boss" est encore meilleur que "How About I Be Me (And You Be You)", de 2012 donc, qu'elle avait judicieusement fait suivre de quelques concerts. "I'm Not Bossy, I'm The Boss", parce que la furibonde a décidé de faire écho à la campagne de Sheryl Sandberg (Facebook) contre l'utilisation du mot *bossy* pour caractériser les femmes qui occupent un poste d'importance en entreprise. Exit "The Vishnu Room" (titre pressenti)

pour nommer ces douze compositions enregistrées une fois encore avec John Reynolds qui, décidément, sait tirer, le meilleur de ce feu follet. L'album débute par une tuerie sidérale, entre "No Woman, No Cry" de Bob Marley et "A Whiter Shade Of Pale" (pour situer les sphères harmoniques) avant que Sin y enfile les perles modern rock à boire ("Dense Water Deeper Down", "Kisses Like Mine"), cool jusqu'au bout du refrain ("Your Green Jacket", "Where Have You Been"), frappées au coin de son bon sens ("The Voice Of My Doctor", "8 Good Reasons"), vives comme sa fureur/ bonne humeur ("Harbour", "James Brown" avec Seun Kuti) ou nanties de ce caractère hymniesque ("Take Me To Church") qu'on lui pardonne parce qu'elle est de Glenageary. Comme d'habitude, il est beaucoup question d'amour ici (qui fait souffrir ou prendre son pied), un peu de religion ("The Vishnu Room") et pas du tout de pop daubesque comme tant de filles en enregistrent trop souvent. La faute aux mecs qui décident à leur place certainement. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

J Mascis

"Tied To A Star"

SUB POP/ PIAS

L'heure du point J. L'air souvent fatigué dans la vie de tous les jours, J Mascis se révèle fort prolixe en studio, et rapplique avec une nouvelle collection de lumineuses chansons dans la boîte aux lettres. Après "Several Shades Of Why" en 2011, un album avec Dinosaur Jr et un autre avec Sweet Apple (où il joue de la batterie), après avoir tourné un peu partout avec Witch et Heavy Blanket, le gars J donne aujourd'hui suite à ses aventures sous son nom. Considéré à juste titre comme l'un des meilleurs guitaristes de la planète dans les référendums des magazines, Mascis n'en fait toujours qu'à sa tête et vient même d'acheter une nouvelle monture de lunettes roses. Plus ses longs cheveux deviennent gris, plus le son se patine sans jamais devenir classique au sens ventre mou du terme, grâce aussi au producteur John Agnello qui a assisté le frère *freak* dans son home studio du Massachusetts. Essentiellement en mode acoustique, sans feedback mais avec un soupçon nécessaire de Fender Jazzmaster quand vient le solo, J Mascis se laisse flotter avec une voix qui monte dans les aigus au gré du somnambulisme ("Every Morning", "Wide Awake") et le soutien inconditionnel de Chan Marshall (Cat Power), Pall Jenkins (The Black Heart

Procession) ou Mark Mulcahy (Miracle Legion) sur quelques titres insondables de tristesse, et toujours plein d'amour. Sous sa splendide pochette surréaliste signée Marq Spusta, "Tied To A Star" passe comme une lettre à la poste. Cachet de l'étoile faisant foi, le genre de courrier que plus grand monde ne prend le temps d'envoyer et qui fait toujours plaisir à décacheter. ✪✪✪

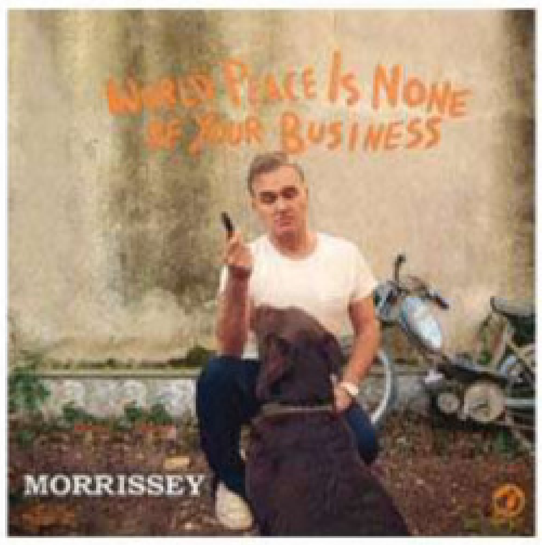
VINCENT HANON

Morrissey

"World Peace Is None Of Your Business"

HARVEST/ CAPITOL

Ces derniers mois, le personnage médiatique Morrissey nous a donné pas mal de raisons de nous agacer. Entres annulations de tournées aux justifications douteuses, intégrisme végétarien de plus en plus radical (malgré tout notre respect pour les gens qui ne mangent pas de steaks) et une autobiographie plus masturbatoire qu'éclairante, on avait hâte de retrouver le Morrissey pop star qui nous manquait tant. Problème : à l'écoute de "World Peace Is None Of Your Business", on se demande si on n'aurait pas mieux fait de lâcher l'affaire. Certes, les premiers titres entretiennent l'espoir et distillent quelques instants savoureux. "World Peace..." est assez splendide. "Earth Is The Loneliest Planet" avec ses rythmes



latinos s'avère envoûtante. "Staircase At The University" rappelle le Morrissey mordant et narquois des premières heures. "Istanbul" dévoile une poésie désespérée assez désarmante. Seulement voilà, entre ces moments de grâce, on s'ennuie fermement. Les mélodies sont répétitives. Les musiciens accompagnant le Moz depuis des années semblent à bout de souffle et à court d'idées. Et, un comble, les paroles manquent de finesse et d'impact. The "Bullfighter Dies", par exemple, dessert le sujet pourtant très juste de la corrida (exclu : Morrissey n'aime pas ça !). Reste la voix du maître et son vibrato magique, miraculeusement intact. C'est fort beau mais ça ne sauve pas tout. Au bout d'une trentaine de minutes, on se prend à attendre poliment que ça se termine. Ce nouvel album, malgré quelques jolies tentatives flamenco, c'est Morrissey en charentaises, qui dirige son navire d'une main molle en s'écoutant parler. ✪✪ 1/2

JONATHAN HUME

Zig Zags

"Zig Zags"

IN THE RED/ DIFFER-ANT

On les a découverts en 2012 quand ils ont sorti Iggy Pop de sa torpeur pour l'accompagner sur une reprise métallique du standard soul "If I'm In Luck I Might Get Picked Up" de Betty Davis. C'était dans le cadre d'une série de singles sortis pour célébrer les dix ans de Light In The Attic, et les Zig Zags n'avaient alors qu'un single à leur répertoire. Depuis, le trio de chevelus a accompli du chemin, publiant une flopée de singles heavy-psych tous plus dingues les uns que les autres (on conseille vivement "Scavenger") et sort aujourd'hui un premier album tellurique enregistré chez Ty Segall. Le crédo de Zig Zags, c'est *Cro-Magnon fait du space-rock*. Un disque de heavy metal exalté joué pied au plancher, une agression de sons lourds joués avec une frénésie digne de Motörhead. Attention, il ne faut pas se méprendre, derrière leur approche *bas du front* se cache un groupe d'esthètes du trash, des musiciens qui connaissent leur histoire du heavy pour en avoir fait les poubelles. Les Zig Zags synthétisent dans leur premier album quarante ans de punk mutant ("The Fog", "Psychomania") et de rock heavy ("Brainded Warrior"). On pense parfois à Human Eye, dont l'étiquette autoproclamée d'*alien-punk* décrit à merveille le son de Zig Zags, ou à des

Ramones sous testostérone ("Randy"). Entre deux scies lourdes, le groupe propose des respirations garage à la Jay Reatard ("No Blade Of Grass"), un glam déviant à la Alice Cooper ("Soul Sound") ou un groove sabbathien ("Voices Of The Paranoid", hommage amusant), preuves d'un talent aussi éclatant que multiple. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

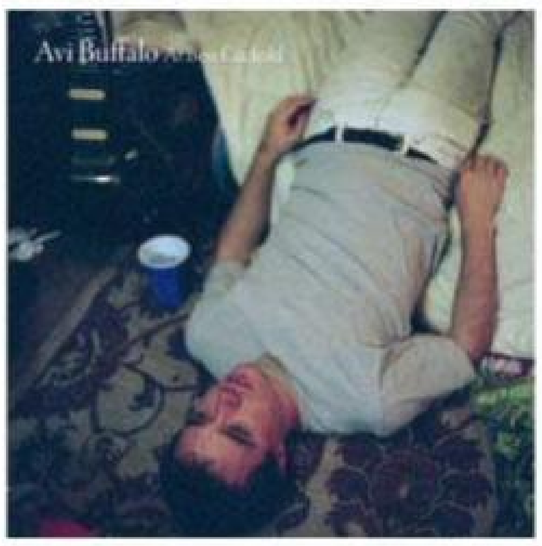
StoreMags

Avi Buffalo

"At Best Cuckold"

SUB POP/ PIAS

Pas de doute possible au moment de découvrir la pochette. On en tient un. Un vrai disque de rupture, où l'artiste, allongé sur un tapis, le regard vide, semble plongé dans des méandres de tristesse. Quant au titre, *"Au Mieux Cocu"*, il confirme que le pauvre Avi Zahner-Isenberg en a bavé avec cette salope d'être aimé. C'est ici le deuxième album du jeune Californien de 23 ans, leader éclairé de ce vrai faux groupe. On se souvenait du premier, jolie chose sortie il y a quatre ans, mais nettement moins marquante que ces dix titres. Cœur en compote donc, mais cerveau en ébullition, Avi Buffalo a peaufiné des chansons folk rock au cordeau. D'une culture et d'une science rares aujourd'hui, Zahner-Isenberg a la politesse d'écrire des chansons qui



tiennent debout tout en montrant une certaine inclinaison pour les accords et arpèges sophistiqués. Les mélodies sont richement habillées, de guitare électrique véloce, de basse bien sentie, de chœurs gracieux, de claviers modernes et vaporeux. Ceux qui sont sensibles à la belle musique qui se pratique outre-Atlantique (Neil Young, les Beach Boys fin sixties ou les moins antiques Mercury Rev et My Morning Jacket) verseront leur larme tout du long, de "So What" au crescendo final grandiose de "Won't Be Around No More". Entre-temps, "Can't Be Too Responsible", la ballade "Overwhelmed With Pride"(une ballade) ou le classique instantané "Memories Of You" atteignent l'excellence. Il faut préciser que Zahner-Isenberg chante d'une voix haut perchée, au falsetto délicat mais jamais irritant. C'est concis (35 minutes), beau, référencé mais pas poussiéreux. Les smileys cœur vont fleurir, à juste titre. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Karen O

"Crush Songs"

CULT/ PIAS

Oh ouais, bonne nouvelle, Karen O sort son premier vrai album solo. Après l'histoire de "KO At Home" prématurément filtré sur internet en 2006, et une chanson lunaire nommée l'année dernière aux Oscars pour le film "Her", la chanteuse s'épanche pudiquement avec la bande-son d'une croisade sans fin pour l'amour, sur ce carnet intime aux sentiments qui font des taches et aux ratures assumées. Elle qui se voyait *"plus grosse que le son"*, se love aujourd'hui sur le canapé, avec quinze petites vignettes écrites quand elle avait vingt-sept ans, entre le premier et le deuxième album des Yeah Yeah Yeahs. Enregistrées sans artifices sur la table de cuisine, posées là comme des bouts de morceaux lo-fi, ces *"Chansons du Béguin"* évoquent parfois l'univers de Daniel Johnston ou même d'Emily Kokal, et font pleurer sans oignons. "Ooo" annonce la couleur pastel. Avec moins de jappements qu'avec son groupe rock, mais des voix surnaturelles et une sensibilité désillusionnée, Karen O chante haut et bien ses ex (Angus, Spike...), avec une guitare acoustique désaccordée. L'imbécile aura beau regarder le doigt, il ne trouvera pas ici de "Moon Song" à contempler, mais des titres comme "Rapt", "Body" ou la reprise d' "Indian Summer" des Doors qui sonnent toutes

mieux que ça. Sur le label Cult de Julian Casablancas (Albert Hammond Jr, Cerebral Ballzy, Rey Pila),"Crush Songs" sort d'abord en vinyle coloré en édition limitée avec dessins et notes écrites à la main de la chanteuse, et s'adaptera ensuite à n'importe quel réseau téléphonique. Des chansons prennent date sur ce voluptueux classique des temps modernes. L'amour, il n'y a que ça de vrai. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

The Magic Numbers

"Alias"

CAROLINE/ UNIVERSAL

L'air de presque rien puisqu'ils sont d'un naturel plutôt discret, ça fait douze ans que les Magic Numbers exsudent une sorte de pop-rock savoureux aux mélodies graciles et arrangements chargés de sens. Après trois albums sur Heavenly (distribués par feu EMI), les frères et sœurs (quatre membres, mais seulement deux noms de famille) se retrouvent chez Caroline, et "Alias" est un peu leur nouveau départ. D'emblée, ils mettent la barre très haut, les trois premiers titres de l'album s'avérant plus riches et imaginatifs que la totalité des chansons nouvelles parues outre-Manche cette année. Avec des guitares portées par la brise, des harmonies vocales qui (comme celles des Beach

Boys) doivent beaucoup aux liens du sang et une production remuante assumée par le leader/ *magicien* Romeo Stodard, "Wake Up", "You K(n)ow" et "Out On The Streets" stimulent tellement de sens laissés en jachère qu'on doit se pincer pour y croire. "Shot In The Dark", single annonciateur, sonne un peu comme si Fleetwood Mac avait autorisé Neil Young, période *Cheval Fou*, à jouer dans sa cour : le solo de la fin déchire, tout simplement. Hommage à cœur ouvert, "Roy Orbison" résonne, comme une cathédrale, de ces bonnes vibrations que Brian Wilson maîtrisait dès le milieu des années 60. "Though I Wasn't Ready", limite *bachar(ah)ien*, et "END", disco-subtil comme aucun titre de Daft Punk, confirment que ces Anglais brinquebalés depuis l'enfance (Trinidad et New York avant Londres pour les Stodard) sont ouverts à toutes les belles suggestions que seule une inspiration sans limite est capable de souffler à l'oreille des bien-entendants. ✪✪✪✪

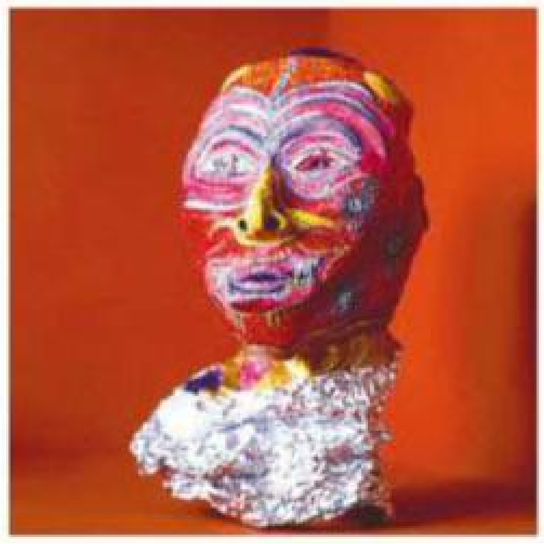
JEROME SOLIGNY

The Wytches

"Annabel Dream Reader"

HEAVENLY/ PIAS

Les Britons de Heavenly Recordings ont décidemment le nez creux ces temps-ci : après avoir successivement déniché Toy, Charlie Boyer And The Voyeurs et Temples, voici qu'ils nous amènent encore de nouveaux prodiges… The Wytches, donc, est un trio de jeunes gens aux longues tignasses qui s'ennuyaient ferme sur les plages de Brighton et qui eurent la riche idée de fomenter un garage-rock teinté de grunge et de psychédélisme, à la fois lugubre et accrocheur, qu'ils nommèrent *surf-doom*. Rapidement repérés, les garnements eurent le privilège de pénétrer dans l'antre analogique des studios Toe Rag (où "Elephant" fut couché) afin d'y capter, avec l'aide de l'ex-Coral Bill Ryder-Jones, ce premier opus garanti sans artifices, ni synthétiseur. Qu'entend-on donc ici ? La voix aigüe, mi-scandée, de Kristian Bell, qui évoque Jack White mais qui est capable de radicalement s'écorcher — le fantôme de Cobain rôde souvent, comme sur "Wire Frame Mattress" — ainsi qu'une guitare folle, aux sons étranges, ciselant de mystérieux motifs orientaux ("Digsaw", "A Robe For Juda") et dont les trémolos rappellent parfois The Misunderstood. Un écrin musical fort adapté à l'imagerie horrifique originale (clowns grimaçants, travestis, mort-vivants, strangulation) développée



par les trois jeunots qui font par ailleurs preuve d'une maturité musicale ahurissante. On retient, avec un émoi certain, l'apocalyptique "Fragile Male" et son final hurlé, la gothique "Burn Out The Bruise", la ballade catatonique "Wide At Midnight" et enfin "Track 13", ultime offrande folk façon "France" des Libertines, belle à pleurer. Excellent de bout en bout, "Annabel Dream Reader" est, sans contestation possible, un premier coup de maître. Balaise. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Disques pop rock

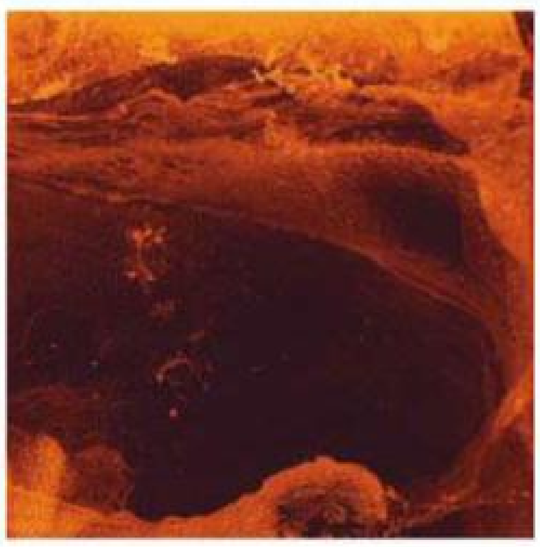
Interpol
"El Pintor"
PIAS

On croyait l'affaire pliée, après le départ de Carlos Dengler il y a quatre ans. Le groupe, sans trouver son remplaçant, a pourtant acquis depuis le statut de valeur sûre dans les festivals du monde entier et attire toujours autant de monde. Paul Banks a d'ailleurs enregistré avec brio toutes les parties de basse sur ce nouvel opus. Moins inégal que l'album homonyme de 2010, les musiciens semblent revenir aux fondamentaux. Dès la première note, on reconnaît le son caractéristique des New-Yorkais. Il faut attendre la deuxième écoute pour prendre conscience de la qualité de ces chansons. Malgré le côté frontal et sans fioritures des arrangements, les mélodies sont loin d'être évidentes. La nouveauté vient surtout des voix.

Paul Banks est moins timoré et chante même parfois dans les aigus (l'excellent "Everything Is Wrong"). Les chœurs sont très présents et plus francs du collier. Sur "Same Town New Story", le lick de guitare arabisant hypnotise alors que le rythme repose sur un pied, la batterie n'apparaît que sur la conclusion comme un disco trop lent. Tous ces détails montrent qu'après quinze ans de carrière, le groupe a encore beaucoup à dire, et il le fait avec classe et subtilité. Le magistral "Tidal Wave", sans aucun doute le titre le plus fort du disque, aurait pu être sur son brillant deuxième album. Contrairement à d'autres formations qui finissent par saturer de leur propre musique, et font croire à un pseudo-renouvellement créatif en singeant les Talking Heads, les membres d'Interpol ne se lassent pas de faire du Interpol. C'est pour ça qu'on les aime. ✪✪✪✪
BRIAG MARUANI

LA Hell Gang
"Thru Me Again"
IN THE RED/ DIFFER-ANT

Un vent cosmique souffle sur le Chili depuis quelques années. Folkazoïd, WatchOut!, The Holydrug Couple, The Ganjas... nombreux sont les groupes de Santiago qui agitent la scène psychédélique internationale et ont signé sur les labels américains qui éclairent l'underground (Sacred Bones, Hozac, In The Red). Parmi eux, le trio LA Hell Gang, trio aérien qui convie au voyage intérieur sur son deuxième album aux effluves de mescaline. Ces gaillards ne sont pas des inconnus : le leader du groupe KB Cabala et le batteur Nes officient également chez les shoegazers de Chicos de Nazca, un des groupes les plus passionnants de cette scène. Nes est en outre le patron du label Blow Your Mind, découvreur de talents et homme à tout faire de cette scène bourgeonnante. Sur "Thru Me Again", LA Hell Gang envoie un rock psychédélique lancinant qui installe un climat aussi menaçant que le blaze du groupe. Portées par une basse hypnotique qui guide les mélodies, les chansons de LA Hell Gang sont des divagations hallucinées qui s'étirent parfois sur des trips de huit minutes ("The Beginning Remains The End", "What You Want You Got It"). Slowdive n'est pas loin ("Her Way Has Come"), Spacemen 3 période "The Perfect Prescription" non plus ("So High"),



tout comme les Black Angels mystérieux des débuts ("Inside My Fall"). Si les grands espaces californiens ont inspiré de nombreux groupes en quête d'illumination intérieure autant que d'exaltation lysergique, il semble qu'Atacama, désert à très haute altitude où la NASA teste ses robots avant de les envoyer sur Mars, a trouvé avec LA Hell Gang ses meilleurs ambassadeurs. ✪✪✪✪
ERIC DELSART

Angus & Julia Stone
"Angus & Julia Stone"
DISCOGRAPH

Sincèrement, on imagine mal Rick Rubin se fourrer, tout seul comme le grand qu'il est, dans une quelconque galère. Plus exactement un gamin, le producteur de Beastie Boys, Johnny Cash, Donovan ou Adele, également fondateur de labels (Def Jam, American), ne travaille plus qu'à la carte et n'investit son temps que dans des projets auxquels il croit et dont il lui arrive d'être l'initiateur. C'est le cas du troisième album de ce duo australien dont le tube "Big Jet Plane" a fait le tour du monde en 2010. Frère et sœur, les Stone avaient ensuite décidé de voler de leurs propres ailes (se consacrant à leurs carrières solo respectives) et l'idée de réenregistrer ensemble leur aurait été soufflée par Rubin, un fan.

Persuasif dans son genre, il a convoqué Angus et Julia dans son studio californien, pensant que la magie allait opérer. C'est le cas sur le plan sonore : sorcier barré dans sa tête et lorsqu'il tripote les potards, le producteur a confectionné une ambiance folk décalée, striée d'éclairs blues pâle et de rock réverbéré, assez proche de celle de la jeune scène psyché de San Francisco. Seulement, et c'est trop bête, "Angus & Julia Stone" ne croule pas sous les grandes chansons. Quel dommage ! "My Word For It" est sympathique, "Heart Beats Slow" est à deux doigts de le faire, "Wherever You Are" est délicate comme ses arpèges et "Little Whiskey" part d'un bon sentiment. Mais Rubin a eu beau soigner l'emballage, l'album n'est pas à la hauteur de ses promesses. Lorsqu'on est là où Angus et Julia sont assis sur la pochette (le Griffith Observatory ? Mulholland Drive ?), on rêve aux grandes choses qu'on fera un jour. Le tout est de les porter en soi et savoir les sortir au bon moment. ✪✪
JEROME SOLIGNY

Body Count
"Manslaughter"
SUMERIAN

Tac tac badaboum, pas eu le temps de le voir sortir que Body Count rentre à la maison par la fenêtre. Fort pris par ses activités TV ("New York - Unité Spéciale"), Ice-T revient après huit ans de silence réactiver son projet metal provocateur en compagnie du guitariste Ernie C, et son sens du riff hérité de Tony Iommi et Tom Morello. "Manslaughter" renoue avec le meilleur du groupe, à savoir le premier album et "Cop Killer " en 1992. Dès le redoutable "Talk Shit, Get Shot" qui ouvre l'album, Body Count pousse au crime en remettant brutalement les pendules à l'heure. Le quotidien n'a toujours rien d'un conte de fées, le groupe sait de quoi il parle, et plusieurs de ses membres sont morts en cours de route. Body Count livre un trash metal outrancier, et évolue dans un univers grindhouse extrême qui s'adresse aux gamins de la rue, pas aux hipsters, ni aux gens des maisons de disques ou aux parents censeurs. Ice-T reprend "99 Problems" à Jay Z (qui se l'est un peu vite approprié) et réactualise "Institutionalized" de Suicidal Tendencies. Dénonçant pêle-mêle *pussyfication* des hommes et *kardashianisation* du hip hop, s'en prenant aux blogs, aux *vegans* et à tous ceux qui n'en glandent pas une, Ice-T prend plaisir à mettre un doigt

là où ça fait mal. Les pisse-froid n'auront que l'embarras du choix pour lui reprocher d'être né, mais Body Count se contrefout des sens interdits et du musicalement correct. Bien sûr, il pourra sembler raide de s'avaler "Manslaughter" d'une traite, et l'abus de *"bitch"* s'avérera sans doute indigeste à certains. Nul n'est obligé d'adhérer. Pas interdit non plus de monter le volume en se marrant.
✪✪✪ 1/2
VINCENT HANON

StoreMags.com

Disques classic rock

Johnny Winter

"Step Back"

MEGAFORCE/ MODULOR

Ce n'est pas le plus connu des noms de la guest-list, mais sûrement le plus important. Voilà presque dix ans que le guitariste Paul Nelson — ici producteur — arracha Johnny Winter des griffes d'un manager-vautour aux fins de réhabiliter sa santé, son nom et sa musique. Le départ de Winter le 17 juillet dernier dans une chambre d'hôtel de Zurich aura ainsi été précédé d'une quasi-décennie de come-back avec, notamment, une anthologie en début d'année, un documentaire à venir et deux albums studio. "Step Back" reconduit la formule de "Roots" (2011) avec une liste d'invités encore plus impressionnante (et une vilaine pochette). Parmi les pairs de Winter : Eric Clapton, Billy Gibbons, Leslie West, Dr John. Parmi ses disciples, Joe Perry,

Brian Setzer, Joe Bonamassa (très claptonien sur "Sweet Sixteen"), Ben Harper ou, donc, Paul Nelson. Loin de se laisser voler la vedette, Winter s'octroie le chant lead — la voix est rauque, méconnaissable mais suffisamment puissante et expressive — et tous les premiers solos de guitare, réjouissants : le Texan avait retrouvé son équilibre entre ventilation de notes façon mitraillette et articulation limpide — l'hyper-vélocité en moins, certes, mais quelle importance ? Le répertoire lui permet d'évoluer dans ses terres de prédilection : Chicago blues (l'essentiel de l'album), rhythm'n'blues cuivré (parfaits "Unchain My Heart" de Ray Charles et "Blue Monday" de Fats Domino), rock'n'roll à la dynamite ("Long Tall Sally", "Who Do You Love") et Delta blues ("Death Letter" de Son House). Loin d'écorner la légende, cet ultime tour de piste avive un peu plus l'aura de celui qui restera comme le guitar hero archétypal du blues-rock américain. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Brian Setzer

"Rockabilly Riot !"

SURFDOG

Le concept de cet album est aussi simple que la musique qu'il renferme : faire des chansons originales à partir de toutes les connaissances accumulées par Brian Setzer depuis le jour où l'homme est tombé dans la marmite de la potion magique du rockabilly. En douze titres pied au plancher, le maître mot de "Rockabilly Riot !" est *influence* tant les emprunts revendiqués sont évidents — et volontairement mis en avant, pour rappeler aux foules l'existence de tout un tas de pionniers importants qui ont contribué à façonner le guitariste d'exception qu'est Brian Setzer. Enregistré à Nashville par Peter Collins, un Anglais, "Rockabilly Riot !" possède un son puissant qui peut passer pour une bonne extrapolation de ce que Sam Phillips aurait pu faire avec la technologie du siècle suivant. Enregistré live d'un bout à l'autre à l'exception de la voix, cet album revendique l'essentiel du rockabilly : une simplicité technique au service d'un rythme soutenu dont le but unique est de pousser l'auditeur à s'agiter dans tous les sens. Largement influencé par Buddy Holly, Carl Perkins, Johnny Horton, Cliff Gallup, Tommy Sands et consorts, Brian Setzer revendique l'intégralité de l'héritage et n'hésite pas une seule seconde dès qu'il s'agit d'enchaîner les riffs des grands anciens

pour les remettre au goût du jour. A l'écoute de "Let's Shake", "Vinyl Records", "What's Her Name" et "Stiletto Cool", il sera dur pour l'auditeur de ne pas user les semelles de ses *blue suede shoes* en restant de marbre tant le résultat déchire sa petite maman. Le rockabilly est une musique toujours d'actualité et cet album en est la démonstration massive attendue depuis longtemps. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Tom Petty & The Heartbreakers

"Hypnotic Eye"

WARNER

On ignore si le chiffre va porter bonheur à Tom Petty et ses Heartbreakers en termes de ventes, mais ce treizième album (abstraction faite ici de ses disques plus ou moins solo puisque enregistrés avec des membres du groupe, dont le fidèle guitariste/ partenaire Mike Campbell) depuis l'homonyme merveille de 1976, est une indubitable réussite. David Fricke, haute plume amie de la bande, l'a d'ailleurs crié sur le toit de Rolling Stone dès la fin 2013 : après en avoir écouté les onze titres, il laissait carrément entendre que "Hypnotic Eye" renvoyait aux débuts de la formation. A la moitié des années 70 exactement, lorsque le Floridien et ses compagnons d'aventure décidèrent d'aller la tenter

avec panache à Los Angeles, là où le rock qu'ils aimaient se tramait alors. En trente-huit années de gloire, Petty n'a rien inventé, mais a tout fait mieux que ses rivaux. Comme dans "You're Gonna Get It" et "Damn The Torpedoes", il brille ici par son talent de songwriter vif et concis ("Sins Of My Youth", "All You Can Carry") et par sa faculté à ponctionner les genres (blues, folk, jazz...) et à leur insuffler un élan rock auquel la coproduction de Ryan Ulyate rajoute ici du poivre. Guitares vipérines au poing et morve au bec, les Heartbreakers 2014 balancent tout dès "American Dream Plan B", dont "Forgotten Man", "Faultlines" et "U Get Me High" frisent l'excellence. Jamais pris en défaut depuis "Strangered In The Night", les musiciens soutiennent l'affaire avec dextérité et enthousiasme, rappelant à ceux qui pensent que le classic rock US se résume à Springsteen et son E Street Band, qu'ils ont misé sur le mauvais cheval et se mettent le sabot dans l'oreille. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Robert Plant

"Lullaby And The Ceaseless Roar"

NONESUCH

Le chanteur retrouve après dix riches années les musiciens de Strange Sensation. Le groupe se fait maintenant appeler The Sensational Space Shifters. Il comprend désormais le batteur Dave Smith, et surtout le virtuose Juldeh Camara, maître du ritti, violon traditionnel à une seule corde. Le Gambien collabore depuis plusieurs années avec le guitariste Justin Adams, et Plant les avait déjà rejoints sur scène. Cette nouvelle formation marque le retour de Plant à son obsession pour la musique africaine. Si "Band O Joy" à une seule exception ne contenait que des reprises, ce nouvel album est constitué de morceaux originaux avec deux adaptations d'airs traditionnels. L'ensemble des musiciens sont crédités pour chaque chanson. Dès le premier titre, "Little Maggie", on pense à Peter Gabriel pour le côté world music modernisée, et le traitement sonore sur les rythmiques. Le ritti se mêle tellement bien aux instruments occidentaux qu'on croit parfois entendre un violon irlandais. La palette vocale de Plant semble encore s'enrichir avec sa volonté de ne jamais forcer. Si certains jours la puissance dont il faisait preuve dans sa jeunesse peut lasser, on ne peut être qu'émerveillé par la douceur de sa voix à l'écoute de "Pocketful Of Golden", titre majeur de ce nouveau disque avec le

plus léger mais entêtant "Somebody There". Les guitares sonnent aussi merveilleusement bien (le très beau solo sur "Turn It Up") mais rappellent à quel point Plant a tiré un trait sur le rock dur. Le vocaliste légendaire accepte de vieillir et ne cherche pas à courir après l'image de dieu du rock qu'il incarnait dans sa jeunesse. Ceux qui espèrent désespérément une reformation du Zeppelin ne méritent même pas d'écouter cet album. ✪✪✪✪

BRIAG MARUANI

VERYCORDS présente

PAUL PERSONNE

NOUVEL ALBUM

PUZZLE 14

SORTIE LE 29/09/14

DISPONIBLE EN 3 ÉDITIONS :
• Édition limitée CD + DVD, à trouver : 2 tickets or pour assister à son concert à l'Olympia le 20/01/15
• Double vinyle
• Cristal

GIBERT JOSEPH · STARTER · GUITAR

VERYCORDS.COM VERYCORDS

Disques français

Christine And The Queens

"Chaleur Humaine"

BECAUSE MUSIC

Après la sortie de trois EP et un passage remarqué aux Victoires de la Musique, voici l'heure du premier album pour Christine And The Queens, pseudonyme derrière lequel officie une jeune chanteuse fascinée par la provocation queer et la confusion des genres. Résolument bilingue, elle a donné pour l'occasion la priorité au français sur l'anglais (sans hésiter à mélanger les deux dans un même texte) et a peaufiné les onze morceaux à Londres, en confiant la réalisation à Ash Workman (Metronomy). Elle a mobilisé deux multi-instrumentistes pour donner toute sa force à un minimalisme instrumental qui se situe au carrefour de l'analogique et de l'électronique et sait trouver la bonne distance entre ces deux pôles

grâce à sa cohérence affûtée. L'influence de Björk est évidemment très présente tout au long du disque, les morceaux d'ouverture évoluent dans un univers trip-hop feutré et raffiné ("It", "Saint-Claude"), et la suite privilégie les ambiances atmosphériques ("Narcissus Is Back", "Ugly Pretty"), mais le disque trouve véritablement ses marques personnelles en défendant une sorte de chanson française new look ("Half Ladies", "Chaleur Humaine") et surtout en imposant des mélodies au charme conquérant : "Christine" et "Science-Fiction" impressionnent par leur douceur offensive, leur parti pris dansant tout en nuances lancinantes et leur production inventive qui donne la mesure d'une séduction vocale irrésistible. La reprise réussie des "Paradis Perdus" de Christophe relève alors de l'évidence : par-delà l'hommage à l'un de ses maîtres, Christine en profite pour convaincre, preuve à l'appui, qu'ils partagent la passion d'un même esthétisme musical. ✪✪✪

H.M.

La Position Du Tireur Couché

"Chic"

PULCOPOP

Après un premier essai remarqué en 2005, La Position Du Tireur Couché avait disparu des écrans radars, mais son nouvel album, neuf ans plus tard, révèle qu'il ne s'agissait pas d'un one-shot. Le quintette de Clermont-Ferrand cultive toujours ses fondamentaux : pop sixties, souvenirs yé-yé, élégance et dérision. Il opte pour une concision rigoureuse (dix titres en moins de trente minutes sans remplissage ni étirement injustifié) et collectionne les tubes en puissance avec une facilité déconcertante, au gré de mélodies mutines et de refrains enthousiasmants. Exclusivement francophones, les textes pétillants constituent un modèle du genre et sonnent avec une aisance remarquable pour raconter de petites histoires décalées pleines de fraîcheur où l'on croise aussi bien Sinatra que Marvin Gaye ou des clins d'œil à Gainsbourg : dans cette célébration d'un art de vivre fantasmé, le kitsch est cultivé comme un art, au diapason du parti pris musical et vocal. Les deux voix, masculine et féminine, se renvoient la balle et affirment leur complémentarité, entre néo-Bardot sexy et crooner nonchalant, pour habiter une pop légère et langoureuse dans laquelle Lee Hazlewood demeure le modèle

absolu et revendiqué. Car, sous leurs oripeaux de plaisantins, les *tirailleurs* ont de solides références, ce qu'illustre leur reprise iconoclaste de "Femme Fatale", susceptible de faire hurler les tenants du bon goût rigidifié : ils ne se contentent pas de s'attaquer à ce classique du Velvet Underground mais le mitonnent à leur sauce, en l'adaptant en français et en proposant une relecture primesautière bien éloignée de son aura ténébreuse et intello. Pari culotté mais pertinent et très... chic. ✪✪✪✪

H.M.

Flyin' Saucers Gumbo Special

"Swamp It Up !"

QUART DE LUNE/ SOCADISC

La Louisiane, c'est toujours le bordel. Une pagaille de styles impossible à caser dans un Mendeleïev de la nomenclature musicale, sauf à considérer qu'elle est le tableau à elle seule. Or les Saucers revendiquent presque toute la Louisiane. Ils ont un style urbain : cette soul aux nervures funky, et un profil rural : ce rock'n'roll aux arrondis tropicaux. Substrat country obligé, régionalisme zydeco, inévitables flammèches de rockabilly, de cajun, et ripostes de la *second line* en *call & response*. Les Wild Magnolias et Dr John dans le chargeur, ils arrangent cet appareil sur une architecture orchestrale tracée au micron, avec une production fluide et légère même quand les mouvements sont roboratifs :

il y a des chœurs et des cuivres. Le vitrail monte doucement en splendeur, une touche sensuelle après l'autre, dans les ambivalences de la fête, flambées de joie et poches de tristesse. Les Saucers le polissent de leurs mélodies trébuchantes, de leurs delays d'harmo, d'accordéon, de piano. Ils ont des invités plein la cale, dont Jimmy Burns qui aurait enregistré le dernier blues du XX^{e} siècle, et Sugaray Rayford, *"le dernier blues shouter du circuit"*. Ils reprennent "Rainy Night In Georgia" (la tristesse) de Tony Joe White et "Pray For Your Daughter" (la joie) d'Andre Williams. Celle-là, Sugaray n'aurait jamais osé la chanter dans son propre pays. Depuis le Grand Ouest où le noyau dur fait son calcium, les Saucers tirent leur 2^{e} soucoupe immatriculée *Gumbo Special*, une extension qui marquait l'embarquement de la *squeeze box* à bord (accordéon). C'est de la belle cuisse, une cuisse d'hippodrome. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Boogers

"Running In The Flame"

AT(H)OME/ WAGRAM/ BELIEVE

L'ouverture alerte est placée sous le signe de la power pop ("Nerves") avant d'embrayer sur une fusion entre hip-hop et rock à guitares ("The Big Summer") puis de virer vers la pop indie avec un soin particulier accordé à la voix et aux chœurs ("I'm There"), de marquer une pause avec une charmante ritournelle en demi-teinte ("Oh My Love") et de durcir le ton à nouveau ("Showtime"). On pourrait être quelque peu dérouté si on ne sentait pas derrière ces variations une force de conviction qui balaie toutes les réticences sur son passage. Boogers fourmille d'idées qu'il secoue au shaker pour concocter des disques ébouriffants où les influences se bousculent en traquant les hits potentiels. Cet ancien homme-orchestre tourangeau ne s'est jamais remis de sa plongée dans la power pop (via Weezer), ni de ses amours indie, ni de sa passion pour Gorillaz. Pour son troisième album anglophone (à l'exception du trépidant "Dis-Moi Pourquoi"), il poursuit de plus belle sa croisière iconoclaste vers diverses contrées musicales en s'inventant une sorte de juke-box idéal. La cohérence de l'ensemble est assurée par sa voix résolument plaisante et la manière dont il cultive les mélodies avec un soin maniaque. D'ailleurs, il assume les ruptures de ton avec une assurance qui n'a d'égale que

son art de la concision (onze morceaux en trente-trois minutes). Ce touche-à-tout surdoué est un véritable orfèvre qui donne l'impression de pouvoir se permettre les grands écarts que d'autres n'oseraient pas et de cultiver l'excellence sous ses multiples facettes, portant l'estocade finale avec un hymne dance obsédant ("Don't Want Me"). ✪✪✪✪

H.M.

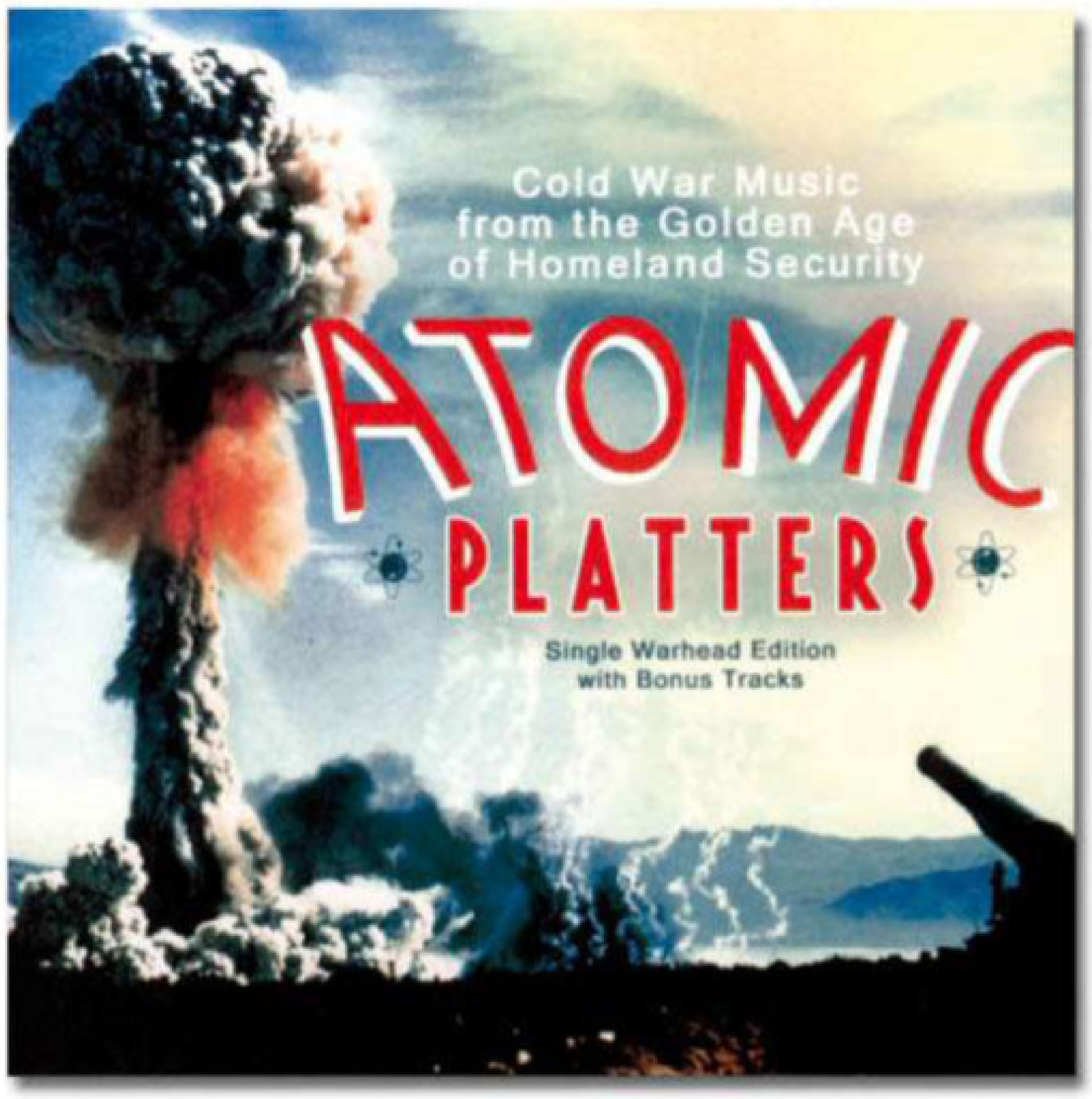
En pleine tornade

Procol Harum
"INSIDEOUTSIDE – THE VERY BEST OF LIVE & IN THE STUDIO"
Metro Select

Un double best of consacré à ce groupe étrange, c'est une bonne idée. Mais choisir de proposer un CD en studio et un autre en public, c'est déjà moins heureux. Surtout lorsque certains des morceaux emblématiques de Procol Harum ("A Salty Dog", "Homburg", "A Whiter Shade Of Pale", "Conquistador") ne sont présentés qu'en version live, et surtout lorsqu'on constate que certaines de ces prestations datent des années 90 et 2000, c'est-à-dire pas vraiment l'âge d'or du groupe... Dommage.

"Troubadours"
"FOLK AND THE ROOTS OF AMERICAIN MUSIC PART 1", "PART 2", "PART 3", "PART 4"
Bear Family

Du lourd : quatre volumes de trois CD chacun dévoués à la scène folk, depuis ses précurseurs jusqu'à ses suiveurs et réformateurs. L'intérêt de la chose est que les concepteurs ont vu large, ce qui était la meilleure chose à faire : outre les classiques Carter Family, Lead Belly, Josh White, Woody Guthrie, etc, on trouvera également Jerry Jeff Walker, Tim Buckley, les Byrds, John Prine, Kris Kristofferson, Mickey Newbury, John Denver et d'autres nettement moins connus. Excellent travail, et masterings superbes.



"Atomic Platters"
Bear Family

Trente-deux chansons inspirées par la bombe atomique ! Paranoïa, effroi, mais aussi quelques bonnes blagues : "You Hit Me Like An Atomic Bomb" de la cochonne Fay Simmons, "Jesus Hits Like An Atom Bomb" de Jackie Doll And His Pickled Peppers (sans doute aussi cochons, mais versés sur les petits enfants), "Thirteen Women (And Only One Man In Town)", "Fallout Sheleter" de Peter Scott Peters, "Uranium Fever" d'Elton Britt ou "Radioactive Mama" de Sheldon Allman, le tout entrecoupé de spots radio de l'époque assez flippants, dont un de Groucho Marx très intéressant. Excellent.

"Beat Mit Tempo"
"1", "2"
Bear Family

Une affaire sympathique pour les amateurs de curiosités un peu marrantes : deux anthologies (plus de 30 titres chacune !) réunissant la crème du label allemand Tempo. Plein d'obscurs groupes teutons reprenant en anglais les tubes du moment. Parmi eux, les Beat Kings émergeaient avec des reprises de "Summer In The City", "Waterloo Sunset", "All You Need Is Love", "A Whiter Shade Of Pale", "Penny Lane", "Groovin' " tout à fait honorables quoique ultra fidèles aux originales. Les Venture Five, eux, étaient nettement plus drôles : leur version de "Juanita Banana" avec un fort accent teuton est inoubliable.

"Step Inside My Soul"
"RARE 70'S AND MODERN SOUL"
Cree/ Bear Family

Un CD réunissant des titres soul seventies ultra-rares du label Polydor. Le tout réparti entre 1973 et 1980, c'est évidemment ultra suave et funky, avec cordes et synthés, parfois pas très éloigné du disco. Parmi ces gens

méconnus, Mojoba, Alvarez, Prime Cut, Vaneese & Carolyn, et, tout de même, un morceau de Sam Dees ?
Très cool mais un peu dégoulinant.

"Wheedle's Groove Seattle Funk"
"MODERN SOUL & BOOGIE VOLUME II 1972-1987"
Light In The Attic

Dans le même registre de ce que les Anglais nomment *modern soul*, dix-huit

raretés venant de la région a priori pas très connue pour le genre de Seattle. Globalement très funky mais assez lisse, le genre est à déconseiller aux amateurs de deep soul sudiste. Pour le reste, c'est assez amusant et gentiment déluré. Le tout, il va sans dire, est excessivement rare.

"Calypso Craze"

"1956-57 AND BEYOND"

Bear Family

Pas sûr que les lecteurs de Rock&Folk soient prêts à dépenser une fortune pour ce coffret de 6 CD de calypso (surtout alors qu'on avait recommandé dans ces pages une excellente compilation beaucoup moins coûteuse réalisée par Soul Jazz), mais l'objet est tellement beau qu'on est obligé de le signaler à ceux qui auraient les moyens de se le procurer. Le livre format 33 tours qui fait office de livret dans les coffrets Bear Family est l'un des plus somptueux qu'on ait vus chez eux — une féerie fifties exotique — quant à la musique, c'est beau, joyeux, désuet. Bref, à découvrir.

Cardinal

"CARDINAL"

Fire

Après l'aventure des Moles, Richard Davies s'acoquinait avec le trompettiste indé Eric Matthews le temps d'un unique album sous le nom de Cardinal.

En 1994, en pleine tornade grunge, les deux hommes sortaient donc ce bel album réunissant leurs obsessions : les Bee Gees sixties, The Left Banke et Burt Bacharach, entre autres artisans doués pour les mélodies et les arrangements néo-baroques. Une petite perle de pop à l'ancienne, qui ressort aujourd'hui bardée de raretés et d'inédits.

The Alan Parsons Project

"THE COMPLETE ALBUMS COLLECTION"

Sony

Tremblez jeunesses ! Voici le projet d'Alan Parsons, et ce n'est pas une mince affaire : dix albums carrément, plus, on se pince, l'inédit qu'on attendait tous, le disque "The Sicilian Defence" (ronfle, ronfle...). Dès le premier album, intitulé "Tales Of Mystery And Imagination

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Dan Baird and The Homemade Sin
"Circus Life"
Jerkin' Crocus Promotions Ltd

Dan Baird et ses Homemade Sin remontent sur scène pour notre plus grand plaisir et un nouveau brulôt audio. Si on doit un jour parler du retour du Rock' n' Roll, il faudra compter sur lui et sa bande. Un chapitre s'ajoute à son actif, aussi brillant que les précédents. Digne successeur d'un Chuck Berry ou des Rolling Stones, le groupe signe un joyau qui se distingue par sa simplicité et son efficacité. Un véritable storyteller, vous dit-on, doublé d'un maître de la guitare au sens aigu du riff accompagné par une rythmique des plus efficaces, comme s'ils avaient joué ensemble toute leur vie ! Ce qui est le cas en fait.

Dan Baird et les Homemade Sin c'est trois-quart des Georgia Satellites: Dan Baird pour le chant et la guitare, Mauro Magellan à la batterie et Keith Christopher à la basse et un échappé des Jason and the Scorchers en la personne de Warner E. Hodges parfait complément guitaristique. Des duels de guitares dignes des meilleurs solis de Lynyrd Skynyrd ou AC/DC égrènent ce "Circus Life".

Les Georgia Satellites c'est l'histoire classique du groupe de rock qui écume les clubs, joue trois sets tous les soirs, sept jours sur sept, enregistre trois albums pour le mythique label Elektra Records après avoir été découvert et médiatisé par un label indépendant anglais. Comme quoi, on peut bouffer de la viande cuite à l'eau et avoir du goût !

Et puis l'implosion, la continuité dans des carrières solo tout aussi pertinentes (Dan Baird signe sur le label de Rick Rubin Def American et revient au sommet des charts US avec le titre "I Love You Period"), des retrouvailles régulières, tout simplement parce que, outre une complicité musicale, l'amitié est de mise.

Dan Baird ne fait plus la couverture des magazines, et alors ? Il a le truc, il a l'envie et le Rock' n' Roll c'est ça. Comme à ses débuts, lui et ses compères écument les salles américaines et européennes (ce concert d'anthologie à la Flèche d'Or...). Il est loin des lumières des photographes mais toujours sous les lumières de la scène.

Dan Baird, véritable Monsieur Loyal du Rock' n' Roll, le crie haut et fort: les saltimbanques sont de retour. Et on aime ça. Point barre.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

PHILIPPE MANŒUVRE
PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*
EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM
EXCLUSIVITÉ FNAC
CLUB VINYL ®
fnac
OÜI FM
ROCK&FOLK
® un label Fnac

THE ROLLING STONES Vinyl 180 g
Un hommage aux pionniers du rock'n roll. Edité pour la première fois en couleur. Une qualité de son exceptionnelle. *«Une édition vinyl couleur exclusive Fnac – gris transparent.»*

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL
Green River
C'est le troisième opus du groupe de John Fogerty et ce sera fromage et dessert! Une pure merveille à couper le souffle.

DEXYS MIDNIGHT RUNNERS
Too-Rye-Ay
Une bouffée d'air frais. Kevin Rowland aime la musique noire, le folk gorgé de soul. Too-Rye-Ay en est le reflet. L'essai est réussi.

THE BLUES BROTHERS
Oui le R'n'B n'est pas cette soupe fadasse servie sur nos ondes actuellement. Du légendaire, du mythique, rien à jeter.

ROCK&FOLK OÜI FM fnac

Edgar Allan Poe", on voit qu'Alan Parsons et Eric Woolfson, qui ont monté ce *projet* en 1975, n'avaient pas grand-chose à voir avec les Ramones. Littéraires (donc prétentieux), ambitieux (donc ennuyeux), ces deux rosbifs avaient de grands plans en tête. Et leur truc a cartonné ! Qu'est-ce donc ? Un enfer de rock progressif tout en paroles pénibles et pochettes atroces (deux tendances courantes dans le prog). Y a-t-il quelqu'un pour s'enfiler cela aujourd'hui ? Mystère.

REM
"UNPLUGGED 1991 – 2001 COMPLETE SESSIONS"
Warner

Qui se souvient de REM, petit groupe indé mystérieux au chanteur geignard

Powder Monkeys
"SMASHED ON A KNEE"/ "TIME WOUNDS ALL HEELS"
Dog Meat/ Cargo

Beaucoup oublient aujourd'hui que le rock'n'roll est parfois un jeu dangereux. Powder Monkeys, l'un des groupes australiens les plus importants de ces vingt dernières années, en sait quelque chose. Aussi respecté dans l'underground que sous-estimé ailleurs, parce que souvent trop intense, le trio reste l'un des grands inconnus tombés au champ d'honneur. Désormais remasterisés et enrichis, "Smashed On A Knee" et "Time Wounds All Heels" constituent les deux premiers volets de sa féroce trilogie. Le groupe se forme en 1991, et écume les pubs où il se forge une réputation scénique sismique. Plus loin que Little Richard et The Stooges, influencé par des groupes comme Billy Thorpe & The Aztecs, Buffalo, AC/DC et Angel City, ainsi que par l'attitude post punk et le son hardcore des aînés locaux (The Birthday Party aux frères californiens Black Flag), Powder Monkeys ravive la flamme du rock'n'roll à Melbourne. Emmené par la voix bluesy au papier de verre du compositeur et bassiste Tim Hemensley, et par la Gibson/ Marshall frénétique de John Nolan, tous deux échappés de Bored!, le groupe s'adjoint les services du batteur Timmy Jack Ray, ainsi que d'un harmoniciste et d'un guitariste rythmique, rapidement écartés.

Le premier album est enregistré en 1993 avec l'aide de la légende garage rock Mike Mariconda (The Raunch Hands, Devil Dogs). "Another Nite In Hell" fixe l'heure et l'endroit sur boogie cradingue. Pas de quartier. De "Persecution Blues" à "Yin Yang", jusqu'à la reprise chaotique de "I Thank You" de Sam & Dave (un titre longtemps introuvable ici présent), le rock'n'roll se voit poussé dans ses ultimes retranchements. "*Brutalement intransigeant*", écrit Deniz Tek de Radio Birdman dans le copieux livret, avant d'évoquer l' *"essence"*. Le groupe était aussi en passe de signer avec le label de Rick Rubin, mais le deal n'aboutit jamais pour d'obscures raisons. En désespoir de cause, chacun des membres devient junkie, ce qui n'arrête pas Powder Monkeys qui sort "Time Wounds All Heels" en 1995, considéré comme le meilleur disque du désormais trio. Réédité pour la première fois en vinyle, ce deuxième album enregistré en trois jours dans les studios ABC est surtout celui qui s'approche le plus de l'intensité du groupe en concert. De "In The Doldrums" à "Wasn't Born Yesterday", en passant par "The Supernova That Never Quits" qui n'a rien à envier à Motörhead (dont le groupe reprend un titre en bonus), les morceaux coupent tous plus le souffle les uns que les autres. Hemensley s'y révèle parolier inspiré, et rend même hommage au Marquis de Sade sur "2000 Sins". Mais après un dernier album enregistré à Stockholm, le poète électrique meurt d'overdose en 2003, mettant un terme définitif aux activités du groupe qui, durant sa trajectoire de onze ans, n'a fait qu'une tournée en Europe (aux côtés de Wayne Kramer, The Nomads et Hellacopters) et n'a jamais joué en France. N'empêche, avec ces deux classiques indispensables à tout amateur de rock'n'roll haute énergie, Powder Monkeys a traumatisé du monde à Melbourne, et ce n'est que justice si l'onde de choc se propage ailleurs aujourd'hui.
VINCENT HANON

qui avait fasciné Philippe Garnier, François Gorin et d'autres gens de goût à ses débuts, avant de devenir une énorme machine au succès interplanétaire grâce au plus horripilant des tubes ("Losing My Religion") ? Sans doute quelques-uns qui seront éventuellement intéressés par ce double CD réunissant deux séances "Unplugged" enregistrées à dix ans d'écart. La première est naturellement la plus intéressante avec des versions non négligeables de "It's The End Of The World As We Know It (And I Feel Fine)", "Radio Song" et "Love Is All Around". Mais quand même, qu'est-ce que c'est bon de ne plus entendre ce couinement grinçant dès qu'on allume la radio...

Joe Satriani
"THE COMPLETE STUDIO RECORDINGS"
Sony

Pour achever cette rubrique assez minable par manque de disques dignes de ce nom, exceptionnellement ce mois-ci, nous ne parlerons pas de Deep Purple. Mais une autre punition est au rendez-vous : un coffret réunissant 14 albums plus un CD de raretés du guitariste au nom de pizzaïolo, Joe Satriani, l'homme qui faisait les belles heures de feu Guitare & Claviers... Mick Jagger, toujours expert en mauvais goût dès qu'il s'agit de s'habiller ou de travailler avec d'autres gens que les Rolling Stones, l'avait embauché pour une tournée au Japon alors qu'il défendait l'un de ses multiples albums solo grotesques (il semble que désormais, il se soit calmé de ce côté-là). Satriani, quant à lui, pratiquait avec un certain succès un genre tombé en désuétude depuis les années 60, le surf, Dick Dale et Duane Eddy : la guitare instrumentale. Le problème est qu'il avait le son ignoble des guitaristes de l'époque : tous voulaient faire sonner leur instrument comme un orgue à force de saturation, de compression, de tapping, de sweeping, de vibrating abusif, bref, de *masturbing* ultraviolent (avec, à la basse et à la batterie, les frères Bissonette, ça ne s'invente pas). A une époque, lorsqu'il avait encore des cheveux, Joe a même sorti un album nommé, carrément, "The Extremist", pour vendre sa daube metal FM, se prenant sans doute pour Sonny Sharrock, Eugene Chadbourne ou le neuneu de Sonic Youth Thurston Moore (qui faisaient également de la daube dans un genre différent quoique tout aussi vain à sa manière, mais de manière moins conventionnelle). Voilà, c'est plein de solos qui en jettent mais qui ne riment à rien... Ce brave gars — il est gentil, en vrai — semble avoir disparu des radars. Encore un coup de Poutine.

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

JERONIMO

Si la Mannschaft vient de décrocher sa quatrième étoile, on ne peut pas dire que, durant les fumantes seventies, la Germanie fut en reste en ce qui concerne la musique plombée. De nombreuses formations d'outre-Rhin ont ainsi conquis une réputation ultra-flatteuse, comme Blackwater Park, Night Sun ou encore les fameux Lucifer's Friend. Parmi ces groupes, Jeronimo, animé par le batteur/ chanteur Ringo Funk, connut les fastes de l'époque avant de s'abîmer brutalement.

Nous voilà donc au pays de la *Weissbier*, dans l'immédiat après-guerre. L'enfance de Ringo n'est pas des plus faciles : son paternel, soldat dans la Wehrmacht, a été fait prisonnier sur le front russe. Il est libéré en 1949, ce qui pousse la petite famille à repartir vers Rüsselsheim, non loin de Francfort, où l'homme s'échinait, avant le début du conflit, dans une usine Opel. Sur place, Ringo apprend le tambour grâce à la fanfare des pompiers locaux. A seize ans, il provoque son destin : ayant remarqué le tempo plutôt hésitant du marteleur d'un groupe nommé les Devils, notre jeune morveux lui pique littéralement sa place lors d'une pause, clamant qu'il est le meilleur, à la manière de Keith Moon chez les Who. Il est engagé illico. En parallèle, Ringo travaille comme laborantin chez Merck mais rêve d'un ailleurs plus haletant : dès qu'il le peut, il file vers Francfort, au club K52, où les amplis hurlent de dix-huit heures au petit matin. Le rocker en herbe se fait alors virer de son boulot, ce qui provoque l'ire de son père, au point qu'il doive fuir par la fenêtre. Direction les bars. Ringo se fait la paume avec les Kentuckys, puis Adam & Eve et enfin les Rollicks. Chez ces derniers, il rencontre un certain Rainer Marz qui aimerait lâcher ses baguettes, ainsi qu'un bassiste maigrichon nommé Gunnar Schäfer. L'opportuniste Ringo saute sur l'occasion. Le gang loue une bicoque et bricole une salle de répétition dans la cave, mais la vie en communauté se complique très vite à cause de l'immense clébard du claviériste, qui prend la mauvaise habitude de s'oublier dans toutes les pièces... Après s'être débarrassé de l'encombrant canidé (et de son maître), le trio, qui exhibe à présent de longues tignasses et d'épaisses bacchantes, se voit offrir l'opportunité de graver enfin un disque : son manager propose une reprise de "Heya", morceau de JJ Light qui cartonne outre-Atlantique. Les hirsutes jeunes gens acceptent et se renomment Jeronimo. Le single est capté en trois jours et, trois semaines plus tard, caracole en tête des classements en Allemagne, Suisse et Autriche. Conséquence : en 1970, Jeronimo est invité à asurer la première partie de Steppenwolf, alors en tournée chez les Teutons. Lors de la première date à Essen, le public, hystérique, envahit la scène... John Kay est furieux et pose un ultimatum aux organisateurs : pour la suite, ce sera Jeronimo ou le Loup des Steppes. Il faut alors déployer des trésors de diplomatie pour convaincre le susceptible chanteur de poursuivre l'aventure. Le festival de Cologne de 1970 est la prochaine étape vers la gloire : les Jeronimo y côtoient rien de moins que les Kinks, Wishbone Ash et T Rex. A ce moment, le label Bellaphon leur propose ce deal fort séduisant : partager un album avec Creedence Clearwater Revival, une face chacun. L'affaire s'appellera

"Spirit Orgaszmus" et sera publiée sous une pochette osée devenue aujourd'hui une pièce très recherchée par les collectionneurs. Le succès est massif et Jeronimo en profite pour assembler "Cosmic Blues", son premier véritable album, qui ajoute six nouveaux titres aux six publiés précédemment. Il s'agit d'un disque spontané, d'une énergie jaillissante, dominé par la guitare acide de Marz, bien soutenue par une rythmique débridée. Stylistiquement varié, il oscille entre des reprises de rengaines pop faciles de la fin des sixties ("Na Na Hey Hey" et même "Let The Sunshine In") et proto-hard rock caverneux ("News", "Highjack"), proche de Blue Cheer.

Cet opus permet à nos trois hommes de mener grand train, tournant avec la crème du rock lourd de l'époque : Deep Purple, Black Sabbath et Uriah Heep. A ce moment, le guitariste Rainer Marz décide d'entreprendre une carrière solo, formant le groupe Marz. Il publiera un unique long format assez décevant, où l'on peine à retrouver la fougue du bretteur forcené de "Cosmic Blues". Grâce à une audition, Ringo et Gunnar dénichent le six-cordiste Michael Koch. Le tout nouveau studio Dierks (l'un des premiers à comporter seize pistes en Allemagne) à Stommeln est alors réservé pour la mise en boîte d'un nouveau long format, qui sort sous une pochette montrant le célèbre Geronimo. L'apport de Koch est immense : il s'impose en vrai *riffmeister* et développe un style ultra-efficace qui rappelle Tony Iommi, fait de riffs secs, mathématiques, et de soli étudiés. "Sunday's Child" ou "End Of Our Time" démontrent un songwriting d'airain, à la fois pop (pour les refrains) et mastoc (pour la rythmique), à la hauteur des tout meilleurs. Sur "Silence Of The Night", Gunnar mène la charge avec une ligne de basse sinistre tandis que Michael cisèle un phrasé lent, pesant. L'album tout entier est un chef-d'œuvre racé de hard rock, tout comme l'excellent single "Kind Of Feelin' "/ "Save Our Souls" paru en même temps. Deux ans plus tard, Jeronimo enregistre un "Time Ride" moins compact (malgré "Blind Man") et au son plus léché, acoustique, davantage porté sur les ballades ("To Be Alone"). Il n'en demeure pas moins un très bon disque. La fin du groupe est hélas abrupte : alors que leur manager se disperse, les musiciens s'éloignent les uns des autres... Et d'un seul coup, tout explose. Gunnar part s'installer avec sa femme, tandis que Michael reprend ses études. Ringo poursuivra une carrière musicale bien remplie, jouant notamment avec Atlantis — il aura même l'occasion de rencontrer Ringo Starr lors d'une tournée — et Karthago.

Jeronimo se reformera brièvement en 1982 (pour réenregistrer "Heya") puis en 2002, sous l'impulsion de Ringo Funk, pour des concerts occasionnels.

ROCK&FOLK ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

Photo Copyright : Edouard Curchod

1 an - 12 numéros

+ le DVD de ZZ Top

"Live At Montreux 2013"

69€ seulement

au lieu de ~~98,80€~~

Le retour de ZZ TOP au festival de Montreux !

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

☐ **OPTION 1** 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit près de **20% de réduction.** ROFP149B

☐ **OPTION 2** 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + le DVD « Live At Montreux 2013» de ZZ Top pour **69€** au lieu de 98,80€ soit **30% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/10/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90€ et le DVD pour 24€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR ERIC DELSART

StoreMags

Vraiment nécessaire ?

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

PINK FLOYD
"The Division Bell"
Parlophone

Sorti en 1994, "The Division Bell" reste à ce jour le dernier album publié par Pink Floyd. A l'époque, le disque n'était pas sorti à grande échelle en vinyle, le format étant alors considéré comme obsolète. Cette publication pour les 20 ans de sa sortie, conçue à partir des remasters de 2011, est donc le premier pressage vinyle officiel de "The Division Bell". Etait-ce vraiment nécessaire ? Piloté par David Gilmour, l'album est bien loin des sommets du groupe et révèle une troupe de gestionnaires appliqués à capitaliser sur la marque Pink Floyd tout en envoyant des instrumentaux new age durant plus d'une heure. Le tube "High Hopes" s'écoute avec un brin de nostalgie mais, à vrai dire, il n'y a que la pochette et ses fameuses statues qui gagnent au passage au grand format.

SYD BARRETT
"The Madcap Laughs", "Barrett", "Opel"
Rhino / Parlophone

A l'opposé total de "The Division Bell", les trois albums de Syd Barrett révèlent la face la plus humaine et tragique de Pink Floyd. Leader déchu après le premier album du groupe en raison de son instabilité (liée à une consommation excessive de LSD), Barrett a toutefois réussi un semblant de carrière solo, grâce à l'aide de ses anciens camarades. "The Madcap Laughs", produit par Roger Waters et David Gilmour, enregistré avec des musiciens de Soft Machine, est son chef-d'œuvre, une collection de chansons à moitié achevées mais poignantes, interprétées par un type manifestement cinglé ("No Good Trying", "Dark Globe"). "Barrett", son successeur enregistré avec Gilmour est plus produit, moins à l'os mais tout aussi essentiel. Plus inégale, la compilation d'inédits "Opel" vaut surtout pour son morceau-titre glaçant. Tout cela réédité avec son remasterisé et macaron Harvest vert de rigueur.

THE SPECIALS
"The Specials", "More Specials"
Two-Tone / Chrysalis

Moins connus en France que leurs homologues de Madness mais tout aussi essentiels, The Specials sont les grands acteurs du mouvement ska anglais de la fin des années 70. Un mélange détonnant de musique rocksteady joué pied au plancher et de textes cinglants reflétant la grisaille thatchérienne. Produit par Elvis Costello, leur premier album est un classique inusable maintes fois réédité en vinyle. La vraie affaire ici concerne "More Specials", deuxième album contemplatif aux accents soul et dub où figure pour la dernière fois le personnel originel. Un album indisponible sur grosse galette depuis les années 80 et enfin réédité.

GRAM PARSONS
"GP", "Grievous Angel"
Rhino

Byrds émérite et compagnon de débauche de Keith Richards, Gram Parsons reste dans la grande Histoire du rock comme celui qui a posé les bases du country-rock.

Parsons, épris de country à une époque où la jeunesse se nourrissait de rêves psychédéliques, a tenté toute sa courte vie de réconcilier les vieilles barbes de Nashville avec la génération Woodstock. Ses deux albums solo, publiés après son départ des Flying Burrito Brothers, sont des disques de country à la fois respectueux des traditions country et en phase avec leur temps. "GP", sorti en 1973, et "Grievous Angel", publié après sa mort par overdose en 1974, sont des gemmes qui marient à merveille violon bluegrass ("Still Feeling Blue") et ballades poignantes ("A Song For You").

GUY SKORNIK
"Pour Pauwels"
Martyrs Of Pop / Lion Productions

Musicien avec un goût prononcé pour l'étrange — on se souvient de son psychédélique "Des Arbres De Fer", exhumé par Born Bad sur la compilation "Wizzz ! Volume 2" — Guy Skornik a publié dès son premier album en 1970 un chef-d'œuvre de pop progressive. "Pour Pauwels", comme son nom l'indique, est inspiré des écrits de l'auteur du "Matin Des Magiciens" et propose une dizaine de chansons surréalistes aux arrangements dignes de ceux de "Histoire De Melody Nelson" ("Je Vois Ce Que Je Crois", "L'Ile De Pâques", "Gurdjieff"). Introuvable depuis des décennies, l'album bénéficie d'une réédition à la hauteur de son mythe, avec notamment un passionnant livret biographique.

FIXED UP
"Fixed Up"
Closer

Réédité au printemps et passé au travers des mailles de nos filets, le premier album des Havrais Fixed Up mérite qu'on s'y attarde. Enregistré en 1984 à Londres et produit par Larry Wallis (guitariste des Deviants et Pink Fairies), "Fixed Up" est un des meilleurs exemples de rock garage français des années 80. Tendu, finement ciselé et porté par un groove solide, le son de Fixed Up est au croisement de Television et Dr Feelgood, si bien que par moments on a l'impression d'écouter The Obits, 30 ans avant ("Mojo Woman").

Nouveautés

DEPARTURE KIDS
"On The Go"
Howlin' Banana/ Requiem Pour Un Twister/ Ratpop !

Leur single paru l'an dernier nous avait fait forte impression, les jeunes Marseillais de Departure Kids ne déçoivent pas avec un premier album à la hauteur de nos attentes. Sur "On The Go" le groupe propose une dizaine de titres power pop selon l'axe Flamin' Groovies/ Nerves. Empli d'un romantisme punk échevelé ("Right Now...", "Suit It Up"), l'album est un délice.

Photo Bruno Berbessou

Signe d'un panache appréciable, le groupe propose son texte le plus crétin ("Wanking Too Hard") sur sa plus belle mélodie. Attention, le pressage est limité à 500 exemplaires.

UNDERGROUND REVOLUTION (PART 76)
Mind Riot Music

Manifeste autant qu'une compilation, "Underground Revolution (Part 76)" se veut comme une célébration de l'esprit d'indépendance et du *do it yourself* de 1976. Armé de ces nobles intentions, le label parisien Mind Riot Music tente de rassembler les groupes à suivre d'un nouveau mouvement indé qui semble se dessiner. Certains groupes ici sont plus passionnants que d'autres mais le niveau global est très bon. Parmi les artistes marquants, on retiendra Love Supreme Dissidents avec le titre post-punk "La Vie Est Ainsi", Moslyve pop indé sur "Paris", ou la pop lo-fi de Chinese Army sur "Revolution".

THE BLACK ANGELS
"Clear Lake Forest"
Blue Horizon

Publié à l'origine en 25 cm pour le Disquaire Day, le mini-album "Clear Lake Forest" est désormais disponible pour tous dans une nouvelle version (au format classique 30 cm). Une bonne nouvelle car ces sept morceaux sont ce que le groupe a fait de mieux depuis "Phosphene Dream". D'humeur pop, le groupe distille quelques mélodies *velvetiennes* ("Sunday Evening", "Diamond Eyes"), un titre beat chaloupé façon ? & The Mysterians ("The Flop") et un blues électrique très Doors ("An Occurrence At 4507 South Third Street"). Un étonnant retour en forme.

45 tours

SCHIZO
"Le Voyageur"
Souffle Continu

Projet expérimental de Richard Pinhas après son départ de Blues Convention, Schizo n'a sorti en tout et pour tout que deux singles dans sa carrière mais ceux-ci sont tout simplement fabuleux. Le premier d'entre eux, paru en 1972 et réédité par Souffle Continu sur vinyle translucide, propose un concept délirant : sur "Le Voyageur", Gilles Deleuze lit du Nietzsche sur une instrumentation psychédélique lancinante. Un attelage improbable qui fonctionne pourtant à merveille.

Club Vinyl FNAC

BOB DYLAN
"Time Out Of Mind"
Music On Vinyl

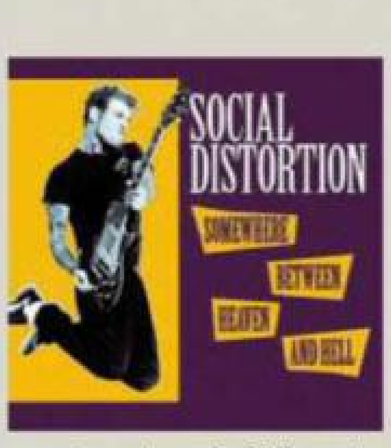
Les années 80 avaient été difficiles pour le grand prophète des années 60, alors en pleine crise mystique et déserté par sa muse. "Time Out Of Mind", premier album de chansons originales depuis sept ans et véritable choc artistique, est l'album de la renaissance artistique de Bob Dylan après de longues années d'égarement. Poussé par le producteur Daniel Lanois vers une musique épurée, Dylan s'y livre plus vulnérable que jamais ("Lovesick") et médite sur la Faucheuse qui rôde ("Not Dark Yet"). Sorti à une époque où le vinyle était tombé en désuétude, l'album est disponible pour la première fois sous ce format.

BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB
"BRMC"
Music On Vinyl

Après quelques années de disette, 2001 fut l'année du retour en fanfare du rock à guitares. Parmi les groupes en première ligne à l'époque, Black Rebel Motorcycle Club, trio venu de San Francisco autant influencé par The Gun Club que The Jesus & Mary Chain. Gorgé de tubes (le garage de "Whatever Happened To My Rock'n'Roll...", le blues poisseux de "Spread Your Love"), le premier album de ces rockers taciturnes reste leur meilleur. Enfin réédité après un premier pressage vinyle limité, "BRMC" revient avec un disque bonus empli de faces B rares.

JIMI HENDRIX EXPERIENCE
"Electric Ladyland"
Music On Vinyl

Troisième et ultime album studio de Jimi Hendrix, "Electric Ladyland" est un de ces grands chefs-d'œuvre du rock qui défient les lois de la science. Publié en 1968, ce double album est le projet le plus abouti de son auteur, un disque mutant de blues et funk psychédélique où Hendrix crée un nouveau genre musical inimitable. Eclairs de wah-wah ("Burning Of The Midnight Lamp"), blues cosmique ("Voodoo Child..."), hard rock funky ("Crosstown Traffic") et relectures dylaniennes ("All Along The Watchtower") : tout ce que touche Hendrix est d'or.



SOCIAL DISTORTION
"Somewhere Between Heaven And Hell"
Music On Vinyl

Issu de la scène punk hardcore la plus sauvage de Californie, Social Distortion s'est taillé une place à la postérité grâce à son quatrième album sorti en 1992. Succédant au tournant country et rockabilly entrepris l'année précédente sur "Prison Bound", "Somewhere Between Heaven And Hell" marque l'aboutissement des obsessions *old time* de Mike Ness. Un clin d'œil à Hank Williams par-ci ("This Time Darlin' "), un autre à Johnny Cash par-là ("99 To Life") et un single irrésistible ("Bad Luck") font de cet album le meilleur de Social Distortion.

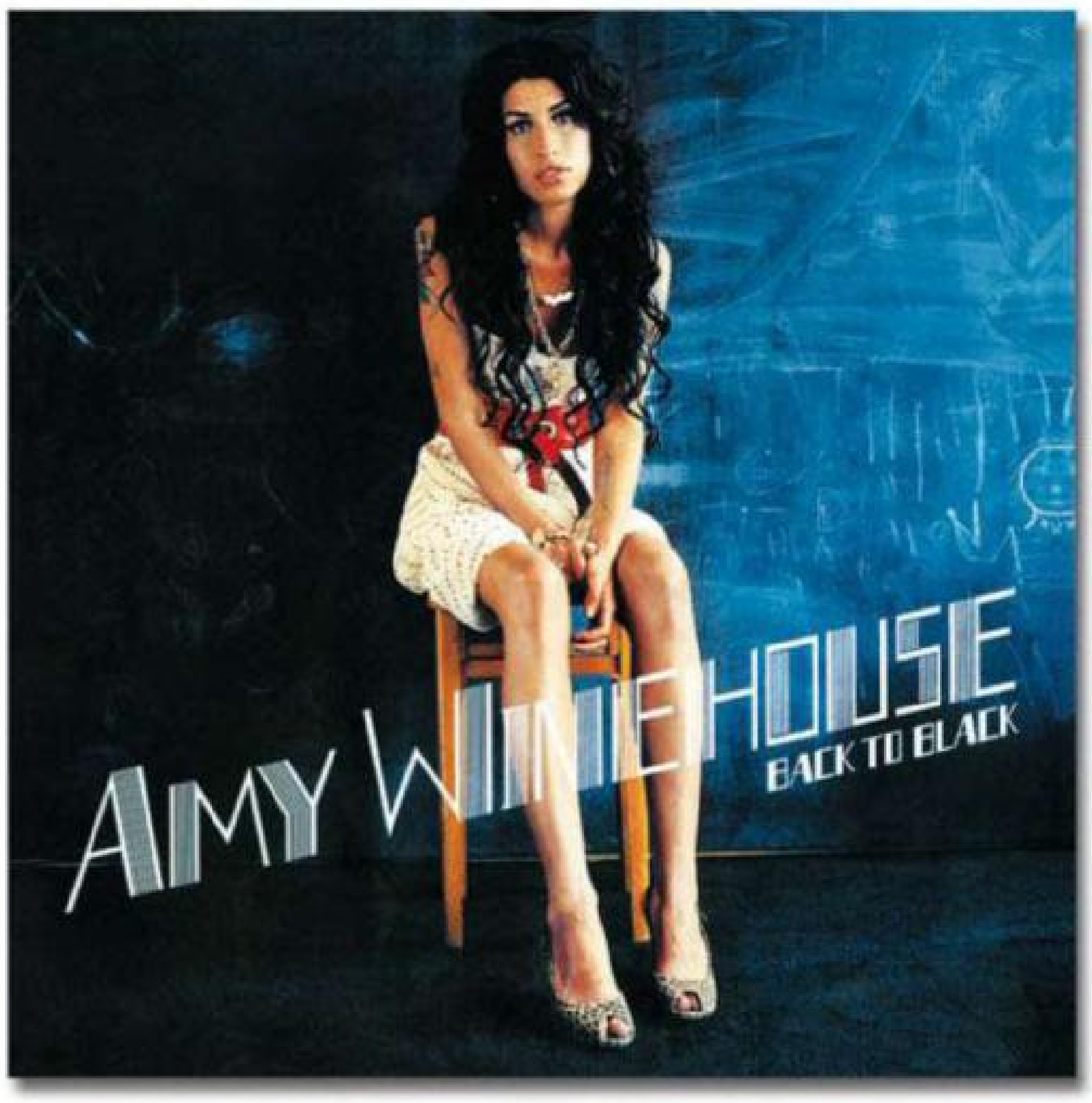
Amy a souffert

AMY WINEHOUSE

"Back To Black" *Island*

PREMIERE PARUTION : ROYAUME-UNI OCTOBRE 2006, FRANCE MARS 2007

Lors de la parution du premier album de la diva destroy en 2003, la France était totalement passée à côté de Amy Winehouse. "Frank", chez nous, aurait pu sembler un énième avatar des Norah Jones et Katie Melua s'abattant sur la pop anglaise. L'originalité de ce premier essai tenait dans l'emploi de mots de tous les jours dans une pop jazzy manufacturée. Pour nos confrères de Mojo, *"Amy jure comme un docker et fume comme un pompier"*. "Fuck Me Pumps" annonçait clairement quelque chose de plus musclé que Joss Stone. Amy arrive pile : trois divas noires (Erykah Badu, Macy Gray et Lauryn Hill) ont disparu des charts depuis des mois. Le public attend impatiemment quelque chose...
Amy ressurgit durant l'été 2006, avec l'annonce de ce nouvel album, "Back To Black". Elle a perdu six kilos et exhibe de nouveaux tatouages et un piercing. Elle a dressé sa chevelure en chignon choucroute, très Ronnie Spector.
L'album qui paraît au Royaume-Uni dès octobre est un disque de rupture écrit par la chanteuse après moult déboires avec un infidèle nommé Blake Fielder Civil. *"You go back to her and I go back to black"* est l'une des expressions saisissantes de ce disque. C'est beau et tragique comme du Irma Thomas, c'est du Amy Winehouse...
Lors des folles années du CD et de la compilation à tout crin, il était vite apparu qu'on ne pouvait mélanger les styles Stax et Motown, par exemple. Impossibles à marier, les meilleurs titres des deux compagnies rassemblées produisaient un résultat quasi indigeste. Cet album rusé, soulevé par deux producteurs de génie, réussit l'impossible : marier les tendances soul. Toutes les tendances. On trouvera ici des effluves Stax, Motown, Curtis Mayfield, Philly Sound, doo-wop, gospel, girl group. La magie de la production est d'avoir trouvé le moyen de lier tout cela sans synthétiseurs, de fournir un tapis moderne, ruisselant de clins d'œil pop.
Et puis il y a la voix. Sur le DVD "I Told You I Was Trouble", un bienfaiteur du genre humain a placé une courte séquence : la première audition d'Amy, 19 ans, chez 19 Management. Incroyable scène, digne de Nouvelle Star, où on voit une timide jeune fille (née en 1983) littéralement habitée d'un instrument qu'elle ne contrôle ni ne maîtrise, mais qui est bien là, dans sa gorge.
Amy Winehouse a pourtant commencé jeune, à l'âge de dix ans, dans un duo rap à Camden. Son père, chauffeur de taxi, l'encourage dans cette voie. Il deviendra un personnage clef de la saga Winehouse. Elle signe chez Island, publie donc "Frank" en 2003 et revient avec "Back To Black" et l'intention de rendre hommage aux girl groups et à leur musique venue du tréfonds de l'âme teenage.
Amy a aimé, Amy a souffert. Elle va en tirer un disque complet, total, et au passage, sa version de l'histoire nous explique où en est la jeunesse anglaise.
En vraie chanteuse, elle défraye ensuite la chronique faits divers alors que son disque, sans doute le grand chef-d'œuvre de cette année-là, reste scotché un an dans les dix premières ventes de tous les pays où il sort ensuite. La révélation devient mondiale. Amy Winehouse serait *"la vraie grande artiste"* comparée à toutes les sympathiques trouvailles des shows découvreurs de talents qui font florès à l'époque.
Il est intéressant aujourd'hui de relire les critiques. Tout de suite, les Anglo-Saxons sont bluffés par la riche texture du travail des deux producteurs à pedigree. Mark Ronson a travaillé avec Lily Allen et Robbie Williams. Salaam Remi avec Nas, Fugees, Joss Stone.
Les Français sont, dans un premier temps, incertains. Ce tsunami soul les laisse perplexes. Amy Winehouse, chanteuse rétro ? Non, chanteuse cultivée ! Son eulogie des Shangri-Las, son amour des Ronettes éclairent magnifiquement cet album. Dans Rock&Folk, Nicolas Ungemuth est formel : " *'Back In Black' est l'un des plus grands albums soul jamais entendus depuis 1962.*"
Le disque est remarquable. Démarrage par un choc certifié : "Rehab". Méthode Aretha Franklin qui attaquait par "Respect", "Satisfaction" ou "Think". On est d'ailleurs dans le domaine gospel. Avec des cuivres qui tonnent et cornent, des cordes de soie. L'histoire offre un axe différent de tout ce qu'on a entendu. Selon Amy, on veut l'envoyer en cure de désintoxication, *"je préférerais écouter Ray chez moi"*. Elle en appelle à son papa, lui demande de la défendre, la protéger.



C'est la thématique du "Papa Don't Preach" de Madonna vingt ans plus tard.
Une étrange complicité unit la fille et son père. Ensuite, grosses batteries et ambiance soul classieuse (Philly Sound) confirmée pour "You Know I'm No Good". Remarquables ponctuations des cuivres. Suit une très grosse affaire : "Me And Mr Jones" dans laquelle Amy s'imagine une aventure avec le chanteur Nas. Et invente au passage un mot : *"What kind of* fuckery *is this ?"* On n'entendait pas de telles expressions sur les disques Motown ! Autre très grand moment : "Tears Dry On Their Own" avec son joyeux chorus.
En juin 2007, on découvre Amy Winehouse sur scène dans un festival anglais. Elle chante, frêle et concentrée, arpentant une scène gigantesque.
Elle est soutenue par un groupe de rêve : les Dap Kings de New York et deux Specials aux chœurs. Dans le public, l'effet de la Voix est incroyable. Des spectateurs éclatent littéralement en sanglots, une véritable messe soul est dite sous un soleil de plomb. Dès le lendemain, les Stones offrent à Amy un duo avec Mick Jagger (sur "Ain't Too Proud To Beg").
La suite est moins glorieuse. Sur la dernière chanson de l'album, "Addicted", Amy tance son amant qui lui a encore fumé sa réserve d'herbe *("et j'aime ça encore plus que la bite")*. Dès le mois d'août de la même année, on la retrouve en piteux état à Benicassim. Couverte de bleus, intoxiquée, irascible.
Ses performances s'en ressentent. La suite de ses tournées évoluera entre délire, scandales, révélations, retrouvailles avec son époux Blake qui part en prison, etc. Puis des exactions télévisées et des tribunaux, plein de concerts annulés.
Et Amy de poursuivre une carrière brinquebalante, entre punkitude et outrage, moitié Sid Vicious et moitié Aretha Franklin.
Ultimement, voilà pourquoi "Back To Black" est un grand disque : sa chanteuse l'a vécu en public. ❑

Photo DR

Scremags

Cynthia

Qualité France

par H.M.

Fidèle aux riffs

La plupart des groupes se forment autour d'un projet commun mais, depuis quelques années, on voit monter au créneau des formations à géométrie variable, nées de la volonté d'un homme-orchestre qui n'hésite pas à se transformer en chef d'orchestre pour les besoins

Zebra (de Rennes) navigue dans le milieu musical et se cherche depuis presque vingt ans : ex-bassiste de Billy Ze Kick, puis chanteur de divers groupes avant de devenir DJ et animateur de radio, Zebra multiplie les essais sous son propre nom depuis 2009 mais sans jamais atteindre le niveau de son nouvel EP francophone, où l'on trouve de la chanson rock tendance swing cuivré, une honnête reprise de "Someone To Love" des Rita Mitsouko, et surtout un morceau intrigant, pétaradant et syncopé ("Peau De Zèbre") qui propulse cet essai novateur *("Peau De Zèbre", Zebramix ✆ 02.41.88.19.82).*

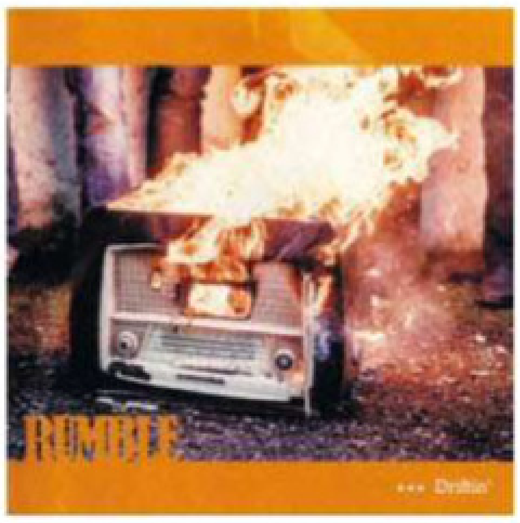
Déjà repéré dans nos colonnes à l'occasion de son premier essai (en 2011), **Franckie IV Fingers** poursuit ici son offensive heavy. Le quatuor des environs de Montpellier, en piste depuis cinq ans, reste fidèle aux riffs de guitares qui écrasent tout sur leur passage, aux rythmiques implacables et à un chant (anglophone) enflammé et virulent. Il maintient sur ce nouvel album le culte d'un gros son dans un état d'esprit qui doit autant au stoner rock qu'au hard des seventies *("Vol II", Franckie IV Fingers ✆ 06.59.51.86.18).*

Venu des environs de Toulouse, **Mozermilk** définit son style comme de l'expérimental post punk, ce qui ne se vérifie que partiellement à l'écoute de son premier album : le parti pris expérimental est évident, d'abord au niveau de la formule choisie (un duo avec une chanteuse/ bassiste et un guitariste/ homme machines) mais surtout en ce qui concerne les compositions anglophones qui privilégient les errances ponctuées de soubresauts soniques au détriment de la recherche mélodique, d'où une dimension post-rock déstructuré bien éloignée de toute référence punk *("Earthly Ecstasy", Mozermilk ✆ 06.81.73.09.90).*

Habituellement, cette rubrique ne chronique pas de compilation mais **"1966 - Back In The South Of Nowhere"** constituera une exception. Le bénéfice des ventes est reversé à une association d'aide aux enfants hospitalisés, le packaging est très bien réalisé et le projet de l'association (marseillaise) sort de l'ordinaire : réunir douze groupes néo-sixties en leur demandant une création sur l'année 1966. Immersion garantie dans un univers garage-pop-psyché avec, en tête de proue, Dan Imposter et sa voix détachée sur fond de Bo Diddley beat, ou Les Playboys, impeccable quintette niçois en activité depuis 1979 *("1966 - Back In The South Of Nowhere", Ave The Sound ✆ 07.82.02.25.25).*

de sa cause. En studio, ce leader officie souvent seul ou en petit comité, et sur scène il réunit des musiciens pour porter plus efficacement ses créations. On trouve trois exemples de cette démarche sur les huit sélectionnés du mois (parmi les quarante-cinq arrivages à la rédaction).

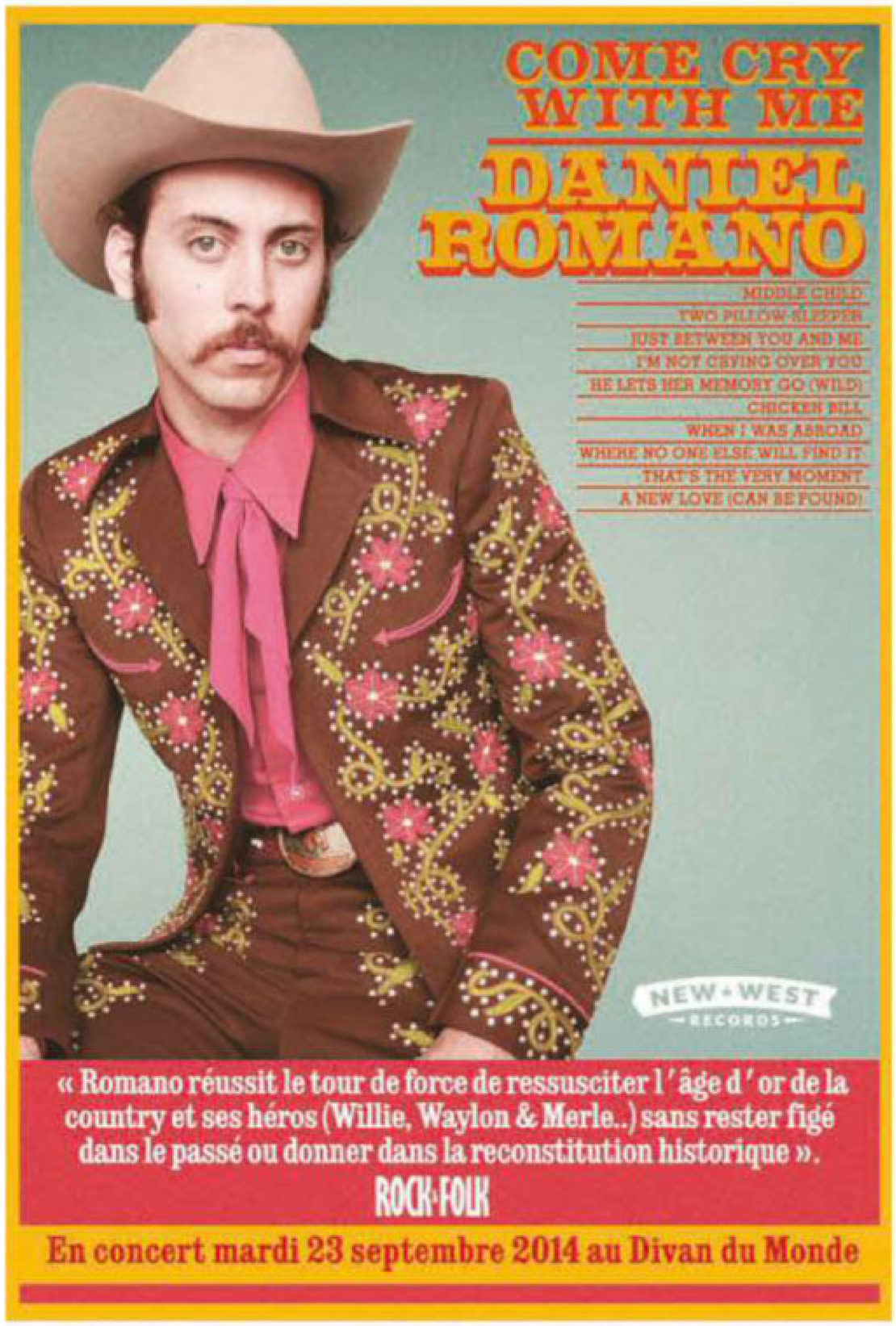
Les sept musiciens parisiens de **Jah On Slide** ont dû craquer dans leur jeunesse sur Madness, The Selecter et autres : conséquence, dès leurs débuts il y a quinze ans, ils sont tombés dans la marmite du ska et n'en sont jamais ressortis. Leur nouvel album n'échappe pas à la règle qu'ils se sont fixée et continue de cultiver avec détermination les rythmes jamaïcains accélérés, revus et corrigés par l'influence anglaise. Il ne s'agit pas de reprises mais de créations originales plutôt bien ficelées et défendues avec une grande détermination instrumentale *("Never Knocked Out", Jah On Slide ✆ 06.64.16.11.13).*



Le trio de Nancy **Rumble** a débuté en collectionnant les reprises mais a su composer un répertoire original pour son premier album placé sous le signe de la passion. Le trio (contrebasse, chant/ guitare, batterie) y fait allégeance à l'âge d'or du rock'n'roll qui reste sa principale source d'inspiration : enregistrement mono, morceaux anglophones qui dépotent sans temps mort, voix soignée, guitare et rythmiques véloces, soubassements rockabilly mais ouvertures surf ou garage rock *("Driftin' ", Rumble ✆ 06.32.71.14.24).*

Joe Chicago And The Supercherries est un groupe à géométrie variable depuis 2007. Alors que sur scène il tend vers le big band avec ses neuf musiciens, en studio il est totalement centré sur son fondateur, Joseph Holc. Le premier album reprend des enregistrements inexploités datant de quelques années, entièrement conçus et confectionnés par le leader/ homme-orchestre très créatif autour d'une pop anglophone baroque, arty et teintée de glam rock *("Surfing Cuties", Vocation Records ✆ 06.20.35.59.71).*

Max Der Zinger (de Genève) présente son cinquième album depuis ses débuts en 2005. Dès l'ouverture ("Accents Accentués") on est plongé dans un univers étrange qui sort des sentiers battus : voix écorchée et hiératique, texte poétique en français, rythme lent, bribes de guitare... Et dès le morceau suivant, le tempo s'accélère autour de claquements de main, d'un harmonica et d'éclats de guitare électrique. L'impression se confirme par la suite : ce projet d'une originalité folle est le fait d'un allumé à la voix rauque qui navigue entre folk, rock dépouillé et chanson expérimentale à la Bashung *("Le Nouvel Album", Max Der Zinger ✆ 4176.368.07.74).* ❑



storemags.com

JOHNNY WINTER

1944 (Mississippi)

2014 (Suisse)

Réputé pour ses solos généreux, le guitariste texan au teint d'albâtre s'est éteint à 70 ans.

"Il était très diminué, n'avait presque plus de voix, manquait de souffle, ses musiciens faisaient attention à ce qu'il ne tombe pas", témoigne un spectateur de Cahors, où Johnny Dawson Winter III fit sa dernière affiche le 15 juillet. Le lendemain, il passait le manche à gauche dans un hôtel de Bülach, près de Zurich. Il allait mal depuis longtemps, jouait assis, n'était plus assez robuste pour sangler sa Firebird. Il l'utilisait quelquefois pour user le bout de plomberie qui lui servait de bottleneck, mais jouait le plus souvent sur Erlewine Lazer, une prothèse rhumatologique pour ainsi dire. Pourquoi tournait-il encore, en power trio de surcroît ? L'habitude d'une vie à cent dates par an ? La note du médecin ? *Blues blanc*. Personne n'aura incarné mieux que lui ce pedigree. Il le surjouait physiquement, sans rien faire, et le proclamait de façon plus spectaculaire encore quand il se mettait à jouer et à chanter. Winter décolla avec un passeport de guitar hero, en trio avec Tommy Shannon et Uncle John Turner. Il disputait, dans l'avant-garde héroïque des solistes de blues blanc, un match à plusieurs grilles. Celle des power trios, qui étaient alors le laboratoire des guitaristes : Cream, Jimi Hendrix Experience, Taste, Moving Sidewalks. Celle des slideurs (Winter, Gibbons, Duane Allman). Et même celle de la résistance à l'invasion des buveurs de thé (Johnny Winter, Canned Heat). Ces jeunes bluesmen recousaient les deux rives de l'Atlantique. Winter était plus proche qu'eux du blues noir sur le fond, mais plus éloigné dans la forme.

Il devait faire l'effet d'un alien : valeur montante du terroir, filiforme, blafard à en être translucide, slidant comme un vieux bluesman mais tirant des solos inouïs, longues fusées de survie, avec une énergie cent fois plus nourrie que ce que son corps semblait pouvoir exprimer. Alien 1 en 1953, quand il joua quelques titres des Everly Brothers au ukulélé, dans le Kiddie Troopers Show, à la télé de Houston. Alien 2 en 1957 au Raven, un club de Beaumont, où il proposa une jam à BB King. King voulut voir sa carte syndicale puis le laissa monter sur scène. Standing ovation d'un public exclusivement noir. Alien 3 en décembre 1968 au Fillmore East, où Mike Bloomfield le convia pour une chanson. Winter n'avait au compteur que le petit album Sonobeat enregistré dans un club d'Austin : "Progressive Blues Experiment" (racheté par Imperial, il allait prendre de l'envergure). Une seule chanson, et ce mec de Columbia lui offrit une avance de 600 000 dollars. Alien 4 à Woodstock. Winter, on l'entendait, on le signait.

Il avait un problème aux yeux... et deux problèmes aux yeux des puristes : la guitare et le chant ! Il fait partie de ces bluesmen qui ont détaché le solo de la chanson, relégué la partie vocale à une intro, daignant chanter deux minutes, laissant parler les doigts vingt minutes, toujours remonté à bloc entre l'hyperfeeling et une exaspération plus rock. Il était sans doute un homme de tempérament, ne calculait rien, mais les interminables phrases de 1970 firent bonne galette. Le seul blues qui draine vraiment du monde et qui se vende, c'est celui des solistes blancs, Johnny Winter, Stevie Ray Vaughan, Joe Bonamassa. La foule veut de la guitare, pas forcément du blues. Quand bien même, les puristes ont tort. Winter travailla mieux qu'eux pour faire connaître Elmore James et Muddy Waters. Quel drôle de guitar hero, cet alien anémique aux longs doigts osseux, au Delta orthodoxe mais au Chicago blues égocentrique, qui prétendait n'avoir jamais su manier une Stratocaster. Il ne savait peut-être pas non plus se fondre dans un groupe. C'est lui qu'on faisait mousser en 1959, sur le premier single enregistré à Houston avec son frère Edgar, "School Day Blues" (Dart) : Johnny And The Jammers. *The Jammers*... le solo était déjà dans le fruit. Il y eut l'annexion des McCoys de Rick Derringer en 1970 : Johnny Winter And... *The McCoys* passés à la trappe, les sidemen sucrés d'un coup de typex. Comble de malchance, Winter chantait. Au mitan des années 70, il cessa de planter des aiguilles dans ses tatouages, écourta les solos et se recentra sur un blues plus élémentaire. On put alors mesurer l'ampleur du désastre. Seul Wilko Johnson avait osé pire. La voix tout de suite au taquet, encagée dans un coffre trop étroit, une dynamique trop courte, un timbre disgracieux. En se fourvoyant dans le blues-rock, Winter se trompait-il de registre ? Il chantait très bien en acoustique, quand il attaquait nonchalamment le vieux répertoire ("Broke Down Engine"), qu'il s'en tenait au R&B de ses débuts ou à la pop ("School Day Blues", "Avocado Green"), quand il était servi par des mélodies et des arrangements dignes de ce nom ("Am I Here", "Hurtin' So Bad"). Mais quand il devint un blues shouter *pure player*, ce fut comme si les fruits d'après l'héroïne n'avaient pas tenu la promesse des fleurs de "Johnny Winter And", l'album studio. Il lui aura manqué un producteur capable de le cadrer, comme Bruce Iglauer avec le premier LP Alligator, "Guitar Slinger" (1984) : Winter se repose davantage sur ses sidemen, relax, et sort de l'urgence du trio, une formule qu'il privilégiait pourtant, mais pour laquelle il n'avait pas ou plus la carrure ni la santé requise.

Que reste-t-il de ses amours ? 200 kilos de limaille de bottleneck, un long solo qui dure 70 ans, une bonne vingtaine d'albums studio dont le dernier sort en septembre ("Step Back"), un délit de faciès et un mythe biscornu qui donnent au blues une gueule prodigieuse. Et une fidélité exemplaire pour avoir produit les derniers albums de Muddy Waters sur son label Blue Sky, à partir de 1977, ouvrant une magnifique fin de carrière à l'homme du South Side. Ce moment de son œuvre était tout son orgueil. **CHRISTIAN CASONI**

Photo DR

Cher Erudit...

The Kings Of Rhythm, 1956

Photo Getty Images

Cher Erudit, en 2014, on fêtera les soixante ans du rock, "That's All Right" d'Elvis Presley sur Sun étant paru en juillet 1954, précédé en mai 1954 par "Rock Around The Clock" de Bill Haley & His Comets sur Decca, deux disques qui sont en général considérés comme les déclencheurs de la vague rock'n'roll, puis rock. J'aimerais avoir une sélection de disques de musiciens ayant contribué à l'émergence du rock'n'roll avant ceux de Presley et de Bill Haley.
■ JULIEN, La Rochelle (17)

Bien entendu, le rock'n'roll n'est pas né un jour précis. De nombreux musiciens, d'origines diverses, ont contribué à son rayonnement auprès d'un public de plus en plus large, franchissant les barrières de la ségrégation raciale. D'ailleurs, si "That's All Right", reprise du "That's All Right Mama" d'Arthur Big Boy Crudup avec "Blue Moon Of Kentucky", une composition du chanteur de bluegrass, Bill Monroe, en face B, est le premier single d'Elvis Presley, Bill Haley avait auparavant sorti "Rocket 88" en 1951, "Rock The Joint" en 1952 et "Crazy Man, Crazy" en 1953, des titres que l'on peut déjà qualifier de rock'n'roll.
Le saxophoniste et chanteur **Jackie Brenston** et ses Delta Cats, en réalité les Kings Of Rhythm du guitariste, pianiste et producteur **Ike Turner**, avait enregistré "Rocket 88" quelques mois avant la version de Bill Haley. Cette chanson sur une Oldsmobile a souvent été considérée comme le premier enregistrement de rock'n'roll, mais, en réalité, on va s'apercevoir que de nombreux autres musiciens peuvent prétendre à cet honneur, le tout combiné à de nombreux changements sociologiques dans la société américaine, à l'émergence des teenagers comme consommateurs, et à la modernisation de l'industrie du disque avec le développement des 45 tours, puis des albums, plus faciles à reproduire en masse et plus attrayants que les 78 tours. Si Brenston n'eut pas une longue carrière, à partir de 1960, Ike Turner connut la gloire avec sa femme Tina. On retrouve ce titre et d'autres sur la compilation "Rocket 88" (Chess US 2000).
Tous les morceaux cités dans cet article sont initialement parus en 78 tours, mais les références données sont celles d'albums parus ultérieurement incluant ces versions originelles.
Tous sont assez facilement disponibles si ce n'est sous leur forme première, au moins dans des rééditions ou des compilations plus récentes.
Voici donc une sélection d'albums de blues, de rhythm'n'blues, de jump blues, de country, de western swing contenant ce qui fera l'essence du rock'n'roll.
Rappelons aussi que, malgré la ségrégation qui régnait dans les Etats du Sud des USA et dans les hit-parades, ces différents styles ne sont pas du tout compartimentés, de nombreux musiciens, qu'ils soient Noirs ou Blancs, étaient à l'écoute les uns des autres et s'influençaient réciproquement.

Bien entendu, le terreau du rock'n'roll se trouve dans le blues et la culture afro-américaine qui, pour éviter la censure, utilisaient fréquemment dans les paroles des chansons des doubles sens. Ainsi le terme *rock'n'roll* est, en général, une référence à la sexualité et à sa chorégraphie endiablée, car cette musique de dance, plus que toute autre, est bien celle du diable. A l'origine, elle se joue dans les bordels, les juke-joints, baraques au bord des routes du Sud, les bals de campagne, les clubs où l'on vient se saouler, danser et draguer sur des rythmes de boogie-woogie dès les années 1920. D'après Nick Tosches, la chanteuse Trixie Smith fut la première à utiliser un intitulé de chanson avec le mot *rock* dedans : "My Man Rocks Me (With One Steady Roll)" en 1922. Dans son orchestre figuraient régulièrement les pianistes Frank Signorelli et James P Johnson. Sans remonter aussi loin, plusieurs pianistes tinrent un rôle important dans le développement du boogie au rock'n'roll à travers le jump blues et le western swing, notamment Pete Johnson, Joe Liggins, Little Willie Littlefield, Sammy Price, Moon Mullican... Jerry Lee Lewis leur prêtera une oreille attentive. Pete Johnson, qui dirigeait également son propre orchestre, est connu pour avoir travaillé avec deux anciens chanteurs du Count Basie Orchestra, Jimmy Rushing et Big Joe Turner. Avec ce dernier, Johnson compose et enregistre "Roll 'Em Pete" pour Vocalion en 1939, un boogie-woogie sur un tempo ultrarapide qu'il gravera également un peu plus tard avec Jimmy Rushing. En 1953 et 1954, **Big Joe Turner** sort deux classiques du rock'n'roll : "Honey Hush" repris par Johnny Burnette et "Shake, Rattle & Roll" que reprendront d'abord Bill Haley, puis Elvis Presley auxquels il convient d'ajouter l'excellent "Flip, Flop And Fly" en 1955 : "The Boss Of The Blues Sings Kansas City Jazz", avec "Roll 'Em Pete" (Atlantic US 56) réédité en 1982 sous le titre "The Boss Of The Blues" ; "Rock & Roll" (Atlantic US 57) réédité en 1986 ;

Collection VP

"Jumpin' The Blues", morceaux de 1948 et 1949 avec "Rocket Boogie 88" (Arhoolie US 1962/71). **Joe Liggins And His Honeydrippers**, dont la chanson "The Honeydripper" fut un énorme succès en 1945 : "Joe Liggins And The Honeydrippers", une bonne compilation (Specialty US 74/89) ; "Great Rhythm & Blues Volume 6", produit par Johnny Otis, avec Shuggie Otis à la guitare, nouvelles versions d'anciens morceaux (Blues Spectrum US 73). **Johnny Otis**, figure majeure du rhythm'n'blues sur la côte Ouest des USA, fut propriétaire d'un club à Los Angeles, musicien, directeur d'orchestre et de revue, le Johnny Otis Show, qui inclut de nombreux chanteurs tels que Jimmy Rushing, Wynonie Harris, **Charles Brown** et son "Chicken Shack Boogie" de 1948, Big Jay McNeely, Little Esther : "The Original Johnny Otis Show", titres de 1945 à 1950 (Savoy US 95). Chanteuse incroyable, au physique hors normes, **Big Mama Thornton**, une des découvertes de Johnny Otis, grava en 1952, un des rocks les plus sauvages, "Hound Dog", une des premières compositions du duo Leiber & Stoller : "The Original Hound Dog", avec le terrible "I Smell A Rat" (Ace UK 90) ; "The Complete Vanguard Recordings" avec "Ball And Chain" (Vanguard US 2000). En 1956, Elvis Presley en fit un succès planétaire. Ayant également joué avec Johnny Otis, **Roy Brown**, à ne pas confondre avec Charles Brown, est l'auteur, en 1947, de "Good Rocking Tonight", "Rockin' At Midnight", "Love Don't Love Nobody" et "Boogie At Midnight" : "Hard Luck Blues" (King US 76) et "Good Rocking Tonight" (Rhino US 94). Avant que Presley ne le reprenne en 1954, **Wynonie Harris** donne une version encore plus énergique, fin 1947,

Collection VP

de "Good Rocking Tonight" et en fera un gros succès : "Rock Mr Blues", regroupant des titres de 1947 à 1953 (Charly UK 85).
Little Richard, qui commence à enregistrer dès 1951, notamment avec le groupe de Johnny Otis, admirait Brown et Harris ainsi que Sister Rosetta Tharpe et Louis Jordan. **Sister Rosetta Tharpe**, venue du gospel, cette chanteuse et guitariste a également apporté sa contribution à la musique du diable, notamment avec des titres comme "Rock Me", "That's All" en 1941, et "Strange Things Happening Every Day" en 1944 où elle utilise la guitare électrique accompagnée par le pianiste Sammy Price : "The Original Soul Sister",

coffret 4-CD (Proper UK 02) ou encore les différentes compilations chez Frémeaux. A la fin de sa vie, le saxophoniste, chanteur et chef d'orchestre **Louis Jordan** se présentait, non sans amertume, comme l'initiateur du rock'n'roll. Il est vrai qu'il a eu un rôle très important dans l'évolution vers le rock'n'roll par ses énormes succès de rhythm'n'blues et de jump blues, joués sur des tempos rapides, souvent bourrés d'humour, qui attirèrent un public mélangé et multiracial, notamment "Keep A-Knockin..." en 1939, qui sera un hit pour Little Richard en 1957, "Caldonia" en 1945, "Choo Choo Ch'Boogie" en 1946, "Ain't Nobody Here But Us Chickens", "Open The Door, Richard" en 1947, "Saturday Night Fish Fry" en 1949 : "Let The Good Times Roll" (Decca US 56) plusieurs fois réédité ; "Louis Jordan And His Tympany Five", coffret très complet 5-CD de 1940 à 1950 (JSP US 01). Chuck Berry était aussi un admirateur de Louis Jordan et de son guitariste Carl Hogan, mais il a su repiquer quelques trucs à d'autres musiciens comme Eldon Shamblin, l'innovateur guitariste électrique de **Bob Wills & His Texas Playboys**, les rois du western swing. Ainsi "Ida Red", sorti en 1938, puis en 1948, inspirera "Maybellene" : "Legend Of Country Music : The Golden Era" (Columbia US 87) ; "Bob Wills & His Texas Playboys", coffret 4-CD (Columbia US 06). On peut également citer **Goree Carter And His Hepcats"** avec son "Rock Awhile" en 1949 : "Rock Awhile" (Blues Boy Suède 83). Si Charlie Christian, Eddie Durham, Junior Barnard, Les Paul furent des pionniers de la guitare électrique, **T-Bone Walker**, un des musiciens préférés de Jimi Hendrix qui lui piqua des attitudes et des astuces, en fut le grand innovateur, le précurseur du blues moderne et du rock'n'roll dont la six-cordes deviendra bientôt l'instrument central : "T-Bone Jumps Again", de 1942 à 1947 (Charly UK 81) ; "T-Bone Blues", superbes versions de ses classiques précédents (Atlantic US 60).
Walker était souvent accompagné par le pianiste Freddie Slack qu'on va retrouver auprès d'**Ella Mae Morse.** Trop méconnue, celle-ci est pourtant une des grandes chanteuses annonciatrices du rock'n'roll par des versions enflammées de "Cow Cow Boogie" en 1942, du formidable "The House Of The Blue Lights" en 1946 repris par Chuck Berry, Jerry Lee Lewis et, plus tard, les Flamin' Groovies, de "Down The Road A Piece" en 1952 : "The Hits Of Ella Mae Morse & Freddie Slack" (Capitol US 1962) réédité en France en 1984 ; "Rockin' Brew" (Ember UK 69). A l'image du chanteur de western swing Buddy Jones avec, en 1939, "Rockin' Rollin' Mama", et des Delmore Brothers, avec "Freight Train Boogie" et "Hillbilly Boogie" en 1946, qui influencèrent des artistes tels que le Johnny Burnette Trio, **Hank Williams** insuffla une bonne dose de rock'n'roll dans la country avec "Move It On Over" en 1947, "Hey Good Lookin' " en 1951 et "Jambalaya (On The Bayou)" en 1952 : "40 Greatest Hits" (Mercury US 78) réédité depuis en CD.
Pour découvrir plus de détails et d'anecdotes sur cette période pré rock'n'roll, est conseillé le très bon livre de Nick Tosches paru en français, en 2000, chez Allia sous le titre "Héros Oubliés Du Rock'n'Roll, Les Années Sauvages Du Rock Avant Elvis".
Et pour s'initier au rock avant Elvis, les huit volumes "Rock N'Roll" documentant les années 1927 à 1952 chez Frémeaux constituent une excellente entrée en matière. ❑

T-Bone Walker
Photo Getty Images

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

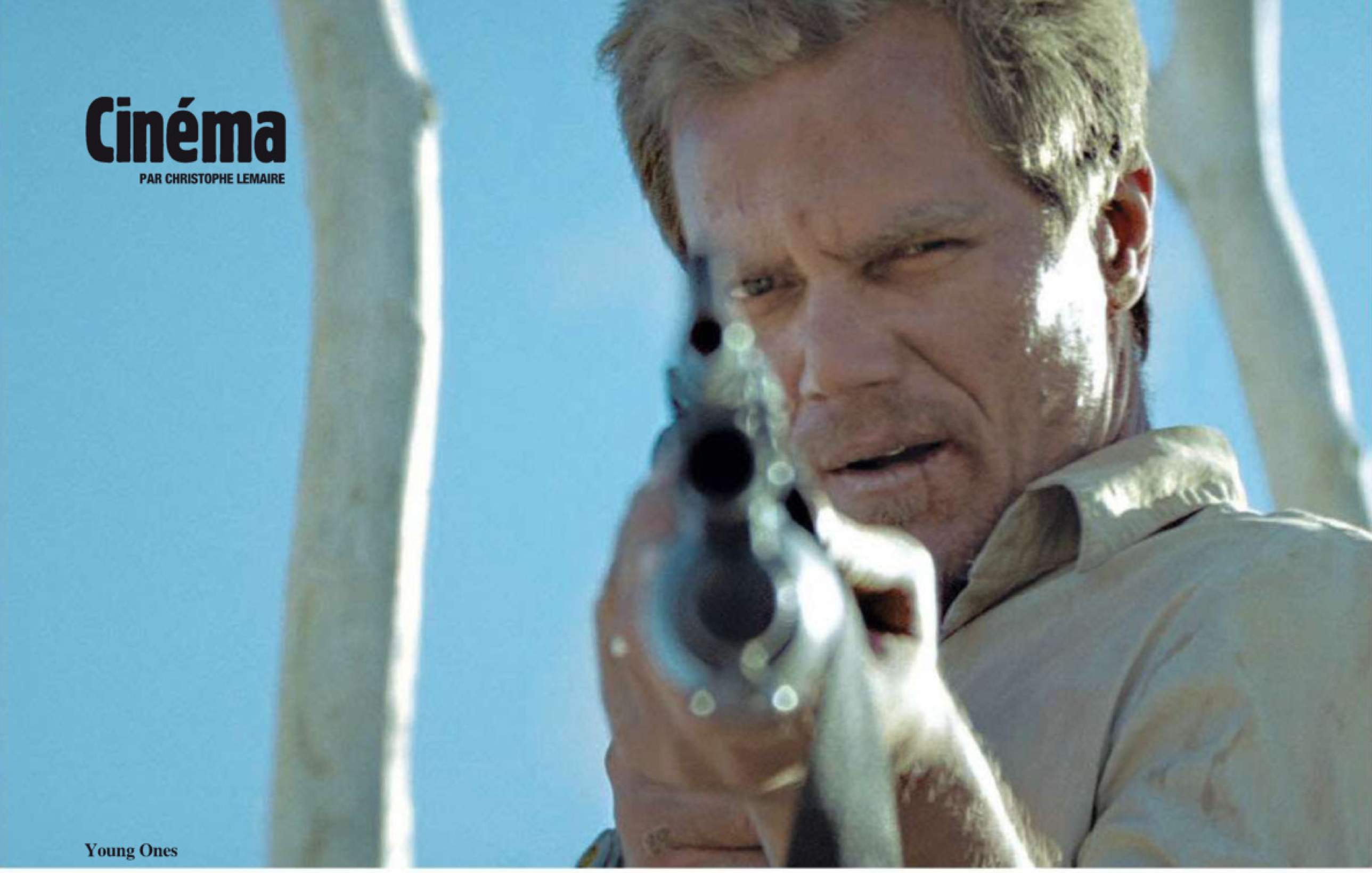
Salopiot

The Salvation

de Kristian Levring

Il y a cent ans et des poussières, le western sortait de son œuf. Plus précisément en 1903 via “Le Vol Du Grand Rapide”, officiellement le premier braquage de train de l’histoire du cinéma. Avec — en gros choc visuel de l’époque — un bad guy tirant face caméra. Ce qui valut à quelques spectateurs affolés de se planquer sous leurs sièges par peur de recevoir une balle ! En 11 minutes et 59 secondes, le genre naissait donc et allait devenir l’emblème du cinéma américain. Avec ses chefs-d’œuvre en pagaille (“Rio Bravo”, “La Chevauchée Fantastique”), ses réalisateurs phares (Howard Hawks, John Ford) et sa star au Stetson rigide et au déhanchement pataud (John Wayne, bien sûr). Le western allait surtout permettre à l’Amérique de synthétiser le bien et le mal. Avec ses tares et ses héros. Ses *good guys* et ses *bad guys*. La loi et l’honneur d’un côté, la pagaille et la méchanceté de l’autre. Y compris, dès les années 1950, à la télévision avec une foulée de séries cultes qui lanceront les carrières ciné de certains acteurs légendaires (Steve McQueen dans “Au Nom De La Loi”, Clint Eastwood dans “Rawhide”). Et puis est arrivé le vilain petit canard. A savoir le western italien (ou *spaghetti*, disait-on à l’époque d’un air dédaigneux) qui explosa les règles de la bienséance. Sergio Leone d’abord qui, dans sa trilogie des *Dollars*, faisait du prétendu propret Clint Eastwood un *bon* ambigu aussi *brute* que *truand*. Puis toute une bande de faiseurs qui alignèrent à leur tour des westerns dont les titres résumaient bien l’aspect morbide et ironique de leur contenu. C’était le temps de “Je Vais, Je Tire Et Je Reviens”, “Avec Django La Mort Est Là”, “Bonnes Funérailles Ami, Sartana Paiera”, “La Vengeance Est Un Plat Qui Se Mange Froid” et autres. Les good guys *johnwaynesques* étaient désormais remplacés par des cow-boys sales, mal rasés, sentant sous les aisselles et tirant même (pour certains) dans le dos de leurs adversaires. Hollywood prit le pli dès la fin des années 1960 avec *le nouveau western* à la violence nettement plus carabinée et aux personnages flirtant sans cesse avec le mal. Que ce soit dans le génial “La Horde Sauvage” de Sam Peckinpah ou le plus oublié (et également bon) “Les Charognards” de Don Medford. Faut dire aussi que la guerre du Vietnam qui passait par là, reflétait les états d’âme d’un pays ne sachant plus ou mettre le curseur de la morale. Puis le genre s’en est allé au compte-gouttes pour laisser la place aux films de superhéros et de science-fiction qui, quelque part, reflétaient les fantômes du genre (“Star Wars” et “Avatar” ne sont-ils pas, après tout, que des westerns spatiaux ?). Ses derniers temps, les as du six-coups ont donc bifurqué sur les petites lucarnes avec des séries sauvages (“Deadwood”, “Hell On Wheels”) ou revisitées façon contemporaine (“Banshee”, “Justified”). Mais le vrai western, l’unique, le pur, celui d’il y a bien longtemps, n’existe plus vraiment dans les salles depuis au moins trois décennies (malgré un pro-écolo “Danse Avec Les Loups” par-ci et un post-fin de race “Impitoyable” par-là). Jusqu’à “The Salvation” ! Un western — pour le coup — à l’ancienne mais produit... par le Danemark (et en coproduction avec l’Angleterre et l’Afrique du Sud !). Une trame simpliste (après avoir tué les meurtriers de sa famille, un homme est confronté à un redoutable chef de gang) où les personnages sont à nouveau très ancrés dans leur morale et leurs intentions : soit un bon *bon* et des méchants *méchants* ! Sans ambiguïté aucune. Le génial Mads Mikkelsen, plutôt connu pour ses rôles de salopard (méchant dans le James Bond “Casino Royale”, “Hannibal Lecter” dans la série du même nom) endosse donc le costard d’un brave immigrant se retrouvant à devoir jongler avec la vengeance et l’autodéfense. Seul contre tous ! Pas loin d’ailleurs du Gary Cooper du “Train Sifflera Trois Fois”, un classique. Jeffrey Dean Morgan (et son visage carré) joue, lui, le salopiot de service façon Jack Palance dans “L’Homme Des Vallées Perdues”, autre classique. Ce face-à-face, continu, tout en tension et entièrement bâti sur le fétichisme du vieil Ouest (des flingues aux chevaux en passant par les duels et les passages à tabac) fonctionne à fond comme une madeleine. Ce que reconnaît d’ailleurs le réalisateur danois Kristian Levring qui retranscrit avec nostalgie les images d’Epinal du genre : *“Tourner dans de vastes paysages désertiques a toujours été un de mes éléments de prédilection. Il y a comme une fascination méditative à attendre que la lumière projette l’ombre désirée sur une montagne. Recréer des tempêtes de poussière ou une pluie torrentielle est un plaisir enfantin qui a transcendé la façon de faire ce film et je dois admettre que j’en ai apprécié chaque seconde.”* Avec son classicisme (volontairement) convenu, “The Salvation” donne une sacrée envie de remettre des culottes courtes pour aller jouer les cow-boys dans les cours d’école *(en salles le 27 août)* ! ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE



Young Ones

A fond dans la déviance

Young Ones

Un "Mad Max" soft ! Voilà comment on peut percevoir ce drôle de film dans lequel un fermier traîne son spleen avec ses enfants dans un futur proche où l'eau s'est totalement raréfiée. Confronté à des conflits familiaux et des enjeux territoriaux, il va devoir se battre pour survivre tout en espérant un jour irriguer ses champs. Le réalisateur Jake Paltrow, visiblement fou de films à l'ancienne, s'amuse à rendre hommage tant au cinéma d'aventures old school (genre John Ford) qu'aux films de science-fiction post-nucléaire des années 80. Au point qu'il se perd un peu dans ses intentions. En jonglant entre le drame familial, l'épopée vengeresse, l'anticipation nihiliste et le western poussiéreux, "Young Ones" se contredit (au lieu de se fluidifier) dans son rythme. Avec des moments *in* (émouvant, impliqué) et des moments *out* (poseur, un peu lourd). Comme si on avait réduit une mini-série en un film de 1 h 40. Sachant que le résultat final — via sa magnifique photo et ses acteurs impliqués — reste tout de même assez fascinant à regarder *(actuellement en salles)*.

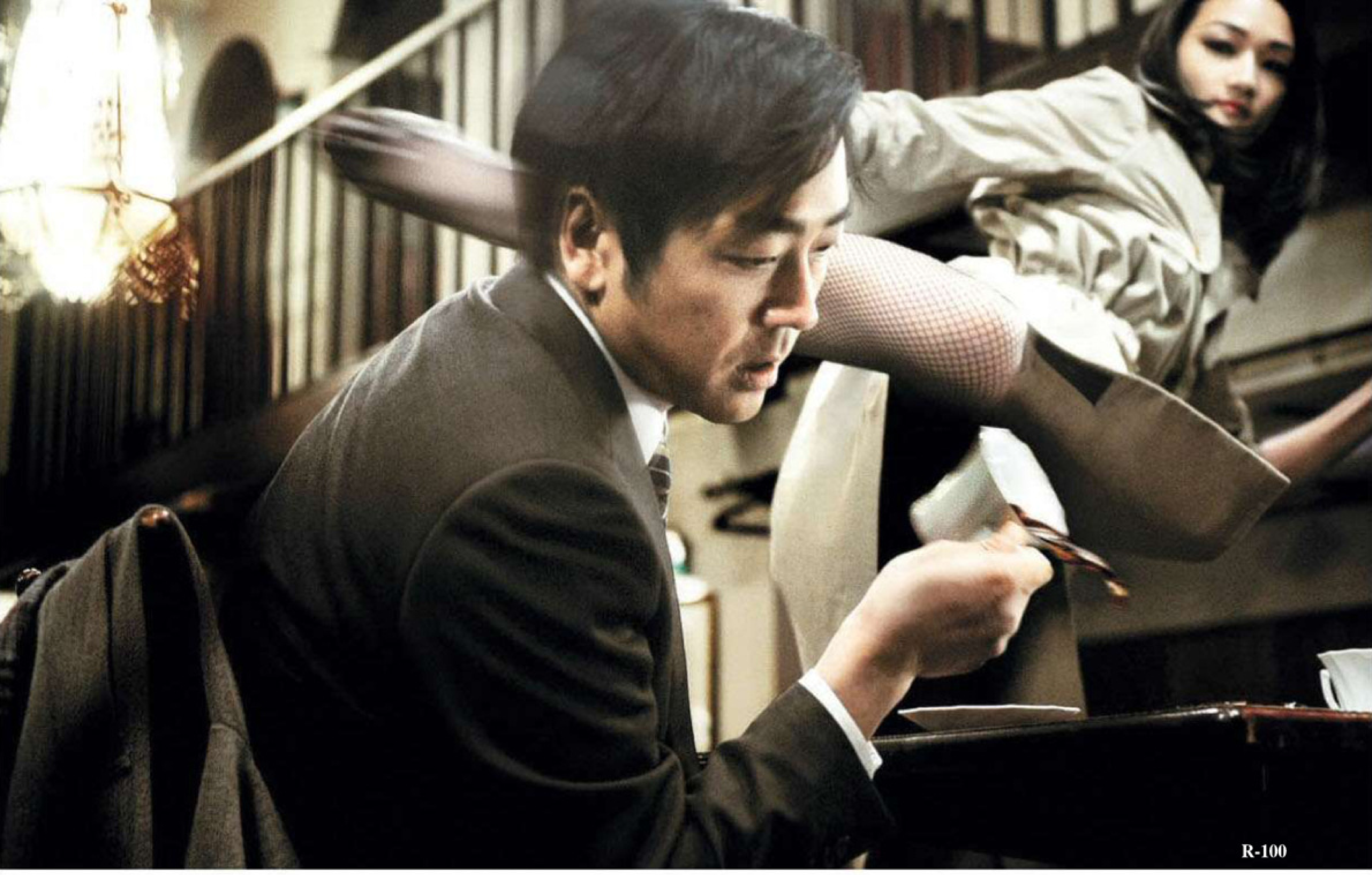
The Double

The Double

Un garçon rejeté quotidiennement par son entourage (sa mère, ses collègues de travail, sa jolie voisine dont il est amoureux transi) est un jour confronté à son *Doppelgänger*, un double de lui-même. Mais autant lui est timide, gauche et introverti, autant son autre lui est hâbleur, dragueur et charismatique. Sur cette trame inspirée de romans de Dostoïevski ("Le Double", "L'Idiot"), le réalisateur Richard Ayoade (connu du grand public pour être un des geeks du sitcom hilarant "The IT Crowd") donne dans le pur exercice de style : kafkaïen dans l'esprit et Terry Gilliam (période "Brazil") dans le look. Si le film est intrigant, il reste également un peu froid à cause de l'acteur Jesse Eisenberg (le Mark Zuckerberg de "The Social Network") qui ne dégage jamais une formidable aura de sympathie. Au point qu'il ne provoque aucune compassion et que le film donne l'envie étrange d'être du côté de son mauvais moi *(actuellement en salles)*.

Enemy

Qui n'a pas rêvé un jour d'avoir un double de soi-même ? Mais en version élégante et plus sûr de lui. Un thème visiblement à la mode ce mois-ci (voir critique de "The Double") que réinterprète à sa façon le très éclectique réalisateur canadien Denis Villeneuve, aussi à l'aise dans le drame sociétal ("Incendies") que le thriller glauque post "Silence Des Agneaux" ("Prisoners"). Dans "Enemy", un prof d'histoire découvre qu'il a un sosie parfait en la personne d'un acteur bellâtre. Jusqu'au moment ou leurs deux vies commencent à s'entremêler... Si la première partie d' "Enemy" fait penser à un grand film oublié des sixties ("La Seconde Mort D'Harold Pelham" où Roger Moore coursait son double pendant tout le film), la deuxième partie cumule, elle, les paraboles à tout va : sur le matriarcat,



R-100

Enemy

la réussite sociale, le complexe d'Œdipe ou l'acceptation de soi... Drame auteurisant complexe, suspense hitchcockien (comme une version non romantique de "Vertigo"), "Enemy" navigue entre l'essai poseur et arty — on sent que chaque plan doit être significatif — et le pur cinéma de genre *(en salles le 27 août)*.

R-100

Excepté les deux Takeshi (Miike et Kitano), on pensait qu'il ne pouvait y avoir cinéaste plus barré au pays du Soleil Levant. C'était sans compter Hitoshi Matsumoto, responsable de trois déglingueries azimutées ("Big Man Japan", "Symbol" et "Saya Zamurai") sorties en France directement en DVD dans un coffret qui lui est consacré. Un brin moins foufou (mais quand même), "R-100" nous colle aux basques d'un *salary-man* pris dans les affres de ses fantasmes sado-maso en compagnie de prostituées folledingues. Déjanté, pop et trash, "R-100" y va à fond dans la déviance sexo/ cartoonesque avec de gros seins plein cadre, du cuir à outrance et des fleuves de crachats (au sens propre !). Le tout dans une gratuité limite absconse mais totalement revendiquée par le metteur en scène, populaire dans son pays (tout comme Takeshi Kitano) pour ses participations à de multiples shows télé déjantés. Matsumoto se permet donc tout et n'importe quoi. Quitte à se dédouaner de l'aberration ambiante en mettant régulièrement sur l'écran un trio de producteurs outrés et atterrés par le film que l'on est en train de voir. Une mise en abyme pratique pour justifier un film qui défie même les lois (s'il y en a) de la critique *(en salles le 10 septembre)* !

L'Etrange Festival, 20e édition

Pour sa 20e édition, l'Etrange Festival fait carrément dans l'orgie absolue de films avec une programmation démentielle. A tel point qu'on se retrouve contraint de piocher quelques infos au hasard. Comme cet hommage funky à la blaxploitation des seventies ("Human Tornado", "Dolemite"), Michel Houellebecq en pause suicidaire dans la dernière loufoquerie mélancolique de Delépine/ Kervern ("Near Death Experience"**), le prochain film déjanté du Belge Fabrice du Welz sur les exploits charnels et sanglants d'un couple de meurtriers (**"Alléluia"**), deux documentaires (**"Electric Boogaloo"** et **"The Go-Go Boys"**) sur la firme Cannon, boîte de production culte des années 80 spécialisée dans le cinéma qui dépote, et un autre docu (**"The Search Of Weng Weng"**) sur la carrière d'un acteur lilliputien philippin culte des années 70, étrange mix entre le chien Droopy (pour le faciès) et Mireille Matthieu (pour la coupe au carré). Coté doc/ rock, ne pas manquer l'espagnol **"Looking For Johnny"** sur la vie de Johnny Thunders, leader du groupe The Heartbreakers ou l'australien **"Autoluminescent"** où Lydia Lunch, Wim Wenders et Nick Cave apportent leurs témoignages sur le guitariste et parolier Rowland S Howard. Côté musique pure, les membres de Pere Ubu viendront jouer en live sur les images fantomatiques de **"Carnival Of Souls"** mystique film fantastique américain des sixties qui préfigurait avec deux décennies d'avance le cinéma de David Lynch. A l'occasion de ce 20e anniversaire, Frédéric Temps, le big boss de cette manifestation, a concocté un documentaire de 52 mn diffusé par la chaîne Canal+ Cinéma dès ce 3 septembre, dans lequel on retrouvera en point d'orgue Alejandro Jodorowsky, l'une des figures emblématiques de L'Etrange Festival. Pour plus de renseignements (horaires, programmation complète), se rendre directos sur le site *(http://www.etrangefestival.com/)*.**

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site rocknfolk.com

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)
Les Studios NG music vous propose :
•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•
A disposition :
2 studios
d'enregistrements,
1 salle d'attente
(salle fumeur).
Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous.
Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour
mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

COURS DE MUSIQUE
Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

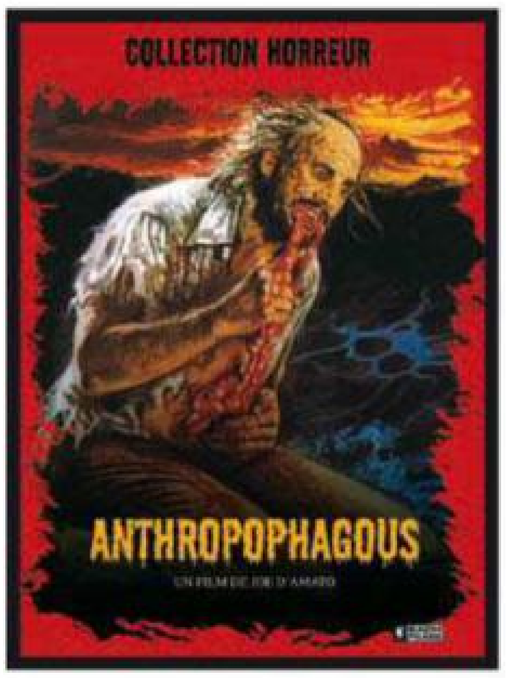
PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Disquaire Eclectique
paul émile vinyls
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

Disquaire sérieux
• CHERCHE •
lots de disques vinyls
Grosse quantité bienvenue
Déplacement dans toute la France
• 06 45 48 56 53 •
Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Dures à cuire



Anthropophagous

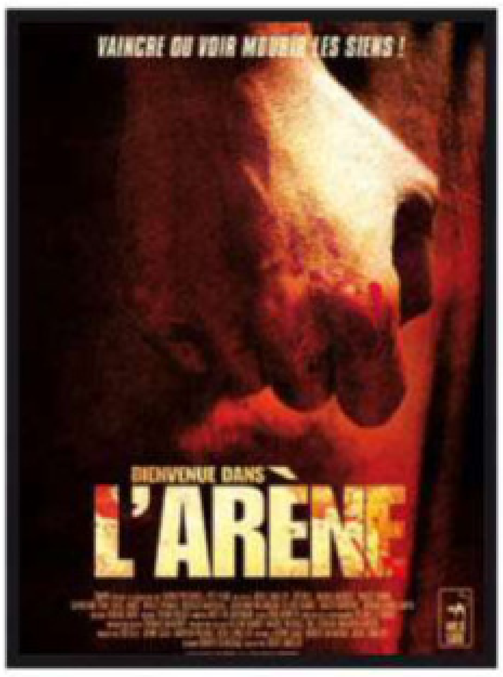
Bach Films

Stakhanoviste du cinéma bis italien d'antan, Joe D'Amato (de son vrai nom Aristide Massacessi) a cumulé une centaine de films dans tous les genres. Du western spaghetti cuit al dente ("Planque-Toi Minable, Trinita Arrive"), au fantastique érotico-gothique ("Les Vierges De La Pleine Lune") en passant par le film de guerre ("L'Enfer Des Héros") et la comédie sexy/ débile ("La Gynécologue De Ces Dames").
Et même, pour survivre, une trentaine de pornos dont des versions hard des vies de Mozart et de Tarzan (avec Rocco Siffredi dans le rôle de l'homme-singe bien membré). Mais c'est surtout en 1980 que D'Amato devient culte. Avec son film d'horreur trash "Anthropophagous", resté célèbre pour deux séquences outrancières : l'une où le tueur cannibale du film arrache à main nue le fœtus d'une de ses victimes et l'autre où il s'ouvre le ventre en fin de bobines pour dévorer ses propres intestins. Absurdes, grotesques, hilarants ou gênants, ces moments dingos impressionnèrent beaucoup les fans d'horreur des eighties.
Avec le temps, "Anthropophagous" a évidemment pris une certaine patine kitsch. Notamment sur ses effets spéciaux sanglants, basiques et fait à la va-vite avec un peu de barbaque animale et de maquillage exagéré. Malgré tout, le film laisse encore traîner son aura de série B malsaine. Non pas dans la forme, mais dans le fond. Car quel metteur en scène d'aujourd'hui (même le plus Z) oserait tourner de telles séquences dignes des *Fumetti,* ces BD gores et graveleuses qui fleurissaient dans les kiosques italiens d'il y a quarante ans ?

Dreamscape

Carlotta

Il y a 29 ans sortait une des meilleures séries B fantastique des années 80 où un savant au type *bergmanien* (puisque joué par Max Von Sydow du "Septième Sceau" !) invente une machine capable de téléporter une personne dans les rêves d'autres personnes. D'où un complot terroriste où un salaud se procure la machine pour pénétrer les songes du président des Etats-Unis afin d'y créer des cauchemars. Tout cela pour le faire mourir (dans son lit) d'une crise cardiaque ! Heureusement, un brave gars (Dennis Quaid, sorte de doublon de Harrison Ford de l'époque) pénètre à son tour les rêves du chef d'Etat afin de le défendre de ces visions infernales. Une vraie trame de fou où le metteur en scène Joseph Ruben ose des séquences totalement délirantes. Dont celle où deux protagonistes se bastonnent par cauchemars interposés : pendant que l'un se transforme en homme-serpent, l'autre tente d'échapper à une horde de zombies furibards ! Si le film a pris son petit coup de vieux sur ses trucages (latex évident, projection frontale douteuse... aujourd'hui tout serait numérisé), il reste toujours efficace sur la folie des songes balancés sur l'écran. Chaque rêve étant filmé différemment (l'un dans des dominantes rouges, l'autre dans une suite de plans cassés très expressionnistes). On rêverait en fait que "Dreamscape" soit remaké aujourd'hui par Hollywood. Voire qu'il devienne l'objet d'une série, histoire de se retrouver chaque semaine face à de nouveaux cauchemars timbrés.



L'Arène

WildSide

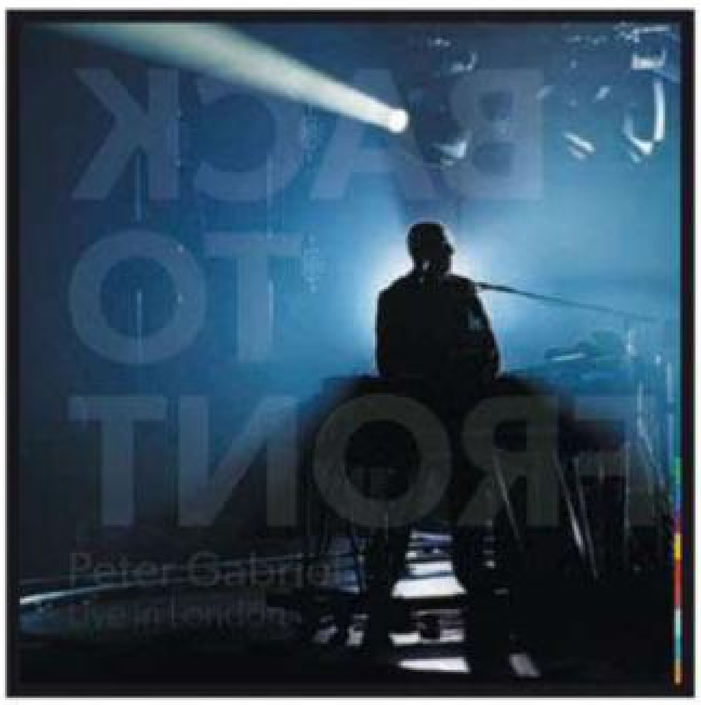
Cascadeuse néo-zélandaise, Zoë Bell a longtemps joué les utilités en doublant quelques actrices. Comme Lucy Lawless dans la série "Xena La Guerrière" ou Uma Thurman dans "Kill Bill 2". C'est justement sur ce film que Tarantino a repéré la belle Bell. Au point de lui donner un vrai rôle (avec cascades !) dans son road movie méga rock "Boulevard De La Mort". Depuis, Zoë s'est découvert, en plus de ses talents de cogneuse et d'acrobate, un vrai tempérament de comédienne. Qu'elle met à profit dans "L'Arène", série B ultra agressive où des femmes kidnappées (48 au total !) et emprisonnées dans un bunker doivent s'affronter à mort. Seule la gagnante ayant le droit de sortir vivante, tête haute et narines en sang, de cet amas de béton. Pendant 1 h 29, "L'Arène" aligne des face-à-face totalement bestiaux où coups en biais, os brisés et explosions de crâne prennent le dessus sur un semblant de scénario dont — de toute façon — on se fout complètement. Comme si on assistait, écume de joie aux lèvres, à un combat d' *Ultimate Fighting* (sport très prisé aux Etats-Unis) où tous les coups sont permis. "L'Arène" a donc permis à Zoë Bell (qui a également produit le film) de devenir actrice à part entière. Rien que pour la saison 2014/ 2015, sont annoncés pas moins de cinq séries B avec elle dont "Mercenaries", sorte de "Expendables" féminin, où elle retrouvera au casting les dures à cuire Kristina Loken (la femme robot de "Terminator 3"), Brigitte Nielsen (ex de Stallone et de Schwarzenegger !) et la musclée Cynthia Rothrock, la Zoë Bell des années 80-90.

Situation Amoureuse : C'Est Compliqué

Studio Canal

Avec une affiche et un titre pareils, on aurait toutes les raisons de croire que l'on fait face à une comédie romantique lambda telle que le cinéma français en produit à la pelle. Ce qui, quelque part, est le cas ! Sauf que le roi du stand-up Manu Payet (ici réalisateur et acteur) et son coscénariste Romain Lévy ont été visiblement élevés — non pas aux nanars de Claude Zidi, Philippe Clair et Max Pécas — mais plutôt aux meilleures sitcoms américaines de ces deux dernières décennies ("Friends" ou "Larry Sanders Show") ainsi qu'aux films comiques sociétaux de Judd Apatow (Genre "40 Ans, Toujours Puceau"). Du coup, la comédie, si elle reste simpliste dans son propos (un brave gars accro à sa compagne qu'il doit bientôt épouser se fait charmer par son amour frustré de jeunesse) joue admirablement sur le rythme de ses dialogues vifs et ses situations malignement vaudevillesques. Et, surtout, sur l'abattage verbal de seconds rôles déchaînés comme le génial Philippe Duquesne (un ex-Deschiens) dont la drôlerie est digne du Michel Serrault de la grande époque. Voir cette séquence hilarante où il avoue à Manu Payet qu'il a pour maîtresse... la chanteuse Maurane ! Constamment inventif, le film a été conçu par la même équipe que "Radiostars", *la* meilleure comédie française sortie en salles en 2012. A croire que cette petite bande (Manu Payet, Romain Levy et leurs seconds rôles de potes) risque fort de devenir les têtes de pont de l'humour frenchie élégant (et non beauf) de ces prochaines années. ❑

La gueule du client



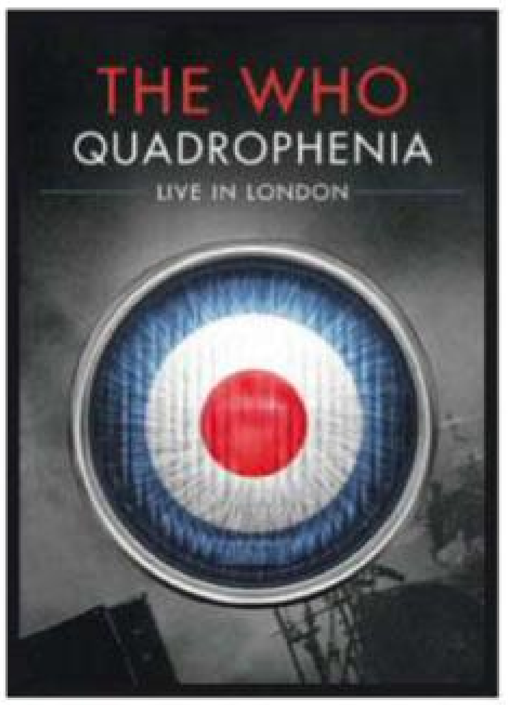
Peter Gabriel

"BACK TO FRONT"

Eagle

On oublie parfois des choses (il arrive alors que les disques durs nous sauvent alors la mise...) mais on se souvient très bien de cette conversation à Londres, il y a pilepoil dix ans, avec Peter Gabriel. A l'occasion de la parution d'une compilation DVD aux petits oignons, le *fool de Solsbury Hill* avait évoqué les évolutions technologiques qui commençaient à permettre, entre autres, de redonner vie (avec un peu d'aide du producteur Daniel Lanois tout de même) à son fonds de catalogue en images. L'ange chauve avait aussi parlé de sa conception du son (assez proche de celle de Lou Reed, très bavard, à l'époque, sur le sujet), de l'utilisation de vieux magnétophones pour *"retrouver l'esprit"*, et de la suspicion qu'inspiraient déjà certains logiciels sophistiqués. Il avait insisté sur le 5.1 qui, selon lui, loin d'être un artifice, offrait la possibilité de donner une nouvelle dimension aux chansons lorsqu'on prenait la peine d'en exploiter tout le potentiel au moment du mixage. Toujours mesuré, Peter Gabriel avait toutefois précisé que les procédés de restauration du son et la possibilité de *"revigorer"* de vieux enregistrements ne sauveraient certainement pas l'industrie du disque. Il avait vu assez juste. Près de ses sensations et jamais loin de l'humain, le bonze chantant avait aussi rappelé qu'à son goût, la voiture restait l'endroit idéal pour écouter de la musique, et qu'on ne pouvait pas en vouloir aux gens de confectionner leurs propres compilations (à base de titres téléchargés illégalement le plus souvent), les labels ne leur proposant, depuis belle lurette (ça ne s'est pas arrangé...), que trois ou quatre chansons potables par album trop cher. En fin d'interview, il avait croisé les doigts en espérant qu'Internet ne finisse pas par dominer l'homme en devinant ses prédispositions avant lui, en *"pensant à sa place"*... Là non plus, il n'avait pas complètement faux. Alors forcément, lorsqu'un artiste doué de cette sorte d'intelligence sacrifie aux célébrations et sempiternelles rééditions qui les accompagnent, on sait que, persuadé qu'au moins une partie de son public remarquera et sera sensible aux efforts déployés, il cogite forcément un paquet d'heures. En 2012, pour fêter les vingt-cinq ans de "So" (vingt-six en réalité puisque le disque est paru en 1986), Peter Gabriel et Real World ont élaboré un coffret immersif (comme ceux de Pink Floyd dont le récent "Division Bell") de toute beauté. Une splendeur quasi immaculée contenant l'album original remasterisé, un making of audio unique en son genre ("So DNA"), un double CD live du concert de 1987 à Athènes, un DVD du même show, et celui de la série *Classic Albums* consacré à "So", le tout inséré dans un livre de soixante pages, fastueusement illustré, au format 33 tours.

En sus, on trouvait dans le coffret l'album vinyle (180 grammes et avec le tracklisting tel qu'établi, à l'origine, par Gabriel) et un second 33 tours de titres inédits. La même année, bien décidé à marquer le coup, Peter a repris la route pour rejouer, accompagné par le groupe de l'enregistrement (Manu Katché à la batterie, Tony Levin à la basse...), l'intégralité de "So", étoffé de quelques tubes ("Shock The Monkey", "Biko") pour faire très bonne mesure. C'est la tournée, intitulée *Back To Front*, que Eagle célèbre à son tour en commercialisant ce coffret Blu-ray/CD, autre objet collector plutôt incontournable pour tous les amateurs de "So" et de son instigateur. Dans un livre à couverture rigide — "Back To Front" est bien sûr disponible sur des supports plus conventionnels et moins onéreux — ont été glissées quatre rondelles argentées qui rassemblent plus de six heures et demie d'images et de son des concerts d'octobre 2013 à l'O2 de Londres filmés par Hamish Hamilton (U2, Eminem, les Rolling Stones, les Who...). Le show dans sa totalité, capté en ultra haute définition (4K et donc visionnable, dans des conditions optimales, sur un téléviseur dernier cri qui supporte ce format) est proposé sur le premier Blu-ray, tandis que le second contient un montage *cinéma* (avec des interviews). Les CD 1 et 2 sont naturellement consacrés à la version audio du concert (vingt et un titres en tout). Noter que le premier Blu-ray comporte quelques compléments de programme et notamment "Back To Front – The Visual Approach", un documentaire épatant sur la création du spectacle étayé de propos de Peter Gabriel pas moins intéressants que ceux rapportés plus haut. A l'approche de la seconde moitié de la deuxième décennie du nouveau siècle, il semblerait que certains labels aient compris que la lutte contre la dématérialisation des fonds de catalogues en passait par la proposition de beaux objets permettant de se replonger dans les œuvres du passé de manière jouissive. Certes, comme le disait Peter Gabriel en 2004, ce culte du support luxueux (et pas forcément très cher — on est loin ici du scandaleux tarif imposé par Apple et Universal pour le coffret vinyle mono des Beatles à venir...), même s'il a de nombreux adeptes, n'inversera pas la tendance et ne sauvera pas l'industrie du disque et du DVD old school, vouée à disparaître. Il rappelle simplement que si on ne se fout pas de la gueule du client mélomane (ce qu'a fait cette même industrie entre le lancement du CD et le téléchargement illégal ravageur), ce dernier reste prêt à dépenser une somme, qu'il estime juste, pour un produit de qualité comme ce coffret "Back To Front". Trop con qu'il ait fallu attendre vingt-huit ans (l'âge exact de "So") pour que le business pige ça.



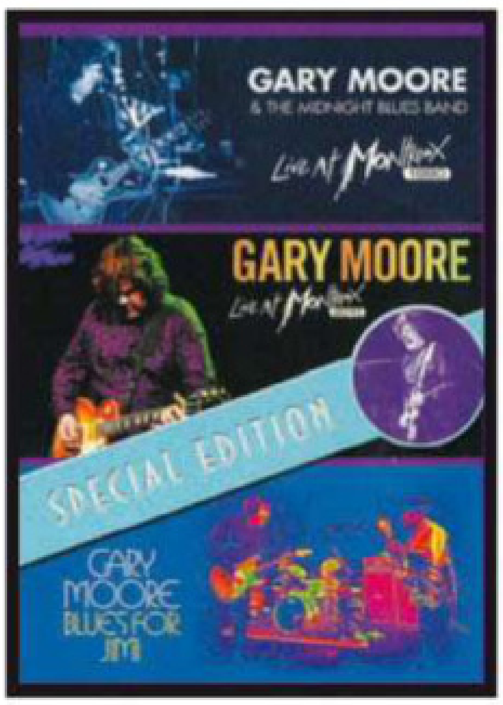
The Who

"QUADROPHENIA : LIVE IN LONDON"

Universal

Force est de constater que depuis leur apparition à la cérémonie de clôture des Jeux de Londres en 2012, les Who, facile mais vrai, sont dans une forme olympique. Alors que le groupe vient d'annoncer, pour cet automne, sa tournée anniversaire du cinquantenaire, histoire de célébrer dignement *"un demi-siècle de maximum R&B"* — Pete Townshend a affolé les fans et boosté les ventes de billets en déclarant qu'il s'agissait là du *"début d'un long au revoir"*...— Universal commercialise "Quadrophenia : Live In London". Proposé en double CD, DVD, Blu-ray et également coffret collector superbe en forme de phare de Vespa, contenant un Blu-ray audio de l'album original (en 5.1 pour la première fois) et quelques goodies (parmi lesquels un épais livret de trente-deux pages), ce concert s'inscrivait dans le cadre de la tournée 2012-2013 durant laquelle les Who ont rejoué (pour la troisième fois de leur carrière), l'intégrale de leur deuxième opéra-rock publié en 1973. Townshend et Roger Daltrey, à la tête d'une formation d'une dizaine de musiciens (dont Simon Townshend, le plus jeune frère de Pete, et Pino Palladino à la basse), ont donné ce concert à la Wembley Arena de Londres, le 8 juillet 2013. Bien mieux que dignes (Daltrey assure vocalement et Pistol Pete les met toutes dedans), les Who livrent ici une interprétation tout à fait honorable de l'histoire du mod Jimmy et se paient le luxe de faire revivre Keith Moon et John Entwistle le temps de deux titres où ils apparaissent virtuellement. Noter que Zak Starkey, accompagnateur du groupe depuis plusieurs années, n'est pas de ce show soutenu par des projections. Des problèmes de santé l'ayant écarté de plusieurs dates de la tournée, il est remplacé ici par le batteur américain Scott Devours.

StoreMag

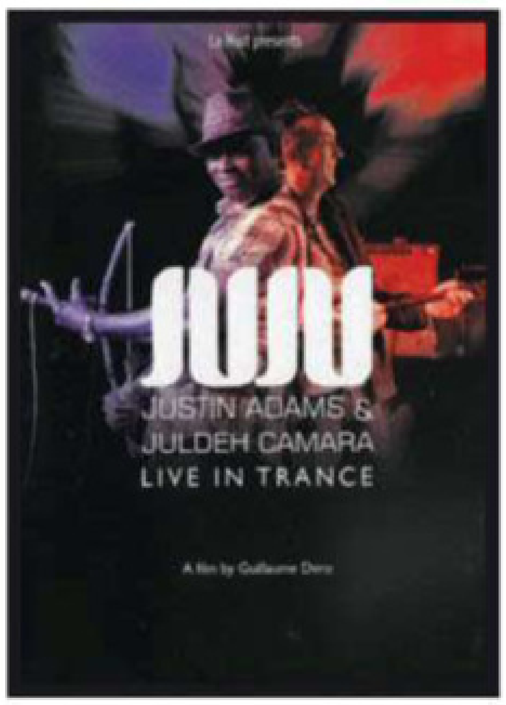


Gary Moore

"SPECIAL EDITION"

Universal

Parce qu'ils disparaissent souvent trop vite des bacs, on ne peut que se féliciter de cette initiative de Eagle de rassembler dans un coffret petit prix trois DVD de Gary Moore, guitariste spécialisé dans le grand écart entre le blues et le metal, dont les exploits n'ont cessé qu'à son regrettable cassage de pipe, il y a un peu plus de trois ans. Proposés en DTS, 5.1 et 16/9 (sauf le premier), les trois concerts *coffrés* ici ont déjà été évoqués dans ces colonnes, et c'est la raison pour laquelle on se contentera, cette fois, de les resituer dans la carrière du musicien. "Live At Montreux 1990" témoigne de son premier passage par le festival suisse, peu après la sortie de "Still Got The Blues". Avec son Midnight Blues Band (et Albert Collins en guest), Moore livrait là un show intense ("Oh Pretty Woman", "The Stumble") rehaussé de quelques titres issus de sa visite de 1997. Son dernier concert filmé (chez Claude Nobs également) occupe l'essentiel du deuxième DVD. La prestation y était sensiblement plus rock et permettait alors de découvrir quelques nouveaux titres et, en bonus, des extraits inédits de celle de 1997 ("One Good Reason", "Walking By Myself"). Enfin, "Blues For Jimi" est la captation, à Londres en 2007, d'un spectacle consécutif à la projection de presse du film de Hendrix à Monterey. Gary multipliait les ruades dans ce répertoire de reprises qu'il considérait comme formatrices, et on rappellera, à ceux qui ont loupé ce DVD et notre chronique début 2013, que Billy Cox et Mitch Mitchell, les deux survivants de l'Experience (Mitchell est décédé depuis), étaient montés sur scène pour trois titres à la fin du show, forcément capital.

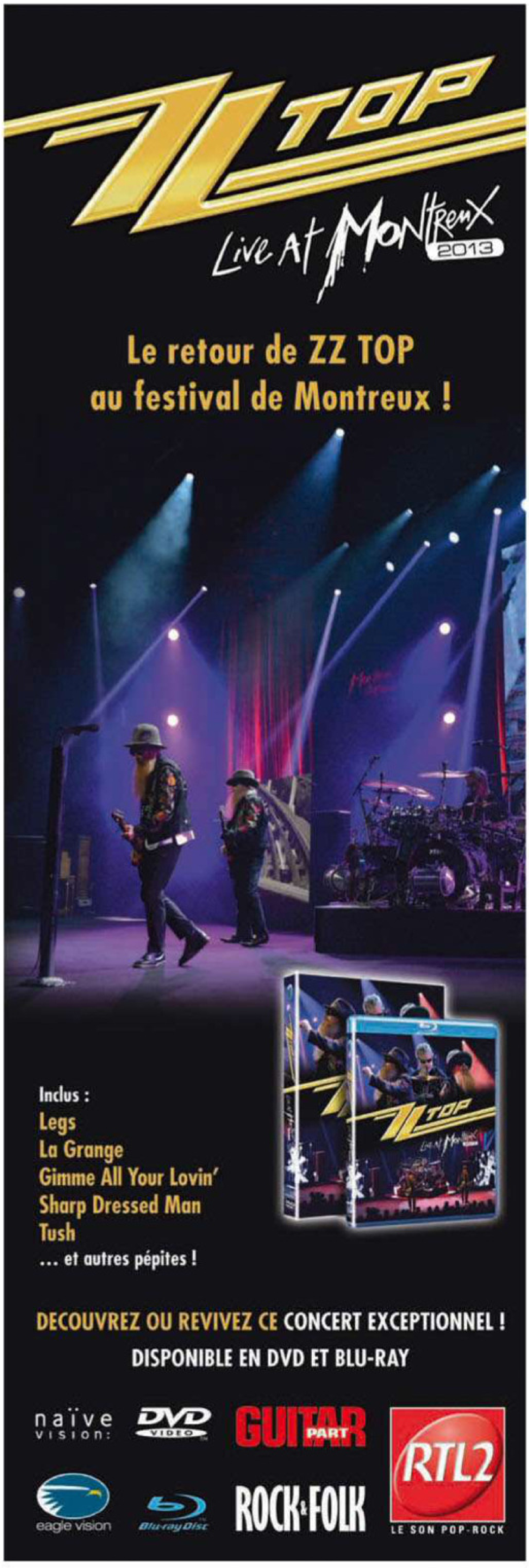


Juju

"JUSTIN ADAMS ET JULDEH LIVE IN TRANCE"

La Huit

Il arrive que malgré notre vigilance ou victime des aléas de la poste, on laisse passer, entre les mailles du rets de cette rubrique, de jolies choses qui méritent d'être vues et écoutées. C'est le cas de "Juju", un film de concert publié au printemps et réalisé par Guillaume Dero lors du passage de Justin Adams, Juldeh Camara et leurs musiciens (Dave Smith à la basse et Billy Fuller à la batterie) au festival Les Escales de Saint-Nazaire. Dero n'est pas un inconnu des pages DVD puisqu'on lui doit, notamment, un documentaire très réussi (et également produit par La Huit), sur Transglobal Underground, le collectif de Tim Whelan et Hamid Man Tu qui a révélé au grand public la chanteuse/ danseuse du ventre Natacha Atlas. Egalement adeptes d'une fusion très métissée, Adams (qui a collaboré avec Jah Wobble, Sinéad O'Connor et le groupe de blues touareg Tinariwen) et le griot gambien Juldeh associent le chant, le blues, le rock et le jazz aux sonorités africaines. L'un à la guitare et l'autre au violon rudimentaire, ils poussent leurs compositions dans des retranchements insoupçonnés en fonction du comportement du public, n'hésitant jamais à jouer le tout pour la transe. Depuis les années 60, l'Afrique a séduit bon nombre de musiciens anglais (de Brian Jones à Damon Albarn en passant par Ginger Baker, Robert Plant ou Brian Eno) et on ne s'étonnera pas de constater que c'est Real World, le label de Peter Gabriel, qui diffuse depuis 2009 les enregistrements de Juju. Ce live de huit titres est proposé sans aucun complément de programme, mais l'image est en 16/9 et le son en 5.1, pour un dépaysement jubilatoire assuré.❑



Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Tout terrain

Dune Buggy

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

A notre époque de pénurie des énergies fossiles et de protection de l'environnement, l'idée d'aller brûler des litres d'essence en labourant des kilomètres de dunes et de plages de sable fin peut laisser songeur... Les années 1960 étaient décidément bien insouciantes.

L'étymologie du mot *buggy* remonte à la fin du 18e siècle et à l'invention par un carrossier parisien d'une petite voiture hippomobile cabriolet biplace à deux roues : le *boquet*. Son usage se répand rapidement, notamment en Angleterre et aux Etats-Unis, où son nom évolue en *bockey*, *boghey* et enfin *buggy*. Bien plus tard, cette appellation devient mondialement célèbre grâce à une sorte de voiture tout-terrain apparue sur les plages de Californie du Sud et produite en petite série pour la première fois au début des années 1960.

Bruce Meyers, après avoir servi dans le Pacifique pendant la Seconde Guerre mondiale, passe plusieurs mois en Polynésie après sa démobilisation puis rentre en Californie. Là-bas, il construit un catamaran de 12 m dans l'intention de repartir à Tahiti, mais il va finalement rester pour élaborer l'outillage nécessaire à la fabrication des coques en fibre de verre des célèbres *Cal Yachts* dessinés par Bill Lapworth. Passionné de surf, c'est à Pismo Beach (immense plage de sable bordée de dunes de plus de 20 km de long), à environ 250 km au nord de Los Angeles, que Meyers voit pour la première fois des *Dune Buggies*, des engins hideux et lourds mais pour lesquels il entrevoit des possibilités d'amélioration.

Nous sommes alors au début des années 1960. Les premières carrosseries automobiles de série en fibre de verre existent déjà depuis une dizaine d'années — comme la Glasspar G2 ou la Chevrolet *Corvette* (*cf* R&F 562) — et Bruce Meyers va utiliser ses compétences acquises sur les coques de bateau pour réaliser une caisse très légère en une seule pièce. Avec le capot avant, le petit buggy ne nécessite que deux opérations de moulage pour la réalisation de toute la carrosserie. Comme base mécanique, Meyers choisit la Volkswagen *Beetle* — ultra populaire à l'époque aux Etats-Unis, particulièrement en Californie — dont le moteur à refroidissement par air est fiable, facilement modifiable, et dont la position arrière est idéale pour un engin tout-terrain. Autre avantage : sa carrosserie est simplement boulonnée sur un plancher soudé à une poutre centrale et sa dépose se fait en quelques heures.

Cette structure est ensuite raccourcie de 40 cm, et il n'y a plus qu'à y assembler la coque en fibre de verre, deux sièges, un pare-brise, un arceau, les deux petits phares ronds caractéristiques, quatre roues — dont deux à jantes larges à l'arrière — et le Meyers *Manx* est né ! Après une première *fournée* de 12 voitures sorties en 1964, les buggies sont en couverture des magazines Hot Rod et Car & Driver, déclenchant aussitôt 300 commandes. Incapable de les honorer toutes, Meyers va laisser le champ libre à d'autres constructeurs, qui ne tardent pas à copier le *Manx*. Avec sa suspension très souple et son poids plume, le buggy devient le plus performant de tous les véhicules tout-terrain, pulvérisant même les records établis jusque-là par des motos. Meyers engage ses voitures dans plusieurs courses dont la première édition du fameux rallye Mexican 1000, en 1967. Organisée par la Norra (National Off-Road Racing Association), cette course de 1600 km réunit pour la première fois 68 véhicules de différents types, répartis en quatre catégories. C'est un Meyers *Manx* qui remporte l'épreuve. Les buggies se vendent alors comme des petits pains dans le monde entier, particulièrement au Brésil où on en voit encore régulièrement sur les grandes plages du Nordeste. Après avoir fabriqué près de 7000 kits de différents modèles, Bruce Meyers se retire en 1970 et la société ferme ses portes l'année suivante.

Depuis 2008, Meyers a réussi à relancer sa marque, qui produit de nouveaux modèles, dont le *Kick Out*, fidèle réplique de l'original des années 1960.

Dans le film "L'Affaire Thomas Crown", en 1968, une scène restée célèbre — où Faye Dunaway, courageusement, ne sera pas doublée lors du tournage — montre les talents de pilotage de Steve McQueen au volant d'un *Dune Buggy* spécialement fabriqué pour le film et équipé d'un six-cylindres à plat de Corvair.

Il existe un excellent album dédié à ces véhicules, enregistré par Shorty Rogers et Kelly Gordon, "Bug-In !", sorti sur Capitol en 1969, et sur le premier album du groupe de Seattle The Presidents Of The United States Of America, sorti en 1995 et vendu à plus de 3 millions d'exemplaires, figure le morceau "Dune Buggy", sorti en single l'année suivante. ❑

Pour en savoir plus : www.meyersmanx.com

Les premiers Meyers *Manx* ressemblaient à ce Dune Buggy contemporain.

Photo Martin Barraud/ Getty Images

NOSTALGIE

LES CHANSONS DE VOS LÉGENDES

FRANÇOISE HARDY & JACQUES DUTRONC

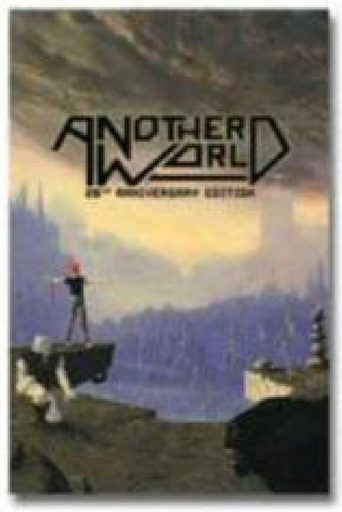
ÉCOUTEZ GRATUITEMENT NOSTALGIE EN TÉLÉCHARGEANT L'APPLICATION SUR
Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google play
Disponible sur le Windows Store

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

Flash-back

"La nostalgie est une promesse d'avenir", disait un écrivain américain aujourd'hui oublié. Il avait raison. À l'heure des technologies de pointe où le jeu vidéo dessine des lendemains vertigineux, les coups d'œil dans le rétroviseur n'ont jamais été aussi nombreux. Peut-être une façon de ne pas oublier les pionniers pour mieux avancer, peut-être aussi un ultime adieu à une époque qui va bientôt s'effacer, un ultime adieu teinté de reconnaissance et d'affection. Et aussi la volonté de capitaliser encore un peu, qui sait...



Ça commence avec une gigantesque madeleine de Proust, un truc hors norme, impossible à éviter : la sortie de **"ANOTHER WORLD 20TH ANNIVERSARY EDITION"**, chez The Digital Lounge, pour tous supports. Le jeu culte, créé par le Français Éric Chahi au début des années 90 qui a bouleversé toute une génération, est enfin de retour sur consoles pour souffler des bougies d'importance. On a même du mal à y croire. Pour ceux qui avaient découvert la chose au siècle dernier, la claque avait été de taille. Une sorte d'aventure épique sans frontière, dans un monde à la magie flamboyante, bercée par une musique inoubliable. Le propos ? Un jeune scientifique se voyait propulsé dans une dimension parallèle et allait devoir lutter pour survivre et comprendre... La drogue était puissante, il fallait vite rentrer chez soi pour s'y remettre, oublier les amis, les obligations, la vie pour rallumer la console et repartir loin, très loin... Peut-être l'un des premiers jeux à flirter avec le cinéma, avec cette impression d'évoluer au cœur d'une histoire vivante, réelle, presque charnelle, à l'interactivité omniprésente. Ici, on pourra choisir de jouer en mode old school, avec les graphismes originaux ou, en un seul bouton, passer à la version gonflée contemporaine. On trouvera trois niveaux de difficulté, il y aura des trophées à remporter. Et surtout ce sentiment de soulagement. On aurait pu tomber de haut, verser des larmes acides de déception. Il n'en est rien. Ce flash-back est simplement formidable. De vieilles émotions remontent à la surface, on (re)découvre cet autre monde, on se souvient mais pas uniquement : on repart surtout à l'abordage.

Et puis, comment ne pas se précipiter à Paris, porte de Versailles, Pavillon 8, pour remonter le temps grâce au retour, après un passage en 2013 au Grand Palais, de l'exposition **VIDEOGAME STORY**, qui fermera ses portes le 7 septembre prochain ? Là, il y a tout. L'intérêt réside moins dans la découverte de l'histoire des jeux vidéo, qui est de toute façon maîtrisée par les adeptes et accessible à n'importe qui d'autre en deux clics sur la toile, mais bel et bien de plonger corps et âme dans la pratique intensive du jeu vidéo. Plus de 400 machines ont été mises à disposition du public, de la plus basique à la plus moderne. On démarre en 1972 pour terminer la course virtuelle aujourd'hui. Il ne manque rien, c'est proprement hallucinant. Envie de shooter du canard avec un joli flingue en plastique orange et hop, direction le stand NES où l'on retrouve "Duck Hunt" avec fébrilité et excitation totale. Et Mario, et Lara et tous les autres. Il y a de l'arcade, de la console de salon, et même un stand protégé pour les titres réservés aux plus de 18 ans. En famille, entre amis ou en solo, Videogame Story est une véritable faille spatiotemporelle, où les heures deviennent des minutes. On en sort lessivé, hagard, heureux. Il faudra y revenir.

Côté nouveautés, deux titres pour passer l'été à l'ombre sans regret. Tout d'abord, **"TRANSFORMERS : THE DARK SPARK"**, chez Activision/ Hasbro, pour tous supports, est une sorte de compilation de tous les films de la franchise robotique, une passerelle entre le cinéma et tous les titres déjà sortis sur consoles. On navigue ici entre passé et futur, on se bastonne pour récupérer une relique capable de sauver ou détruire le monde, bref, on fait une nouvelle fois dans la poésie et la finesse. Il s'agit évidemment et principalement d'incarner les Transformers, gentils ou méchants, Autobots ou Decepticons, et de tout détruire sur son passage. Avec 40 robots jouables, toujours ce fantastique mode escalade qui dévoile quelques bonus et permet beaucoup lorsqu'il s'agit d'éradiquer, difficile de ne pas jubiler. Enfin, histoire de prolonger cette touche de légèreté, **"UFC"**, chez EA Sports, pour PS4 et XboxOne offre la possibilité de découvrir le monde fabuleux du free fight, là où quasiment tous les coups sont permis : poings, pieds, genoux, coudes dans la tronche. Formidable. Arts martiaux, bastons de rue, tout se mêle et la sensation d'être devenu un homme indestructible l'emporte assez rapidement tellement la prise en main est aisée et agréable. Il est même possible de retrouver Bruce Lee dans ce titre explosif, bourrin et obligatoire. ❑

StoreMags

© JAMES ANDANSON/SYGMA/CORBIS Avec l'aimable autorisation de Tony Frank
De Bonneville Orlandini

NOSTALGIE

LES CHANSONS DE VOS LÉGENDES

MICHEL POLNAREFF & JOHNNY HALLYDAY

ÉCOUTEZ GRATUITEMENT NOSTALGIE EN TÉLÉCHARGEANT L'APPLICATION SUR
Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google play
Disponible sur le Windows Store

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Loufoque

Après quatre semaines passées à admirer des joueurs de foot qui ont besoin de porter des chaussures de couleurs différentes pour différencier leurs deux pieds, le bédévore soucieux de possibles dégâts neurologiques se doit de cavaler chez les libraires pour une cure de réajustement intellectuel.

Lætitia Coryn est une jeune dessinatrice soucieuse de l'avenir des travailleurs. Sa dernière BD, **"Le Péril Vieux"** (chez Hugo & Desinge), explique avec des gags pas forcément tous du même niveau un problème qui pend au nez de pas mal de lecteurs : comment réagir une fois que l'âge de la retraite sera passé à soixante-dix-neuf ans ? Cela peut paraître exagéré (c'est de la BD) mais pas aussi loufoque que le dessin bien cartoonesque peut le laisser entendre. A travers une succession de gags plus ou moins bien amenés, l'auteure pose le problème d'un monde où les jeunes risquent de ne pas avoir leur place avant d'avoir des cheveux blancs.

Premier opus d'une tétralogie fantastique, **"Bouche d'Ombre – Lou 1985"** (Casterman) est issu d'un scénario de la romancière Carole Martinez, tronçonné en petites cases par la dessinatrice Maud Begon. Le résultat est une incroyable histoire tournant autour d'une séance de spiritisme, de Victor Hugo et d'une punkette à crête comme on en croisait à l'époque de Bérurier Noir. Trouver une raison valable pour passer à côté n'est pas aisé. Entre des personnages qui tiennent la route, un dessin intrigant qui scotche l'attention du lecteur, une absence totale d'artifice et une narration qui rend cette BD complètement crédible, la masse d'arguments positifs transforme petit à petit cette chronique en une apologie du genre qui n'acceptera pas que les trois volumes suivants ne soient pas au diapason.

Chez Urban Comics, voici **"Transmetropolitan"** de Warren Ellis et Darick Robertson. Avec ce deuxième tome au style hyper réaliste prénommé "Année Deux" et au contenu toujours aussi copieux — plus de trois cents pages, le lecteur retrouvera le gonzo journaliste Spider Jerusalem encore en lutte contre les politiciens véreux de tous bords tout en ayant recours aux drogues les plus incroyables pour faire surgir la vérité. Au fil des pages, il serait d'ailleurs assez intéressant de compter le nombre d'injections et de gélules avalées en chemin... C'est quasiment hallucinant et rend l'écoute de Motörhead, Hawkwind et des Fugs obligatoire pour restituer correctement l'univers de cette BD qui ne donne pas vraiment envie d'affronter le futur ainsi décrit sans la présence d'un cardiologue à ses côtés.

Il est des *one shots* qui marquent le lecteur comme une gerbe de shotgun arrachant le centre de la cible dans un déluge d'éclats. C'est l'image qui reste après la lecture sans concession de **"Le Ventre De La Hyène"** (Le Lombard) du dessinateur Christophe Alliel et du scénariste Clément Baloup. Dans cette histoire de deux frères qui commence au Tchad avant de se conclure dans les quartiers Nord de Marseille, les deux auteurs ont mis énormément de pudeur dans la réalisation du projet sans pour autant passer sous silence la réalité des enfants soldats et tout leur quotidien sordide à base de viols, meurtres et autres. Le résultat est fort et apporte un éclairage intéressant sur les conséquences imprévues d'un conflit supposé sans danger pour les gens qui le regardent à la télé. ❑

Le gros plan du Géant

La France n'a pas bénéficié d'un raz-de-marée de groupes punk au confins des années 70. Heureusement, les auteurs de BD ont largement compensé à travers un florilège de revues où une vague de dessinateurs aux styles divers et variés se sont chargés de transformer les petites cases à bulles en autant de pavés dans la tronche du système. C'est un peu ce que Michel-Edouard Leclerc et Jean-Baptiste Barbier invitent à redécouvrir dans leur épais ouvrage "La Bande-Dessinée Fait Sa Révolution... 1975-1997" (Fonds H&E Leclerc pour la culture) en faisant le parallèle entre deux revues aussi différentes l'une de l'autre qu'étaient (A Suivre) et Métal Hurlant. Ne tortillons pas, Métal, c'était mieux car c'était comme un groupe de rock qui allait au-delà des conventions tandis que (A Suivre) se contentait du jouer du classique à la manière de Joe Satriani. Pour se rappeler cette époque bénie, le bédévore aura jusqu'au 26 octobre pour aller se recueillir au Musée de la BD d'Angoulême devant quelques-unes des planches Grand Aigle de Philippe Druillet.

OUI FM*

*à écouter sans modération

Faites du bien à vos oreilles

Retrouvez toutes nos fréquences sur **ouifm.fr**

storemags

Pas fastoche

Mois sans *r* qu'y disent et donc, notre programme en sera plein : reggae *rageux*, reprises plus grandes que les originales, recording music ou comment tout, mais tout, est venu de la technique et des technos, mais aussi des rêves et, c'est de saison, des rêves de grand air.

Glaneurs De Rêves
PATTI SMITH
Gallimard

Vingt ans après sa parution initiale aux USA, sort enfin en France, en version enrichie et légèrement augmentée, ce très petit recueil, souvenirs d'enfance de Patti Smith quand elle était cette toute petite fille d'apparence tranquille que les photos de cette édition montrent mais dont l'imagination déjà vagabonde et le regard unique se devinent à chaque ligne de ces courtes histoires. Très simplement écrits, avec une totale économie de mots ou de tout effet littéraire, ces ni nouvelles ni fragments ou mi-l'un mi-l'autre, poèmes en prose, presque contes de fée, ressuscitent avec relief un monde qu'elle décrit sobrement par petites touches anodines et justes. Bien sûr, si l'on y pense, tous les paroliers sont les premiers parmi les écrivains rock et Patti Smith plus que tous, l'a largement prouvé avec son merveilleux roman autobiographique "Just Kids" et ici, cette musicienne icônissime et poétesse doublement consacrée s'épanouit avec son imperturbable finesse encore sur ce format moins classique. Avec bienveillance et apparente douceur, Patti Smith nous chante lucidement dans ces pages un monde paisible, ordonné et totalement enfui, une Amérique d'apparence encore innocente où la rêveuse petite Patti qui courait les chemins campagnards avec sa chienne Bambi et y rêvait de fantômes champêtres y a peut-être glané aussi l'amour fou qui la tient encore pour la poésie et la musique et qui ont fait d'elle aussi la glaneuse de rêve magnifique qu'elle est toujours.

Le Reggae Dans Le Texte
ERIC DOUMERC
Camion Blanc

Eric Doumerc a choisi un angle original pour nous raconter le reggae, ce genre de plus en plus mineur dans nos oreilles, mais qui, avant que de devenir l'ultime refuge de babas hors d'âge ou de wannabe altermondialistes, inspira quelques grands auteurs, naturellement galvanisés par l'histoire chaotique et douloureuse de la Jamaïque car son ouvrage "Le Reggae Dans Le Texte 1967-1988" est le premier à traiter le sujet par les paroles des chansons plutôt que du seul rythme. Petite ou grande Histoire en détails, paroles en anglais et en français, lexique, contextes, explications de textes, ce livre remet bien en perspective la singulière odyssée du reggae, unique musique d'un unique, quoique enfumé ou fumeux, mouvement spirituel.

Les 30 Reprises Meilleures Que Les Originales
PIERRE SIANKOWSKI ET HELENE PARIS
Contrepoint

Depuis le définitif "High-Fidelity" de Nick Hornby, on sait qu'une simple liste de morceaux peut être une forme d'œuvre d'art et Internet a permis et poussé cet étalage de sophistication à un niveau d'extrême érudition. Emporté par sa grande prêtresse, Queen B, Béatrice Ardisson, le sous-genre *"covers extrêmes de classiques ultra connus par des groupes qui ne le sont pas"* a tout de suite atteint le succès mérité. Pierre Siankowski, grand manitou des internets mondiaux lui-même et influent parmi les influents aux Inrocks, monte ici le niveau en sortant ce joli guide, illustré par Hélène Paris, qui pousse le vice et la spécification jusqu'à n'évoquer que des *"reprises supérieures aux originaux"*. Pas fastoche.

Autant dire que le choix est forcément subjectif, celui des trente morceaux comme des versions élues et que l'auteur, sans doute fort de son insolente jeunesse, n'hésite pas à piétiner de la vache sacrée et du beau-père amateur de Creedence Clearwater Revival pour étayer ses partis pris. C'est donc armé d'une bonne dose d'égale mauvaise foi que ce guide a été passé sous les fourches caudines de notre suspicion et de Youtube pour vérifier à chaque page la véracité et la bonne tenue de l'argumentaire dudit *connoisseur* et que nous pouvons ainsi maintenant vous garantir, à condition que votre connexion internet vous permette de faire joujou avec Deezer ou Youtube, que ce livre réussit très haut la main le seul défi qui compte pour un livre sur la musique, celui de vous faire vous précipiter en écouter.

Perfecting Sound Forever
GREG MILNER
Castor Music

Avouons-le, la plupart des amateurs forcenés de rock ne se sont jamais posé les questions les plus simples sur l'enregistrement de leur musique préférée et sur les aspects techniques qui rendent cette passion et son assouvissement possibles. On est pareils.
Jamais, avant d'ouvrir le fascinant livre de Greg Milner "Perfecting Sound Forever - Une Histoire De La Musique Enregistrée", on ne s'était rendu compte de ce qui était en œuvre et en jeu derrière nos morceaux préférés. Depuis les enregistrements de Leadbelly par Alan Lomax au mur de son de Phil Spector, en passant par les très modernes ravages de l'Auto-Tune, c'est finalement toujours la technique qui non seulement donne le la initiateur mais imprime le mouvement qu'a donc pris toute l'histoire de la musique depuis les premiers essais d'Edison. Essais relativement tardifs comme l'explique Greg Milner, passionné ultime qui arrive à rendre (presque) légère cette lecture très technique mais jamais incompréhensible. Acoustique, électrique, analogique ou numérique, le livre aborde bien sûr tous les aspects purement technologiques du son et de son enregistrement, enrobe ça d'un flot d'anecdotes circonstanciées sur les séances, qui, derrière chaque tube dont il est question, éclairent parfaitement le propos mais Milner n'omet jamais non plus les innombrables conséquences quasi philosophiques que son propos soulève : pourquoi notre cerveau, notre système auditif réagissent ainsi à la musique ? qu'en font-ils ? que se passe-t-il dans la physique de notre univers quand John Bonham frappe sa batterie ? comment et quand la reproduction d'un son réel dont s'enorgueillissaient les premiers inventeurs a disparu devant les trucages, les effets qui ne donnent plus à écouter qu'une musique qui elle, n'a jamais réellement existé ?
Musicien, fan, audiophile, porteur d'iPod, si tu as déjà écouté de la musique et aimé ça, attention, ce livre extraordinaire est un must read ultime et changera définitivement votre écoute et paradoxalement, votre regard sur toute la musique contemporaine. ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Patients" GRAND CORPS MALADE (Don Quichotte)
02 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
03 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
04 "Et Mes Secrets Aussi" LINE RENAUD & BERNARD STORA (Points)
05 "Led Zep Gloire Et Décadence Du Plus Grand Groupe Du Monde" BARNEY HOSKYNS (Rivages)
06 "Mélancolique Anonyme" SOPRANO (Don Quichottes)
07 "One Direction-Confidentiel" ONE DIRECTION (Huggin & Munnin)
08 "Une Autobiographie" NEIL YOUNG (Robert Laffont)
09 "Dans Mes Yeux" JOHNNY HALLYDAY & AMANDA STHERS (Plon)
10 "Lou Reed Electric Dandy" BRUNO BLUM (Le Serpent A Plume)

Photo Bruno Berbessou

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

Storemags

MAR 13
547
5,70 €

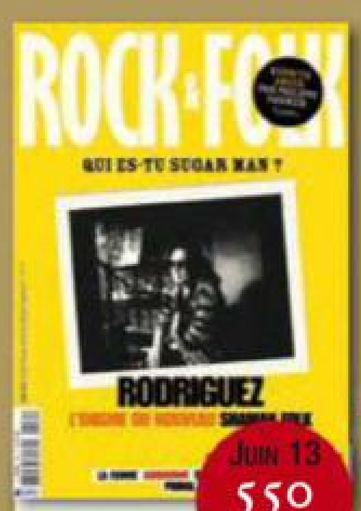
- JOE COLEMAN
- THE HEARTBREAKERS
- LE STONER
- ROD STEWART
- NICK CAVE

AVR 13
548
6,70 €

- DANIEL DARC
- HANNI EL KHATIB
- DAVID BOWIE
- JIMI HENDRIX
- KEVIN AYERS

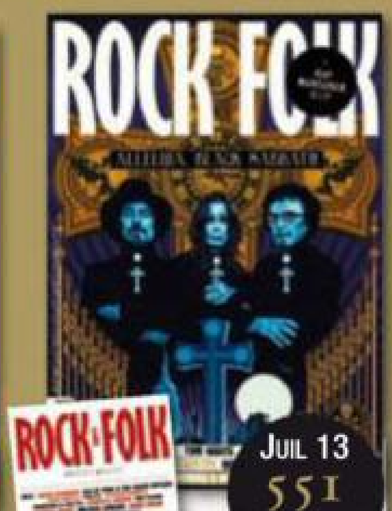
MAI 13
549
5,70 €

- ALVIN LEE
- IGGY AND THE STOOGES
- DAFT PUNK
- VAMPIRE WEEKEND
- SHUGGIE OTIS



JUIN 13
550
5,70 €

- TRICKY
- DEEP PURPLE
- SIXTO RODRIGUEZ
- ROD STEWART
- BORIS VIAN



JUIL 13
551
6,70 €

- QUEENS OF THE STONE AGE
- BLACK SABBATH
- NATIVITY IN BLACK
- MILES KANE
- RAY MANZAREK

AOÛT 13
552
5,70 €

- LES FESTIVALS DE L'ÉTÉ
- BRUCE SPRINGSTEEN
- DOGS
- JAMES TRUSSART
- TY SEGALL

SEPT 13
553
5,70 €

- LES FESTIVALS DE L'ÉTÉ
- 22 ESSENTIELS FUNK
- ARCTIC MONKEYS
- FRANZ FERDINAND
- THE CLASH

OCT 13
554
6,70 €

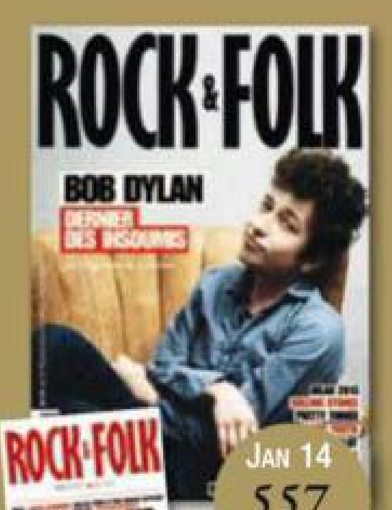
- NIRVANA
- PETER DOHERTY
- MGMT, SPARKS
- METALLICA
- LE PUNK AU MUSÉE

NOV 13
555
5,70 €

- ANNA CALVI
- THEE OH SEES
- HAWKIND, MOTÖRHEAD
- THE STRYPES
- DAVID WALSH

DÉC 13
556
5,70 €

- EXPOSITION KASPARIAN
- LOU REED
- JAKE BUGG
- FESTIVAL OF PSYCHEDELIA
- PAUL MCCARTNEY



JAN 14
557
6,70 €

- SONIC YOUTH
- BOB DYLAN
- EXPO ROLLING STONES
- BOMP !
- THE PRETTY THINGS

MAR 14
559
5,90 €

- BLONDIE
- FFF
- BRIAN ENO
- BEATLES USA
- SKIP THE USE

AVR 14
560
6,90 €

- DÉTROIT
- SHAKA PONK
- WILKO + DALTREY
- WARLOCKS
- ROLLING STONES

MAI 14
561
5,90 €

- AUBERT & HOUELLEBECQ
- KURT COBAIN
- JUDAS PRIEST
- SCOTT ASHETON
- DAMON ALBARN

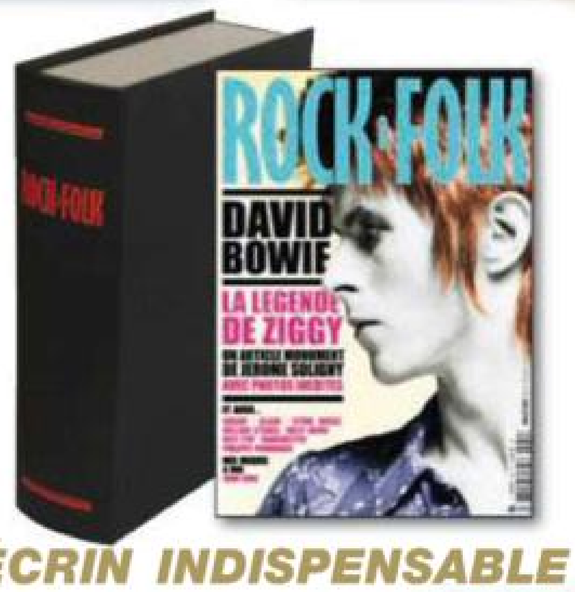
JUILL 14
563
6,90 €

- JACK WHITE
- ROLLING STONES
- JACE EVERRETT
- BLACK KEYS
- IMELDA MAY

AOÛT 14
564
5,90 €

- THE BLACK KEYS
- SPÉCIAL FESTIVALS

Hellfest, Eurokeennes Solidays, Main Square, Bonnaroo, Governors Ball...



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** *+ frais de port*

DERNIERS EXEMPLAIRES !
Découvrez tous nos anciens n° :
www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

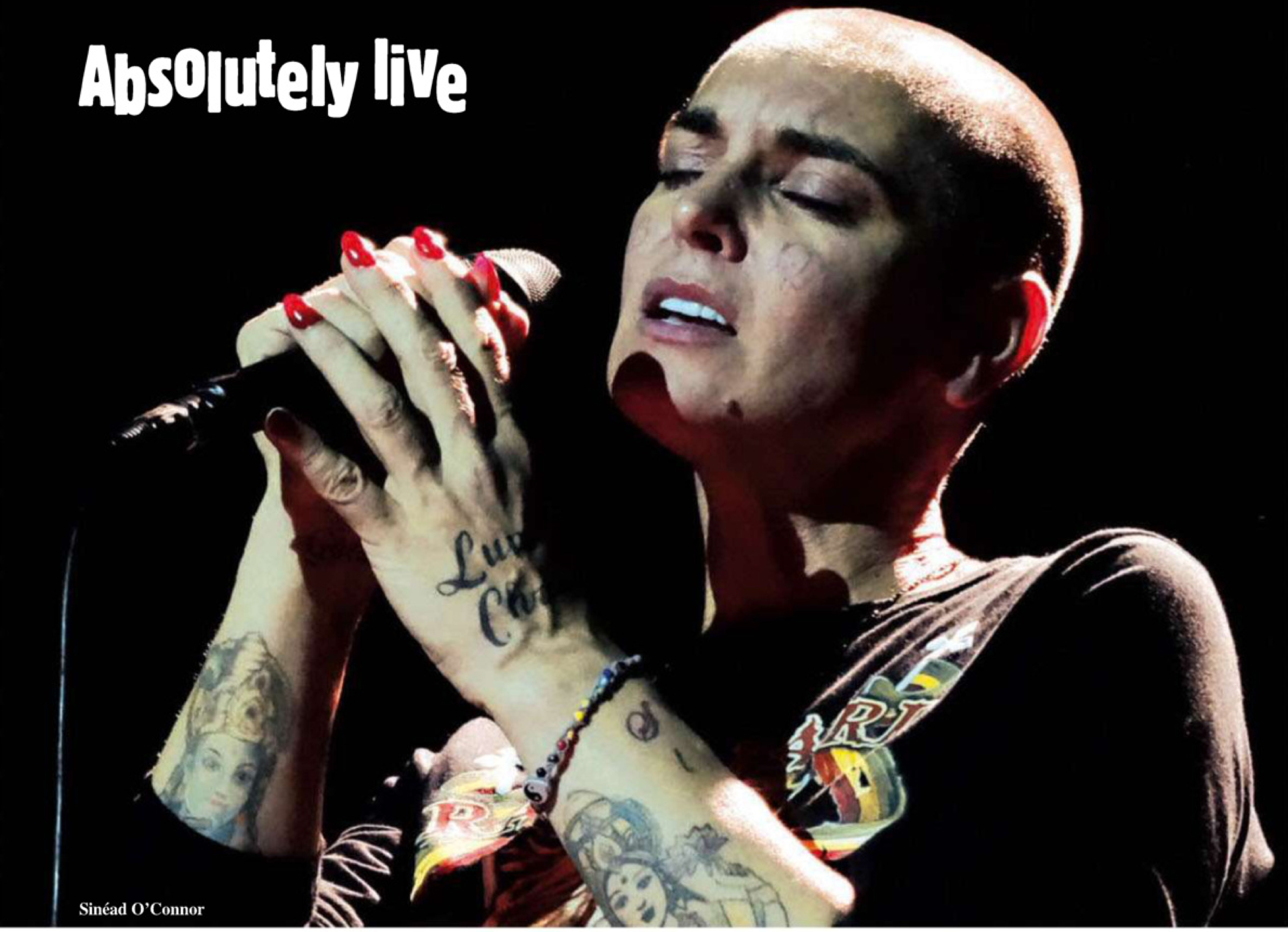
Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP84	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❐

Absolutely live



Sinéad O'Connor

Noirceur et humour

Sinéad O'Connor

9 juillet, Théâtre de Paris (Paris)

Première édition du La La La Unplugged Festival — quel nom curieux ! — qui a vu passer, entre autres, les deux premiers jours Keziah Jones, Ayo, Suzanne Vega et Valerie June. Pour la dernière soirée, un Johnny Borrell barbu ouvre les hostilités avec un folk traditionnel (banjo et violon) pour amateurs. Le nouveau projet de Catherine Ringer, Plaza Francia, en compagnie de musiciens du Gotan Project, nous transporte en Argentine pour un set tango/ rock de qualité, une réussite. Sinéad O'Connor clôture l'évènement, en version pop-rock électrique (avant son album reggae), retour en forme de l'Irlandaise, affûtée et qui s'est rasé la tête comme à la grande époque. Elle sourit, sautille et chante (a capella sur deux titres) avec une force et une justesse assez rares. La version de "Nothing Compares 2 You" est à tomber. Un régal.

PATRICE GUINO

Eels

10 juillet, Salle Pleyel (Paris)

Pour sa nouvelle tournée, Eels a sorti les costumes sombres et l'artillerie lourde (timbales, glockenspiel, pedal steel, Melodica, etc) et attaque par une reprise fragile de "When You Wish Upon A Star". *"Are you ready to rock ?"* demande E, après le superbe "Parallels", tout en arrangements chatoyants. *"Ça n'arrivera pas ce soir !"* On vibre sur "It's A Motherfucker", on frissonne "A Line In The Dirt", chanson de rupture belle à pleurer. *"Allez, on les a assez mis mal à l'aise"*, dit E à ses complices avant de balancer "I Like Birds", urgent, presque rageur et "My Beloved Monster" revisité. Country, folk, pop symphonique, les morceaux passent par toutes les couleurs. Après une pause pour E, descendu chercher des câlins dans la salle, on écrase sa larme sur "Last Stop : This Town", ralenti en rappel, ou un "Can't Help Falling In Love With You" sur lequel la voix éraillée du chanteur fait merveille. Eels a encore mêlé noirceur et humour et joué avec nos émotions en finesse et élégance. Un sans faute.

ISABELLE CHELLEY

The Ash Wednesday Effect

20 juillet, Bar Open (Melbourne)

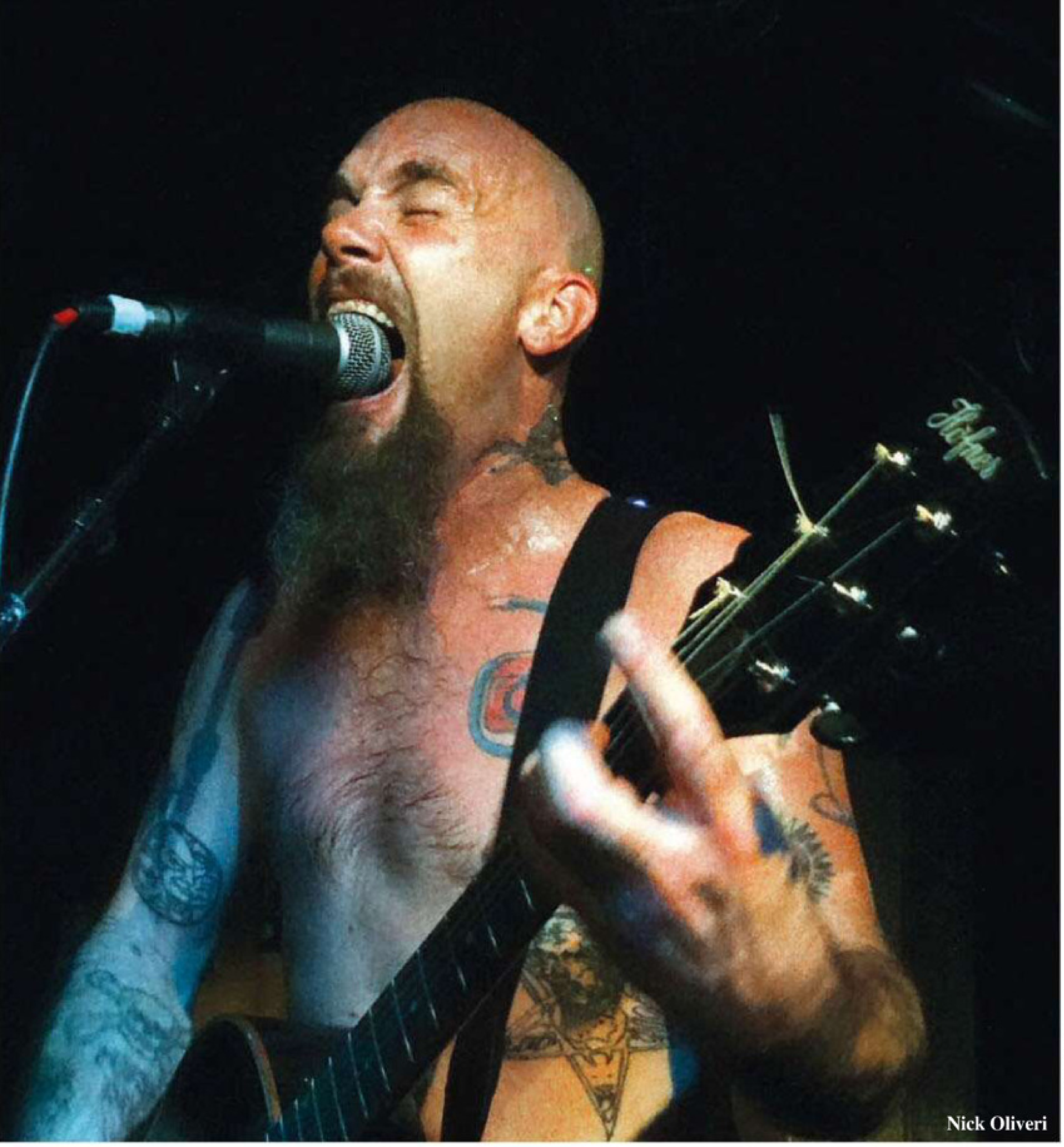
Deep Down Underground s'intitule l'étrange soirée. Mené par le pionnier de la musique électronique à Melbourne, The Ash Wednesday Effect clôture le bal, après Penny Ikinger et Dial Me For Murder, au premier étage du bar. De ravissantes projections glissent sur la forme physique de l'icône punk (ex-Models, Nina Hagen, Einsturzende Neubauten). Derrière son masque de guerrier kabuki et ses synthés, Ash Wednesday improvise sur vibration zen et livre l'une des plus fortes expériences scéniques locales du moment. Ça aurait pu être le futur, mais c'est pourtant ici et maintenant que ça se passe.

VINCENT HANON

Au Revoir Simone

20 juillet, Doug Fir (Portland, Oregon, USA)

Bienvenue à Portlandia ! Les Au Revoir Simone, assises à une table en compagnie de James Mercer (The Shins, Broken Bells) accueillent Fred Armisen qui arrive, étui de guitare à la main.



Nick Oliveri

Photos Patrice Guino

Il en sort une basse Rickenbacker sexy que les trois belles de Brooklyn caresseront un peu plus tard sur scène. Pour cette première date d'une tournée de la côte Ouest, le public est venu en nombre. Erika Forster, Annie Hart et Heather D'Angelo s'alignent parfaitement derrière leurs claviers respectifs et n'en bougeront plus. Corps de déesses. Sourires timides. Dès les premières notes de "Gravitron", les cœurs flanchent, résultat d'une pop mélancolique réconfortante. Le reste est une soupe électronique visuellement attractive mais sans grande saveur sonique. Conscientes d'un éventuel ennui menaçant leur audience, les Américaines se la font Daho avec le sautillant "Somebody Who". Délicieuse electro-pop. Pas le concert de l'année mais quand même fort sympathique. A déconseiller aux fans de Slipknot.

DANNY BOY

Nick Oliveri

21 juillet, Truskel (Paris)

L'ancien bassiste des Queens Of The Stone Age donne un rare set solo acoustique dans la Capitale. Nick a beau avoir sorti sa guitare folk, pour interpréter un best of de sa carrière comprenant des titres de Kyuss, QOTSA ("Feel Good Hit Of The Summer" repris en chœur par la moitié de la salle montée sur scène) et Mondo Generator agrémenté de quelques reprises bien senties (Subhumans, GG Allin et "Endless Vacation" en hommage à Tommy Ramone). Cela ne l'empêche pas de hurler dans son micro tel un damné comme à la grande époque des Queens, le tout agrémenté d'anecdotes salaces sur sa vie de couple ou son amour pour Paris. Le pauvre terminera son concert, donné dans une chaleur étouffante, exténué — et aussi légèrement beurré — mais le sourire aux lèvres, comme toute la salle. Rarement vu un concert acoustique aussi puissant.

PATRICE GUINO

George Clinton

Photo Marion Ruszniewski

Parliament/ Funkadelic

24 juillet, Cabaret Sauvage (Paris)

Le rendez-vous estival avec les funk freaks de George Clinton n'a pas déçu pour l'édition 2014. Accompagné d'une quinzaine de complices dont les petites-filles des Brides Of Funkenstein et le vieux routier Michael *Clip* Payne aux chœurs, le parrain du P-funk a livré deux heures de musique spatiale incluant une sélection de classiques de son répertoire. "Flashlight", "Testify", "Atomic Dog" (samplé par Snoop Dogg pour "What's My Name ?"), "Swing Down Sweet Chariot" sont acclamés par la foule. À 72 ans (depuis le 22 juillet) et sans sa crinière multicolore, George a encore de la ressource et sait convoquer les esprits pour faire revivre la magnificence d'une musique faite de sueur et d'extase. *P-funk wants to get funked up*, et nous aussi. Encore et toujours.

OLIVIER CACHIN

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

AOUT

★ 18 AOÛT
The Garden et Big Ups (Point Ephémère)

★ 20 AOÛT
Mikéa (Petit Bain)

★ 21 AOÛT
Justin Timberlake (Olympia)

★ 22 AOÛT
Arctic Monkeys, the Hives, Blondie, Jake Bugg, Gary Clark Jr, Volbeat, Die Antwoord, Etienne de Crécy, Crystal Fighters, Wild Beasts, Trentemoller, Hozier, Mac DeMarco, Tiger Bell, Royal Blood, Cage the Elephant, Jessica93, Traams, Hozier, Pegase, Camp Claude, Velvet Veins et Alice Lewis (parc de St-Cloud)
● **Global Gwana** (Petit Bain)
● **Midnite** (New Morning)

★ 23 AOÛT
Midnite (New Morning) ● **the Prodigy, Portishead, Thee Oh Sees, St Paul and the Broken Bones, the Ghost of a Saber Tooth Tiger, Flume, Emilie Simon & l'Orcheste National d'Ile de France, Joey Badass, Cheveu, St Vincent, Lucius, Frànçois and the Atlas Mountains, Alb, Giana Factory, Clean Bandit, Encore!, the Horrors, Junip (José Gonzalez), Dorian Pimpernel, Jean Jean et Agua Roja** (parc de St-Cloud)

★ 24 AOÛT
Queens of the Stone Age, Lana Del Rey, Selah Sue, Janelle Monàe, Cut/Copy, Kavinsky, La Roux, Warpaint, Cloud Nothings, Airbourne, Tinariwen, Brody Dalle, Thurston Moore (Sonic Youth), To Kill a King, Stephen Malkmus & the Jicks, Fat White Family, T.I.T.S., Feu! Chatterton, Forever Pavot, Petit Fantôme, Blood Red Shoes, Spinnenerette (Brody Dalle) et Jeanne Added (parc de St-Cloud)

★ 26 AOÛT
KRS-One (Batofar)

★ 27 AOÛT
Bellamy Brothers (Trianon) ● **Moods** (Petit Bain) ● **Panama** (Maroquinerie)
● **Twin Shadow** (Badaboum)

★ 28 AOÛT
Bruta Non Calculant, Andreas Ghem et Josh Cheon (Batofar)

★ 29 AOÛT
Black Devil Disco Club, Global Goon et Sinead O'Connick Jr (Glazart)

★ 31 AOÛT
Beaugotha (Jardin du Luxembourg)
● **King Buzzo et Throw me Off the Wall** (Nouveau Casino)

SEPTEMBRE

★ 2 SEPTEMBRE
Chad Vangaalen et Cousins (Point Ephémère)

★ 3 SEPTEMBRE
Charles Bradley et Nick Waterhouse (Cité de la Musique) ● **Marvin et Two Bunnies in Love** (Glazart) ● **Vancouver Sleep Clinic** (Pop Up du Label)

★ 4 SEPTEMBRE
Maceo Parker et Malted Milk (Cité de la Musique)

★ 5 SEPTEMBRE
Caravaggio (Cité de la Musique) ● **This Will Destroy You et Lymbyc Systym** (Petit Bain) ● **Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp et Coax** (Cabaret Sauvage)

★ 6 SEPTEMBRE
Sleepers (Point Ephémère)

★ 7 SEPTEMBRE
Robin McKelle & the Flytones (Cabaret Sauvage) ● **Unearth, the Acacia Strain, War of Ages, Pay No Respect et Shadows Fall** (Trabendo)

★ 8 SEPTEMBRE
Melanie De Biasio (Cité de la Musique)
● **Pulled Apart By Horses** (Maroquinerie)
● **Yes is a Pleasant Country** (Cité de la Musique)

★ 9 SEPTEMBRE
The Bad Plus & Joshua Redman et Kneebody (grande halle de La Villette)
● **Ringo Deathstarr** (Batofar) ● **Har Mar Superstar et Viking** (Cabaret Sauvage)
● **Phox** (Pop Up du Label) ● **Ty Dolla $ign** (Maroquinerie)

★ 10 SEPTEMBRE
Cascadeur feat. **Médéric Collignon** (Cité de la Musique) ● **Liam Finn et We Are Match** (Glazart) ● **Lonnie Holley** (New Morning)
● **the Janoskians** (Alhambra) ● **Neon Trees** (Flèche d'Or) ● **Sinkane** (Badaboum)

★ 11 SEPTEMBRE
Beck (Zénith) ● **Ben Howard** (Alhambra)
● **José James et Laura Mvula** (grande halle de La Villette) ● **Israel Nash** (Boule Noire)

★ 12 SEPTEMBRE
Feu! Chatterton (Point Ephémère)
● **Gyptian** (New Morning) ● **Tweens** (Mécanique Ondulatoire) ● **Jay Z et Beyoncé** (Stade de France)

★ 13 SEPTEMBRE
Ani DiFranco (Alhambra) ● **Lauryn Hill** (Zénith)
● **Guillaume Perret & the Electric Epic et Nik Bärtsch "Ronin"** (Cabaret Sauvage)
● **Jay Z et Beyoncé** (Stade de France)

★ 14 SEPTEMBRE
The Flatliners (Batofar) ● **Archie Sheep** feat. **Joe Louis Walker et Enzo Carniel Quartet** (grande halle de La Villette)
● **States and Empires** (Gibus)

★ 15 SEPTEMBRE
Kid Ink (Olympia) ● **Magnetix, the Feeling of Love et Violence Conjugale** (Café de la Danse)

★ 16 SEPTEMBRE
Spock's Beard (Divan du Monde)
● **Woods et Coming Soon** (Café de la Danse)

Province

AOUT

Aron'C : 15, Guipy (plein air) • 16, Avallon (Grouille au Paradis, avec Boulevard des Airs) • 17, Autun (Café des Tilleuls) • 20, Briançon (parc de la Schappe) • 28, St-Ambroix (plein air) • 29, Pelvoux (plein air) • 30, Les Orres (plein air) ● **Louis Bertignac :** 16, Deauville (centre international) ● **Blasted :** 30, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Boy George :** 19, Châteauroux (chapiteau) ● **Johnny Clegg :** 15, Luxey (plein air) ● **Earth, Wind & Fire Experience** feat. **Al McKay et Olivier Temine :** 17, St-Clément-des-Baleines (phare des Baleines) ● **the Elderberries, Camille Bazbaz, Vanupié et Birdy Hunt :** 23, Aubusson-d'Auvergne (lac) ● **Kool & the Gang :** 23, Trélazé (parc du Vissoir) • 24, Caen (village des Jeux Equestres, avec Soul Vintage Orchestra) ● **Tom Jones :** 16, Monaco (salle des Etoiles) • 30, Trélazé (parc du Vissoir) ● **Manu Lanvin :** 15, Château-Chinon (plein air) • 21, Breuilaufa (plein air) • 23, Penthalaz (CH, plein air) ● **Macklemore & Ryan Lewis :** 20, Monaco (salle des Etoiles) ● **Vision :** 30, Béthancourt-en-Vaux (plein air)

SEPTEMBRE

Alb et Fancy : 26, St-Lô (Normandy)
● **Rodrigo Amarante et Angel Olsen :** 26, Rouen (106) • 27, Mérignac (Krakatoa)
● **Joan Baez :** 14, Bruxelles (B, Cirque Royal, *complet*) ● **Beat Assailant :** 27, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Rufus Bellefleur :** 6, Lucq-de-Béarn (Lieu) • 13, Léognan (plein air) • 19, Lourdes (plein air)
● **Louis Bertignac :** 4, Caen (village des Jeux Equestres) ● **Mark Berube, Fakear, Frànçois and the Atlas Mountains et Billie Brelok :** 30, Tourcoing (Grand Mix) ● **Scott H Biram :** 12, Lyon (Marché Gare, avec Black Luna) • 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Mr White) ● **Aloe Blacc :** 5, Caen (village des Jeux Equestres, avec Nick Waterhouse) • 7, Esch-sur-Alzette (L, plein air, avec Crystal Fighters et Milow) ● **Blondie :** 1er, Anvers (B, Olt Rivierenhof) ● **Bonobo et Clozee :** 3, Ramonville (Bikini) ● **Boogers :** 12, Toulouse (Connexion Live) • 19, Tours (Guinguette Tours-sur-Loire) ● **Calico :** 20, Châteaulin (plein air)
● **the Casualties et Fightor Peace Motte :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place)
● **Dagoba :** 13, Chaulnes (centre socioculturel, avec Infected Society et Carnival in Coal) • 19, Villeurbanne (CCO, avec the Mars Chronicles, Frontal et Above the North) • 20, Nantes (Ferrailleur) ● **Decline, Mad Sin, Intenable et Dissidence Radio :** 4, Bordeaux (HéréticClub) ● **Doctor & the Heart Vibrations et François Pousserau Trio :** 13, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Eightfist :** 10, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Fakear, Superpoze, the Lanskies, Granville et Malo :** 6, Caen (village des Jeux Equestres) ● **Frànçois and the Atlas Mountains, Fakear, Billie Brelok et Mark Berube :** 30, Tourcoing (Grand Mix)
● **the Goastt :** 16, Tourcoing (Grand Mix) • 18, Bordeaux (Rock School Barbey) • 19, Clermont-Ferrand (Coopé) • 20, Angers (Lévitation France) ● **God is an Astronaut :** 16, Lyon (Ninkasi) ● **Hollysiz :** 12, Auberive (chapiteau) • 26, Rouen (106, avec Pegase) • 27, Meaux (complexe George-Tauziet)
● **I me Mine, Boogers et Ropoporose :** 12, Toulouse (Connexion Live) ● **the Jim Jones Revue :** 11, Feyzin (Epicerie Moderne) • 19, Toulouse (Metronum) • 21, Dijon (Vapeur, avec Johnny Mafia) ● **the Jitters, Slim Wild Boar & his Forsaken Shadow, Burning Lady et Survet Skins :** 6, Nantes (Ferrailleur)
● **Journal Intime & Donkey Monkey et Airelle Besson & Nelson Veras Duo :** 11, Pantin (La Dynamo) ● **Kid Ink :** 12, Lausanne (Ch, Docks) • 14, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) • 16, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 17, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 19, Marseille (espace Julien) • 20, Nice (Nikaïa) • 22, Cénon (Rocher de Palmer) • 23, Ramonville (Bikini) ● **Napalm Death :** 4, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Evil Country Jack et DJ Inferno) • 6, Loos-en-Gohelle (salle Varet)

PREVISIONS PARIS

Deportivo et Two Bunnies in Love : 17/9 (Café de la Danse), **the Saints :** 19/9 (Maroquinerie), **Tuxedo Moon :** 20/9 (Café de la Danse), **Blonde Redhead :** 22/9 (Trianon), **Asaf Avidan :** 23 et 24/9 (Folies Bergère), the **Jim Jones Revue :** 23/9 (Trabendo), **Alt-J :** 29/9 (Casino de Paris), **Avi Buffalo :** 1er/10 (Divan du Monde), **Agnes Obel :** 5/10 (Olympia), **Kaiser Chiefs :** 7/10 (Bataclan), **Accept :** 8/10 (Bataclan), **Louis Bertignac :** 9/10 (Divan du Monde), the **Hold Steady :** 10/10 (Flèche d'Or), **Skip the Use :** 10/10 (Zénith), **Jean-Louis Aubert :** 13 et 14/10 (palais des Congrès), **Détroit :** 13 au 15/10 (Olympia, *complets*) • 3/12 (Zénith), **Pharrell Williams :** 13 au 16/10 (Zénith, *complets*), **Gong :** 15/10 (Trabendo), **Gruff Rhys :** 15/10 (Point Ephémère), **Elvis Costello :** 20/10 (Olympia), **Timber Timbre :** 21/10 (Bataclan), **London Grammar :** 22/10 (Palais des Sports), the **Neighbourhood :** 22/10 (Bataclan), **Lady Gaga :** 30 et 31/10 (Zénith, *complets*), the **Lords of Altamont :** 30/10 (Batofar), **Metronomy :** 1er/11 (Palais des Sports), **Tower of Power :** 4/11 (Trianon), **Etienne Daho :** 3 au 6/11 (Olympia), **Lily Allen :** 5/11 (Zénith), **Kasabian :** 7/11 (Zénith), **Imelda May :** 8/11 (Olympia), **Earth, Wind & Fire Experience :** 11/11 (Folies Bergère, *complet*), **Slash** feat. **Myles Kennedy & the Conspirators et Monster Truck :** 12 et 13/11 (Zénith), **Linkin Park :** 16/11 (Bercy), **Motörhead :** 18/11 (Zénith), **Elton John :** 19/11 (Bercy), **Patrice :** 19/11 (Trianon), **Marianne Faithfull :** 20/11 (Olympia), **The Beach Boys :** 21/11 (Olympia), **Bryan Ferry :** 21/11 (palais des sports), **Chris Rea :** 22/11(Olympia), **Lenny Kravitz :** 23/11 (Bercy), **Christophe :** 27/11 (Trianon), **Bryan Adams :** 5/12 (Zénith), **The Black Keys :** 9/3/15 (Zénith), **James Taylor :** 12/3 (Olympia), **Ian Anderson :** 12/5 (Olympia)

● **Maceo Parker, Le Prince Miiaou, Jil is Lucky, Da Flex… :** 5, Mouilleron-le-Captif (parc de Beaupuy) ● **Popof, N'To, Don Rimini, Rocky et Valentin Marlin :** 20, Strasbourg (Laiterie) ● **Rob Jo Star Band :** 6, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Sohn :** 20, Tourcoing (Grand Mix) • 21, Besançon (Rodia, avec Yoggy One) • 27, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **the Supersuckers :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place)

Festivals

■ **No Logo Festival :** 15/8, Fraisans (espace des Forges, avec Sergent Garcia, Patrice, Nadamas, Ijahman (Levi), Linton Kwesi Johnson et Two Tone Club) www.nologofestival.fr

■ **La Route du Rock – Collection Eté :** 15 et 16/8, St-Malo (Nouvelle Vague et Fort de St-Père, avec – le **15** : Portishead, Anna Calvi, Moderat, Liars, Metz, Slowdive, Protomartyr, Cheatahs et Aquaserge – le **16** : Mac DeMarco, Temples, Todd Terje, Jamie XX, Baxter Dury, Cheveu, Perfect Pussy, Toy et Pegase) www.laroutedurock.com

■ **Rock Oz Arènes :** 15 au 17/8, Avenches (CH, arènes romaines, avec – le **15** : Quentin Mosimann, Hardwell, Mike Candys, Igor Blaska, Jerry Joxx, Hugh Sams, Djerem et Thomas Newson – le **16** : Iam, the Flogging Molly, Jessie J, Mermonte, the Asteroïds Galaxy Tour, Gustav and the Black Poet et 7 Dollar Taxi – le **17** : Swiss Comedy Club) www.rockozarenes.com

■ **Musicalarue :** 15 et 16/8, Luxey (plein air, avec – le **15** : Les Têtes Raides, Winston McAnuff & Fixi, Scarecrow, HK & les Saltimbanks, I me Mine, Johnny Clegg, La Cafetera Roja, Al Tarba, 17 Hippies, Jessie Evans, Canailles, Narvalo et Art Melody – le **16** : Les Ogres de Barback, Biga Ranx, Gaëtan Roussel, Electro DeLuxe, Soviet Suprem, Emily Loizeau, Pendentif, Misteur Valaire, Eyo'Nle, R Wan, Mectoob, Mr Roux, 17 Hippies, Mama Rosin, Canailles, Rikkha, Joe La Mouk et Capsula) www.musicalarue.com

■ **Cosmopolite :** 15 et 16/8, Truyes (parc du château de Bel Air, avec – le **15** : Sidilarsen, Le Catcheur, la Pute (Pro7 & Ektik) & le Dealer, Philomène, Verbal Razor et Première Ligne – le **16** : Danakil, Tinariwen, Les Frères Casquette, the Dukes, Tiggerfinger et Scarecrow) www.festival-cosmopolite.com

■ **Pukkelpop :** 15 et 16/8, Hasselt (B, Kiewit, avec – le **15** : Ed Sheeran, Macklemore & Ryan Lewis, the Bloody Beetroots, Tom Odell, the National, Balthazar, the Cat Empire, John Newman, Nina Kraviz, of Mice and Men, Royksopp, Duke Dumont, First Aid Kit, Dub FX, Robyn, Modestep, Andy C, Neneh Cherry & Rocketnumbernine, Sub Focus, Omar Souleyman, a Day To Remember, Blaudzun, DJ Fresh !, Boy & Bear, Breach, Shlohmo, XXYYXX, Truckfighters et the Flatliners – le **16** : Queens of the Stone Age, Portishead, Kavinsky, Anna Calvi, Jake Bugg, Snoop Dogg aka Snoop Lion, Bring me the Horizon, Epica, Calvin Harris, Red Fang, Buraka Som Sistema, Dirtyphonics, Spinnerette (Brody Dalle), I Am Legion, Kelis, Bill Callaghan, Uncle Acid and the Deadbeats, Calyx, Dusky, Submotion Orchestra, Tensnake, Maybeshewill, 2 Bears, Bombus et Rockwell) www.pukkelpop.be

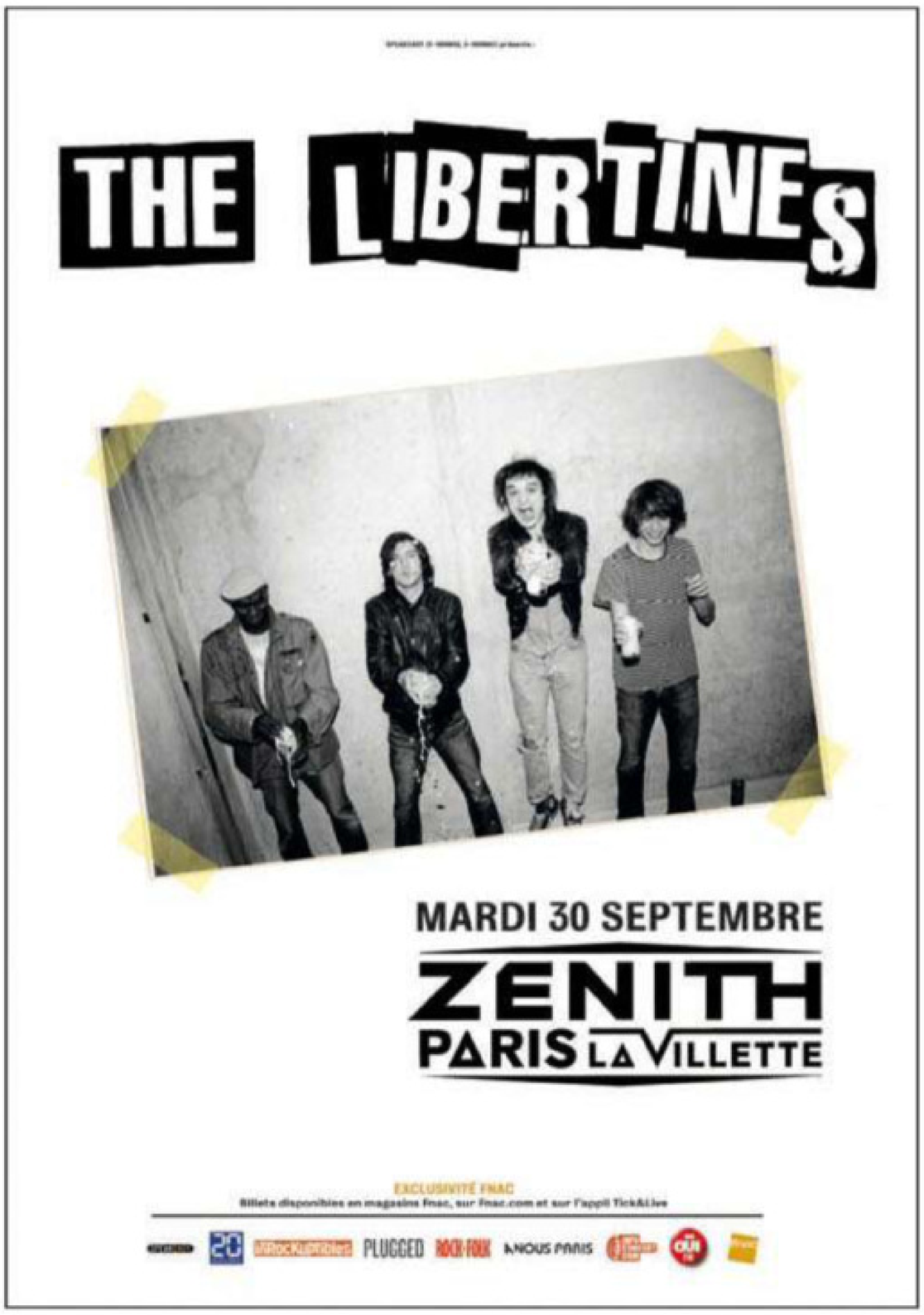
■ **Motocultor :** 15 au 17/8, St-Nolff (site de Kerboulard, avec – le **15** : Kreator, Ensiferum, Entombed Ad, Malevolent Creation, Dagoba, Cancer, Trollfest, Havok, Andreas & Nicolas, Monoc'Serge, T.A.N.K., Huata, Temple of Baal, the Great Old Ones et Dawn of Night – le **16** : Behemoth, Les Shériff, Shining, GBH, Benighted, Tagada Jones, Loudblast, Mumakil, Brother Dege, the Decline, Carnival In Coal, Flying Donuts, Cobra et Yugal – le **17** : Testament, Epica, in Extremo, Six Feet Under, Obituary, Belphegor, Church Of Misery, Benediction, Koritni, Inquisition, Headcharger, Qantice, Mobutu et Anticorpse) www.motocultor-festival.com

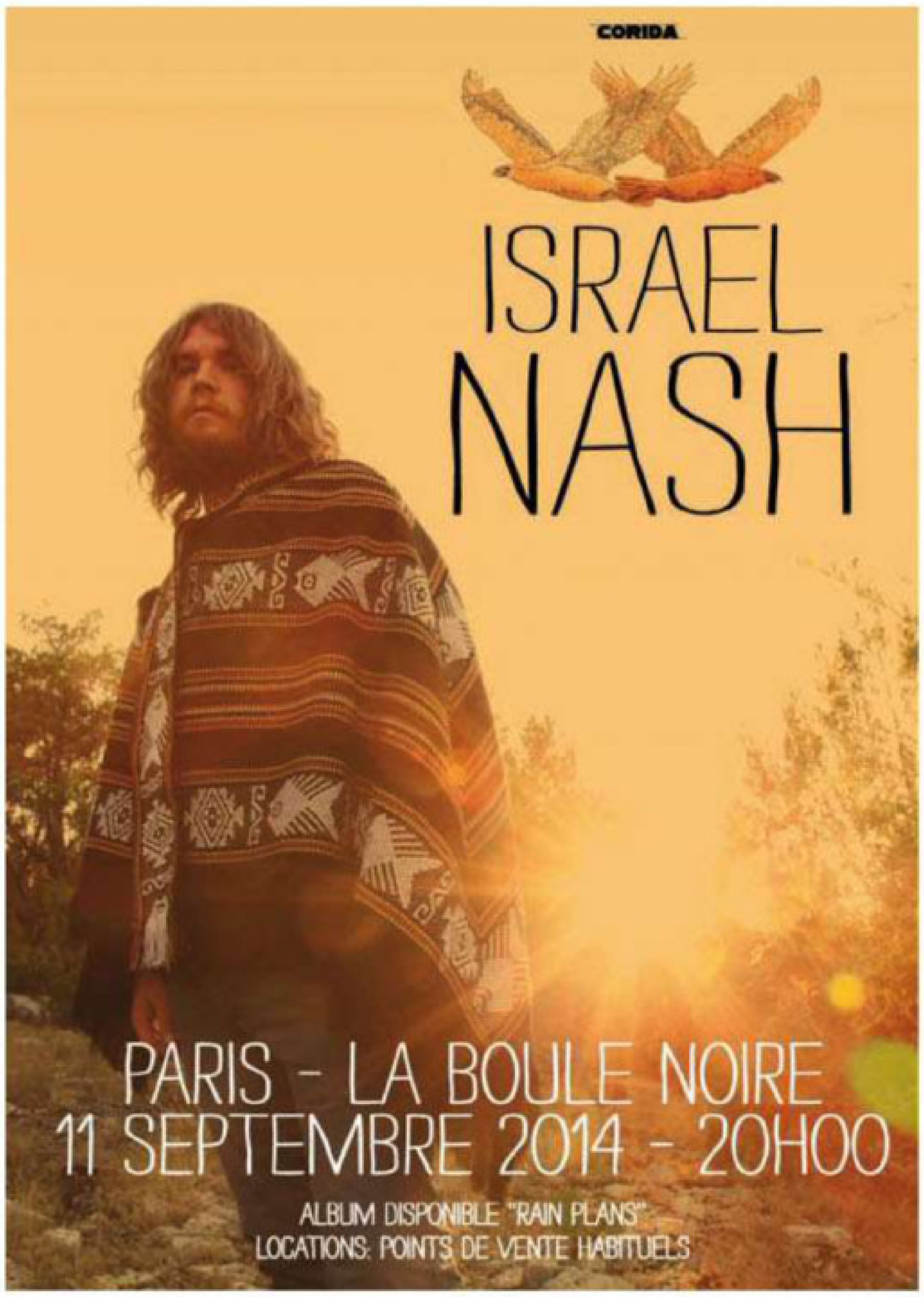
■ **Les Vers Solidaires :** 15 au 17/8, St-Gobain (plein air, avec – le **15** : Tagada Jones, Sinsemilia, Henen and the Mailay Band, La Chose et Les Chats Noirs Terroristes – le **16** : Les Têtes Raides, Winston McAnuff & Fixi, Hilight Tribe, La Villa Ginette et Jazzman Louche – le **17** : Philos) www.vers-solidaires.org

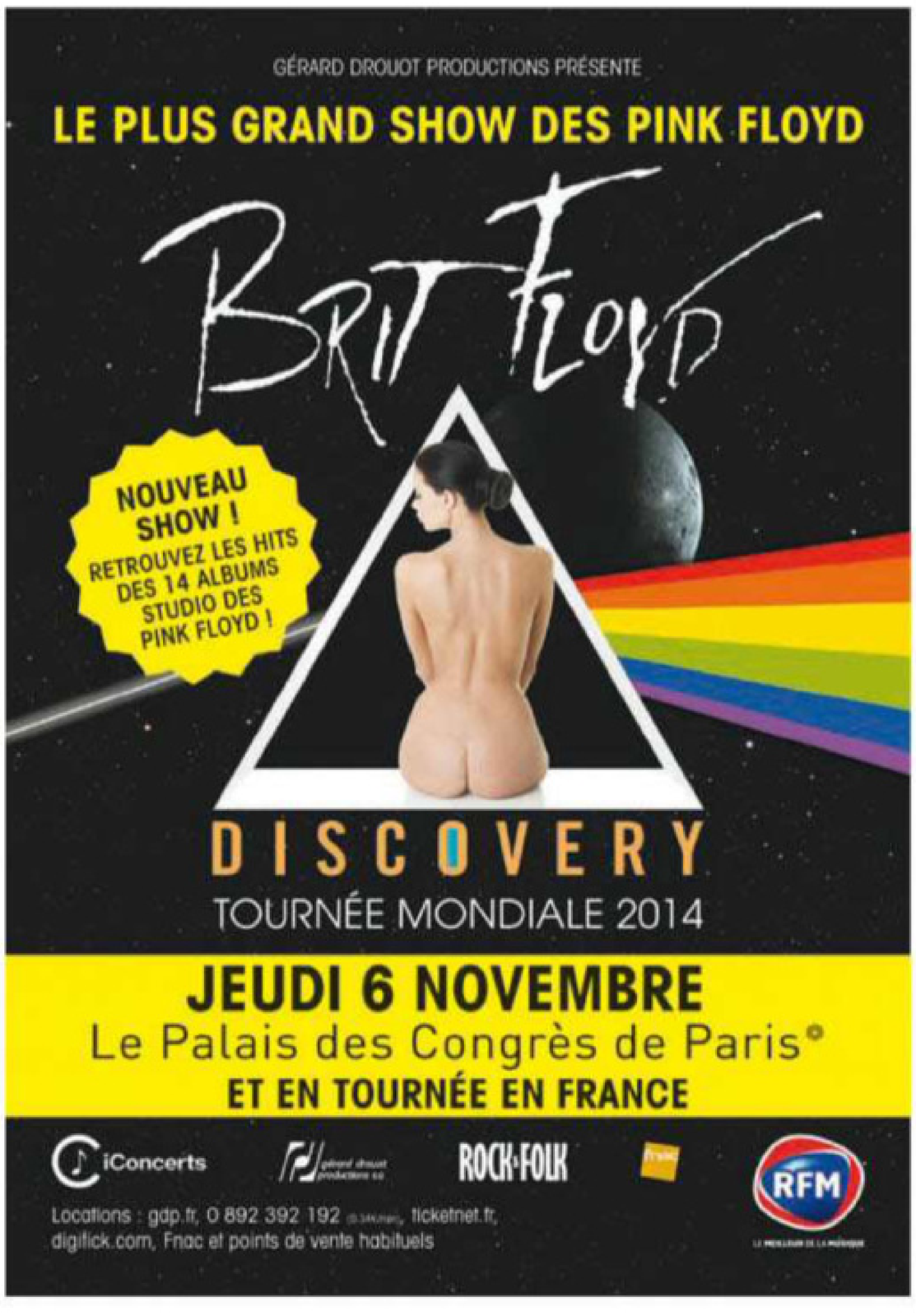
■ **Le Grand Zouk :** 17 au 19/8, Riberac (plein air, avec – le **17** : Hill Valley, Canthariде et Dafrat – le **18** : Ciel Gris, Gatha, Cliché, Iam, Irma, Etienne de Crécy, Acid Arab, Shannon Wright, Mars Red Sky et UA Tea – le **19** : Bastien Lanza, Eddy La Gooyatsh, Freed Worms, Vanessa Paradis, Danakil, Two Bunnies in Love, Pendentif, Tristesse Contemporaine, Be Quiet et Sebastian) www.legrandzouk.com

■ **Le Buis Blues :** 21 au 23/8, Breuilaufa, Nieul et Le Buis (plein air, avec – le **21** : Manu Lanvin – le **22** : Hatman Session et Shake Your Hips – le **23** : Sofie Reed, Scarecrow, the Delta Saints et Monkey Junk) www.lebuisfestival.com

■ **Pully For Noise :** 21 au 23/8, Pully (CH, site des Quatre Vents, avec – le **21** : Beirut et Anna Aaron – le **22** : Jean-Louis Murat & the Delano Orchestra et Other Lives – le **23** : Etienne De Crécy, Gaspar Royant, Thurston Moore et Alex Gopher) www.fornoise.ch







■ **Cabaret Vert :** 21 au 24/8, Charleville-Mézières (square Bayard, avec – le **21** : Metronomy, M, Flume, Placebo, Die Antwoord, Red Fang, Alb, Joey Badass, The Troopers, Hubwar et Royal Blood – le **22** : Casseurs Flowters (Orelsan + Gringe), Kavinsky, Editors, the Struts, Marmozets, King Khan, Cloud Nothings, Hoosky, the Mothman Prophecies, Kaptain Cadillac, the Prodigy, Murkage et the Cool Kids – le **23** : Shaka Ponk, Fauve, Parov Stelar, Kavinsky, Tinariwen, Airbourne, Volbeat, Salut C'Est Cool, Jagwar Ma, Bodybeat et Findlay – le **24** : Gaëtan Roussel, Kaiser Chiefs, St.Paul and the Broken Bones, Baptizen and Secret Yolk, Back in Time, The Jungle Shaker, Thee Oh Sees et Nick Waterhouse) www.cabaretvert.com

■ **Les Nuits d'O :** 21 au 30/8, Montpellier (domaine d'O, avec – le **21** : Christina Franco – le **22** : Francesco Tristano, Hubert Woringer, Moritz Von Oswald et Clara Kastler – le **23** : the Bus the Big Ukulele Syndicate et Tana and the Pocket Philarmonique – le **28** : Mahotella Queens – le **29** : Frànçois and the Atlas Mountains et Chassol – le **30** : Jukebox Champions et Rocky) www.herault.fr

■ **Le Petit Village :** 22 et 23/8, Lanfains (plein air, avec – le **22** : Alpha Blondy, Tagada Jones, Koritni, Working Class Zero, Img, Stallone et Chaek – le **23** : Punish Yorself, Zaho, Crucified Barbara, Da Silva, DJ Zebra, La Jarry et O-Nyx) www.festival-lepetitvillage.com

■ **Couvre Feu :** 22 au 24/8, Corsept (prairie de l'Arche, avec – le **24** : Danakil, Lauryn Hill, Misteur Valaire, Alee, Borgore et Pak – le **23** : Les Ogres de Barback, Soom T, Les Sales Majestés, Azad Lab, Monty Picon, Funtcase, Will and the People et DJ Panko – le **24** : Casseurs Flowters (Orelsan + Gringe), Skap-P, Jimmy Cliff, Eyo'Nle, Sub Focus, Y'Akoto et Robert Soko) www.couvrefeu.com

■ **Terra Incognita :** 23/8, Carelles (plein air, avec Sarah W Papsun, Mars Red Sky, La Secte du Futur, Mein Sohn William, Electric Electric, the Healthy Boy, Luis Francesco Arena, Red Sunrise, R3cife, Mohawak, DJ Rudval et Pastoral Division) www.terraincognita-festival.com

■ **Woodstower :** 23 et 24/8, Lyon (parc naturel de Miribel Jonage, avec – le **23** : Casseurs Flowters (Orelsan + Gringe), Biga Ranx, Odezenne, Acid Arab, DJ Pone, Misteur Valaire, Nazca, Débruit et Théâtre Group – le **24** : Fills Monkey, La Chouing, Gaspar Royant, Mazalda, Miimo, Wavesonik et Théâtre Group) www.woodstower.com

■ **Cabourg Mon Amour :** 29 et 30/8, Cabourg (grand casino, avec – le **29** : Natas Loves You, Two Bunnies in Love, the Pirouettes et Samba de la Muerte – le **30** : Hijacked) www.cabourgmonamour.fr

■ **Summer Vallée :** 29 et 30/8, Audun-le-Tiche (chapiteau, avec – le **29** : Les Ramoneurs de Menhirs, Roots Intention Crew, Astoria et Patchuco Cadaver – le **30** : Daddy Nuttea, Brahim, Daddy Mory, Taipan, Myal et Echo Lali) www.summervalleefestival.com

■ **West Fest :** 30/8, Guipavas (site du Moulin Neuf, avec GiedRé, Merzhin, Clekilt, Skankaya, the Decline, Roman (Electric Band), DJ Maeva Carter et Red Cardell) www.westfest29.com

■ **Fête des Solidarités :** 30 et 31/8, Namur (B, esplanade de la Citadelle, avec – le **30** : Les Ogres de Barback, Stéphan Eicher, S-Crew, Tinariwen, Balkan Beat Box, La Pegatina et Bai Kamara Jr – le **31** : Aldebert, Irma, Blondie, Babylon Circus, Arno, Coely et Black Bazar) www.lafetedessolidarites.be

■ **Le Chant du Gros :** 4 au 6/9, Le Noirmont (CH, plein air, avec – le **4** : Fauve, John Newman, the Animen et the Young Gods – le **5** : Irma, Astonvilla, Jukebox Champions, 2 Cellos, a State of Mind et the Rambling Wheels – le **6** : Shaka Ponk, Alpha Blondy, Carbon Airways, Blitz the Ambassador, As Animals, the Dukes, Ian Anderson et Ska Nerfs) www.chantdugros.ch

■ ❁ **Contraluz :** 5 et 6/9, Marseille (esplanade J4, avec – le **5** : Brodinski, Dop, Jack Ollins B2B Nico from Nôze, Infinity Ink et Jamie Jones – le **6** : Fritz Kalkbrenner, Jean Agoriia, Amine Edge & Dance, Synapson et John Dahläch) www.acontraluzfestival.com

■ **Fall of Summer :** 5 et 6/9, Torcy (base de loisirs, avec – le **5** : Rotting Christ, Aura Noir, Exumer, Venom, Vampire et Borknagar – le **6** : Sodom, Pentagram, Enslaved, Watain, Ahab, Artillery et Debauchery) www.fallofsummer.fr

■ **Moustival :** 5 et 6/9, Vendœuvres (clairière de St-Sulpice, avec – le **5** : Les Voleurs de Swing, Cold Clod Blood, One+One et Les Renards Chauves – le **6** : Burning Heads, Hacride, Political Madness et Dirty Water)

■ **Raismes Fest :** 5 et 6/9, Raismes (château de la Princesse d'Arenberg, avec – le **5** : Headcharger, Line Crusher, Kalifornia et Sideburn – le **6** : Anathema, Vulcain, DAD, Mylidian, Vandenberg's Mookings, Drakkar, the Treatment, Carousel Vertigo, Holy Cross, Existance, Tyson Boogie et Abbygail) www.raismesfest.fr

■ **Freestone :** 6/9, Torfou (site de la Pierre Tournisse, avec Boulevard des Airs, Deportivo, J Da Flex, Skroks et DJ Stanbul) www.freestonefestival.com

■ **Gohelle Fest :** 6/9, Loos-en-Gohelle (salle Varet, avec Kreator, Loudblast, Napalm Death et Diary of Destruction)

■ **Inox Park :** 6/9, Chatou (parc des Impressionnistes, avec Showtek, I Am Legion, Araabmuzik, Secret Cinema, Gary Beck, Avalon, Egbert, Protonica, Ritmo, Misstick, Perfect Stranger et Proper Lane) www.inoxparis.com

■ **Tonnay Bon ! :** 6/9, Tonnay-Boutonne (plein air, avec DJ Pone, Punish Yourself, Bhale Bacce Crew, L'Opium du Peuple, Asian Dub Foundation, Goyandi, Pungle Lions, Les Voizins Team, Tribal Tive Sound, Ace Ventura et Chabifonk Expérience) www.tonnaybon.fr

■ **La Poule Des Champs :** 12 et 13/9, Auberive (chapiteau, avec – le **12** : Hollysiz, Les Têtes Raides et Renan Luce – le **13** : La Rue Ketanou ; Irma et Deportivo) www.lapouledeschamps.com

■ **Rockspirit :** 12 et 13/9, Albertville (stade, avec – le **12** : Finntroll, Chaosis et Zuul FX – le **13** : Mountain Men, Pitt Poule et Sinsemilia) www.artiste-compagnie.com

■ **Black and Basque :** 12 au 14/9, Bayonne (site de la Poterne, avec – le **12** : Bal2Vieux, DJ Loik et Miss Kittin – le **13** : Damba, Art Melody, Flox, Ibibio Sound Machine, FFF, Angélique Kidjo… – le **14** : Sister Simone & the Holy Balls, Maïka Etchecopare, Troublemakers, Grammme et Laurent Garnier) www.blackandbasque.com

■ **Fête de l'Huma :** 12 au 14/9, La Courneuve (parc G.Valbon, avec – le **12** : Vex, Tigers Can Swim, Florent Marchet et Yves Jamait – le **13** : Nevché, the Lone John Harps, Congopunq, the Psychotic Monks, Outernational et Tom Fire – le **14** : Féloche, Les Grandes Bouches, Leïla Ssina) www.fete.humanite.fr

■ **Les Forges de Feu :** 12 au 14/9, Port-Brillet (Fonderie, avec – le **12** : As de Trèfle, Crucified Barbara, Monty Picon, Kervegan's, Arcania, Brieg Guerveno, Jean-Claude Crystal, Doyle Airence, Subsonic, Sup et Bad Boyz Boogie – le **13** : Les Tambours du Bronx, Tagada Jones, Lofofora, La Gapette, Dillinger Est Mort, Abinaya, Fireball et El Royce – le **14** : Les Ramoneurs de Menhirs, Gaspard Royant, Dancefloor Disaster, Les Passagers du Gawenn, Headcharger, Hill Valley, Outrage, Expo, Tim Ripper Owens et Nobody's Straight) www.lesforgesdefeu.fr/

■ **Mennecy Metal Fest :** 12 au 14/9, Mennecy (théâtre du Villeroy, avec – le **12** : Udo, Deep in Hate, Headcharger, Still Creep, Inner Reflections et Unscared – le **13** : Vulcain, Ankard, Misanthrope, Incry, Dagara, Deardevil, Black Lemon et Barabass – le **14** : Crucified Barbara, Whyzdom, Sticky Boys, 91 All Stars, Loco Muerte, Mekaora, Dathura et Wizzö) www.mennecy .fr

■ **Morts Subites Festrock #6 :** 13 et 14/9, Hyères (Les Salins de Fontenay, avec – le **13** : Sidilarsen, Headcharger, General Cluster, Hord, Harmonic Generator, Rakel Traxx et Raining Bombs – le **14** : Hell Rules Heaven, Slaveyes et Over the Reason)

■ **Name Festival :** 13 au 20/9, Lille (La Tossee/A L'Union, avec – le **13** : Magda, Nyma et Marc Houle – le **19** : Laurent Garnier, Agoria, Tale of Us, Ellen Allien, Pachanga Boys, Mind Against et Tennis – le **20** : Brodinsky, 2 Many Dj's, Louisahhh !!!, Loco Dice et Marcel Dettmann) www.lenamefestival.com

■ **Scopitone :** 15 au 21/9, Nantes (divers lieux, avec – le **15** : Ryoji Ikeda et Oqpo pppp Alex Augier – le **16** : Robert Henke, Yro & Transforma et Asp – le **17** : Paka Piki, Christine and the Queens, Sarh et Sinkane – le **18** : Red Axes, Golden Teacher, Bodybeat, Cold Pumas, Aquaserge, Karen Gwyer, Siinai et Elektro Guzzi – le **19** : Salut C'Est Cool, Etienne de Crécy, Fakear, N'To, Black Strobe, Max Cooper, Jackmaster, Derrick Carter, "Alpha" Julien Bayle et Paranoid London – le **20** : Gramatik, Joris Delacroix, Daniel Avery, the Subs, Kangding Ray, Joakim, 2 Bears, Terklap (Sander Haakman), Mumbai Science et Philip Gorbachev – le **21** : Rick Le Cube et les Mystères du Temps et Zombie Zombie) www.scopitone.org

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***20/09 au 31/10*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/08 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

SUPERCROSS PARIS-LILLE

LILLE

100% SUPERCROSS
100% FREESTYLE
200% SHOW

SAMEDI 15 & DIMANCHE 16 novembre 2014

MONSTER ENERGY

IPONE FMX SHOW

Photos : © Courtesy of RacerX - © O. Wellemann - © Elsa/Velodeo&Pierre Arthaud/Pierre Arthaud/Max Lerouge

STADE PIERRE MAUROY

www.supercrossbercy.com

MOTOBLOUZ.COM
Le site Numéro 1 de l'équipement motard et moto
mutuelle des motards
allopneus.com
FRANCE EQUIPEMENT
moto verte
MX
FFM
AMCF

LARIVIERE ORGANISATION - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex - Tel. 01 41 40 32 32 - organisation@editions-lariviere.fr

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	5 SECONDS OF SUMMER	"5 Seconds Of Summer	*Capitol*
02	➤	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	*Walt Disney*
03	➤	Weird Al Yankovic	"Mandatory Fun"	*RCA*
04	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
05	➤	Kidz Bop Kids	"Kidz Bop 26"	*Import*
06	➤	Common	"Nobody's Smiling"	*Def Jam*
07	➤	Crown The Empire	"The Resistance : Rise Of The Runaways"	*Rise*
08	➤	(various artists)	"Now 50"	*Capitol*
09	➤	Jason Mraz	"Yes!"	*Columbia*
10	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*

Classement au 9 août 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	ED SHEERAN	"X"	*Warner*
02	➤	Eric Clapton	"Eric Clapton & Friends - The Breeze"	*Surfdog*
03	➤	Dolly Parton	"Blue Smoke - The Best Of"	*Sony*
04	➤	Tom Petty	"Hypnotic Eye"	*Reprise*
05	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
06	➤	Neon Jungle	"Welcome To The Jungle"	*RCA*
07	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
08	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Parlophone*
09	➤	David Guetta	"Nothing But The Beat"	*Parlophone*
10	➤	Paolo Nutini	"Caustic Love"	*Atlantic*

Classement au 30 juillet 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Juillet 2014

01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	*Parlophone*
02	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Polydor*
03	➤	5 Seconds Of Summer	"5 Seconds Of Summer	*Universal*
04	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
05	➤	Ed Sheeran	"X"	*Warner*
06	➤	Lana Del Rey	"Born To Die"	*Polydor*
07	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Beggars Banquet*
08	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	*Warner*
09	➤	Milky Chance	"Sadnecessary"	*Pias*
10	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	*Interscope*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	KONGOS	"Come With Me Now"	*Tokoloshe*
02	➤	Tove Lo	"Habits (Stay High)"	*Island*
03	➤	Coldplay	"A Sky Full Of Stars"	*Parlophone*
04	➤	Paramore	"Ain't It Fun"	*Fueled By Ramen*
05	➤	Vance Joy	"Riptide"	*Import*
06	➤	Milky Chance	"Stolen Dance"	*Republic*
07	➤	Bastille	"Pompeii"	*Virgin*
08	➤	American Authors	"Best Day Of My Life"	*10 Spot*
09	➤	Lorde	"Tennis Court"	*Republic*
10	➤	Imagine Dragons	"On Top Of The World"	*Interscope*

Classement au 9 août 2014

FNAC

Top Imports

Juillet 2014

01	➤	PIERRE LAPOINTE	"Punkt"
02	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"
03	➤	First Aid Kit	"Stay Gold"
04	➤	Cher Lloyd	"Sorry I'm Late"
05	➤	Lindsey Stirling	"Shatter Me"
06	➤	London Grammar	"If You Wait"
07	➤	Ziggy Marley	"Fly Rasta"
08	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"
09	➤	Chet Faker	"Thinking In Textures"
10	➤	Syntax	"Meccano Mind"

STARTER 30

Top Pop Rock

Juillet 2014

01	➤	COLDPLAY	"Ghost Stories"	*Warner*
02	➤	Christine & The Queen	"Chaleur Humaine"	*Warner*
03	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
04	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Universal*
05	➤	Black M	"Les Yeux Plus Gros Que Le Monde"	*Sony*
06	➤	Judas Priest	"Redeemer Of Souls"	*Sony*
07	➤	Crosby, Still, Nash...	"CSNY 1974"	*Warner*
08	➤	5 Seconds Of Summer	"5 Seconds Of Summer	*Universal*
09	➤	Fauve	"Vieux Frères"	*Warner*
10	➤	Sia	"1000 Forms Of Fear"	*Sony*
11	➤	Mastodon	"Once More 'Round The Sun"	*Warner*
12	➤	Jul	"Lacrizeomic"	*Starter Distribution*
13	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Beggars Banquet*
14	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	*Warner*
15	➤	Ed Sheeran	"X"	*Warner*
16	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	*Interscope*
17	➤	Linkin Park	"The Hunting Party"	*Warner*
18	➤	Keith Jarrett	"Last Dance"	*Universal*
19	➤	Milky Chance	"Sadnecessary"	*Pias*
20	➤	Fréro Delavega	"Fréro Delavega"	*Universal*
21	➤	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	*Tôt Ou Tard*
22	➤	Black Keys	"El Camino"	*Nonesuch*
23	➤	Morrissey	"World Peace Is None Of Your Business"	*Universal*
24	➤	Kyo	"L'Equilibre"	*Sony*
25	➤	Lorde	"Pure Heroine"	*Universal*
26	➤	Woodkid	"The Golden Age"	*Pias*
27	➤	Birdy	"Birdy"	*Warner*
28	➤	Cats On Trees	"Cats On Trees"	*Wagram*
29	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin"	*Warner*
30	➤	Texas	"The Conversation"	*Pias*

FNAC

Top Vinyles

Juillet 2014

01	➤	PINK FLOYD	"Division Bell 20e Anniversaire"	*Strategic*
02	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Polydor*
03	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Beggars Banquet*
04	➤	Led Zeppelin	"III"	*Warner*
05	➤	Led Zeppelin	"II"	*Warner*
06	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Warner*
07	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin"	*Warner*
08	➤	Black Keys	"Turn Blue"	*Nonesuch*
09	➤	Damon Albarn	"Everyday Robots"	*Parlophone*
10	➤	Lana Del Rey	"Born To Die"	*Polydor*

Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Septembre 1974 R&F 92

C'est par téléphone que se fait l'interview d'un **Leonard Cohen** visiblement emballé d'être en couverture. Les consignes sont claires : *"Il faut que tu téléphones à son hôtel entre 16 et 17 heures. Il attend ton coup de fil."* Mais, *"appelé tous les quarts d'heure jusque tard dans la soirée"*, la réponse est invariable : *"M Cohen est sorti."* Rappelé le lendemain matin, la réponse est enfin différente : *"M Cohen n'est pas rentré."* Finalement, c'est vers 16 heures que *"l'homme au sourire ironique"* sera joint et même si *"la ligne est particulièrement mauvaise"*, le journaliste croit comprendre : *"Giscard d'Estaing m'a invité pour déjeuner. Il cherchait à savoir pourquoi la France ne pouvait pas produire une musique ayant l'impact de la musique américaine."* A Londres, **Keith Moon** et **Ringo Starr** *"se sont fait confisquer leurs cartes de membres du Playboy Club"*, **Vangelis Papathanassiou** *"ne sera pas le nouvel organiste de Yes car il n'a pas obtenu de permis de travail"* et **Dave Mason** *"nage un mile par jour"*. Aux Etats-Unis, quelqu'un *"a jeté une bible au visage d'**Eric Clapton**"*.

Septembre 1984 R&F 211

Avec près de 6 millions d'albums vendus, le single "Jump" numéro un plusieurs semaines, une tournée US sold-out et un public à soixante-quinze pour cent féminin, **Eddie Van Halen**, guitariste en pantalon jaune, a de quoi agiter sa crinière bouclée en couverture. Moins en réussite, **Little Richard** réclame *"80 millions de dollars (cinq milliards de centimes de francs) à deux éditeurs pour non-paiement de droits d'auteur depuis 1959 !"*. A Hollywood, après avoir essuyé le refus de **Mick Jagger** *"qui termine son premier album solo aux Bahamas"*, les producteurs du feuilleton "Dallas" *"ont fait un pont d'or à **Boy George** pour apparaître dans un épisode"*. Déjà la tête en hiver, ***"Dolly Parton** prépare un recueil de chants de noël en duo avec Kenny Rogers"*. Enfin, pour la révolution, il ne faudra pas compter sur **REM**. Michael Stipe pas encore chauve avoue : *"Il faut faire des compromis. C'est presque sain d'en faire. Le tout, c'est de savoir bien les choisir."*

Septembre 1994 R&F 325

C'est à Washington en pleine Coupe du Monde aux Etats-Unis, que débute la tournée Voodoo Lounge des **Rolling Stones**. Pour **Ronnie Wood**, rencontré lors d'un indécis Bulgarie-Italie (1-2), *"nous sommes de vieux rock'n'rollers qui risquent de rocker jusqu'à la mort !"*. En revanche, pour **Mick**, croisé pendant Suède-Brésil (0-1), *"il n'y aura plus de tournée des Stones en 2001"*. A Paris, l'autre Jagger, **Chris**, frère du précédent, promet n'avoir jamais voulu être un Stones : *"Non, non, moi, j'aurais aimé être un Beatles, ils ont fait plus d'argent !"* C'est dans ce numéro que l'on apprend que le No Future en avait finalement puisque *"le 16 juillet, **Johnny Rotten** a rejoint sur scène **Steve Jones** et **Paul Cook**"*. Enfin, **Barbra Streisand** justifie ainsi le prix des places pour assister à ses vocalises : *"3500 dollars la place, si vous divisez par 28 ans où je n'ai pas donné de concert, ça ne vous fait que 125 dollars par an. Vous trouvez ça trop cher ?"*

Septembre 2004 R&F 445

La *lose* est un don. Au moment où les **Libertines** publient *"leur album le plus précieux"*, **Peter Doherty** n'est pas là. C'est donc **Carl Barât** qui défend seul "The Libertines", disque produit par Mick Jones, *"le vieux Clash aux dents noires"*. En désintoxication en Thaïlande (!), le *"Rimbaud punk"* donne de ses nouvelles via son site internet : *"Les trois choses à retenir de ma vie de gentilhomme sont mon amour pour la guitare, ma dévotion pour les Queen's Park Rangers et le fait que je ne prends pas tant de drogues que ça !"* Dans la même veine, le dossier "Quand Les Rockers Pètent Les Plombs" passe en revue les cinquante faits les plus éloquents des troubles du comportement de nos amis les rock stars. Et c'est logiquement que la Palme d'or revient à **Keith Moon** pour l'ensemble de son œuvre : *"Dynamite dans les toilettes des hôtels, Rolls dans les piscines, uniforme nazi pour le barbecue des voisins, bagarres, disparition en pleine tournée, cassage de murs, portes, fenêtres, télés."*

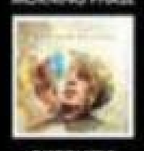
BECK

11 SEP. 2014

ZENITH
PARIS LA VILLETTE

beck.com

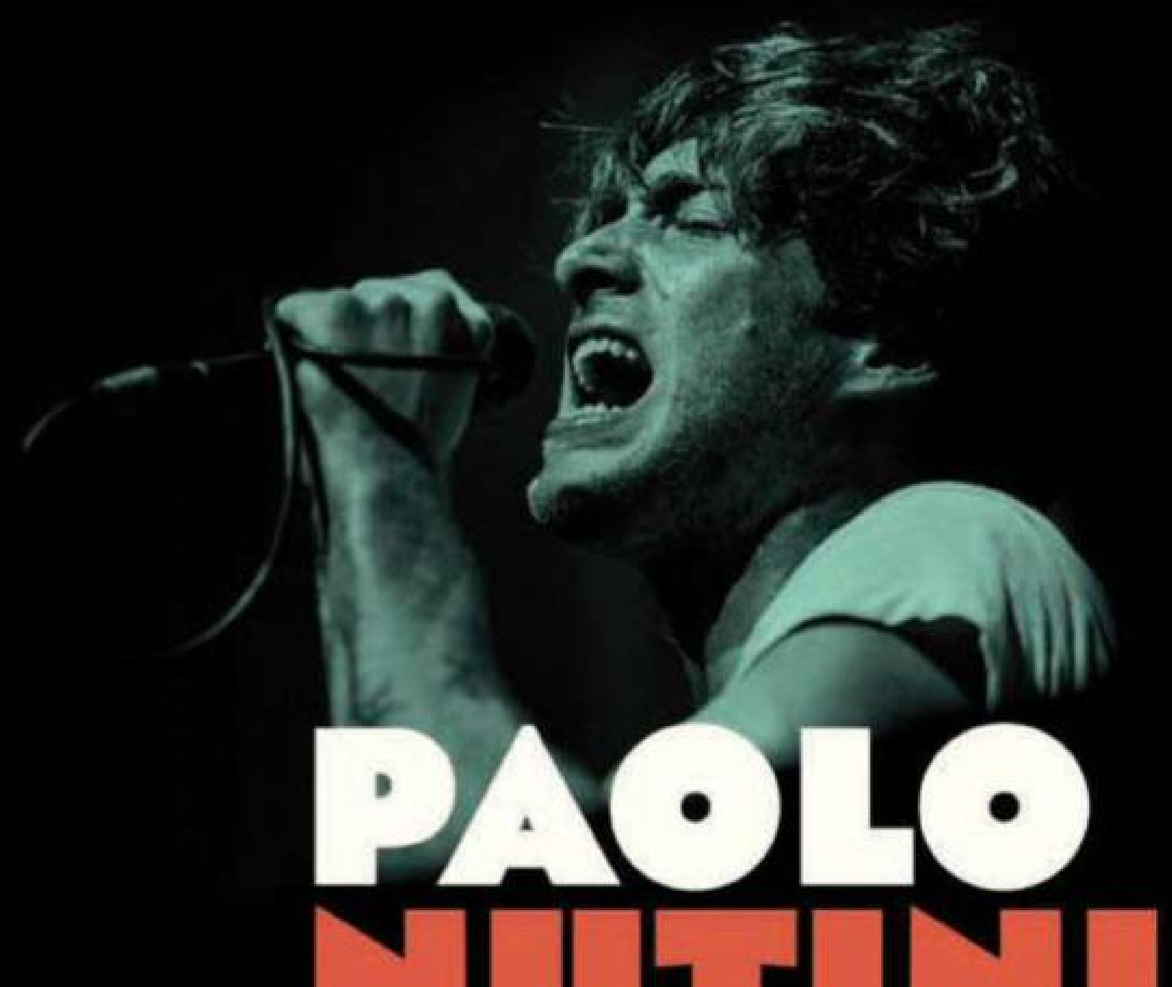
MORNING PHASE



DISPONIBLE

UN CONCERT RADICAL PRODUCTION (LIC.144109)

LOCS : FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM, SUR VOTRE MOBILE AVEC TICK&LIVE ET AUTRES POINTS DE VENTE
RENSEIGNEMENTS : 02 41 88 19 82 - WWW.RADICAL-PRODUCTION.FR



PAOLO NUTINI

Mar. 11 nov. 2014
Le Bataclan
PARIS

PAOLONUTINI.COM / PAOLONUTINI

LOCATIONS : POINTS DE VENTE HABITUELS
RENSEIGNEMENTS : 02 41 88 19 82 | WWW.RADICAL-PRODUCTION.FR

NOUVEL ALBUM "CAUSTIC LOVE" DISPONIBLE

UN CONCERT RADICAL PRODUCTION (LIC.144109)

RADICAL PRODUCTION

EN CONCERT à Paris

22/09/2014 **BLONDE REDHEAD**
LE TRIANON (ET EN TOURNÉE)

01/10/2014 **THE FAT WHITE FAMILY**
POINT ÉPHÉMÈRE

08/10/2014 **CLAP YOUR HANDS SAY YEAH**
LA MAROQUINERIE

08/10/2014 **RODDY FRAME**
POINT ÉPHÉMÈRE

27/10/2014 **YANN TIERSEN**
L'OLYMPIA (ET EN TOURNÉE)

30/10/2014 **GREYS**
POINT ÉPHÉMÈRE (ET EN TOURNÉE)

03/11/2014 **JOHNNY MARR**
LA MAROQUINERIE

11/11/2014 **PERFUME GENIUS**
LA MAROQUINERIE

12+13/11/2014 **SLASH**
LE ZÉNITH

14/11/2014 **MIOSSEC**
LE TRIANON (ET EN TOURNÉE)

20/11/2014 **WHITE LUNG**
POINT ÉPHÉMÈRE

26/11/2014 **MAC DEMARCO**
LE BATACLAN (ET EN TOURNÉE)

28/11/2014 **GEORGE EZRA**
LA GAITÉ LYRIQUE

27/01/2015 **INTERPOL**
L'OLYMPIA

09/03/2015 **THE BLACK KEYS**
LE ZÉNITH (ET EN TOURNÉE)

REJOIGNEZ-NOUS SUR FACEBOOK/RADICALPRODUCTION

LOCATIONS : POINTS DE VENTE HABITUELS
RENSEIGNEMENTS : 02 41 88 19 82 | WWW.RADICAL-PRODUCTION.FR

storemags.com

TRADE MARK

Heineken®

open your world*

PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 414 842 062

Heineken est née à Amsterdam au bord du lac Ij, aujourd'hui traversé par le pont Enneüs Heerma.
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.